

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | Pagination continue. |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

1870.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

LE Foyer DOMESTIQUE.

Revue Religieuse, Litteraire, Historique, Artistique, Agricole et de Temperance.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES.

LE FOYER DOMESTIQUE, accessible à toutes les bourses, par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant un volume de près de 400 pages tous les six mois, composé de matières ainsi classées:

Religion.—Sermons, Exhortations et Conférences des orateurs sacrés du Canada et de l'Europe.

EXTRAITS d'Ouvrages, où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc.

EXPOSÉ et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les Missions du Canada et de l'Étranger.

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Biographies, Voyages et Œuvres d'Imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays; Aperçus sur l'histoire de l'Église et du

Clergé; Etudes des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Musique.—Un morceau de Musique, pour Piano ou Chant, paraît dans chaque livraison.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Temperance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Chronique Générale.—Le Foyer Domestique ne s'occupe point de politique, mais il publie un Résumé des nouvelles politiques et autres les plus intéressantes, et un Bulletin des nouvelles religieuses locales et étrangères, afin de rendre plus complète cette Gazette des Familles.

UN
Morceau de Musique
Chaque Mois.

VOL. I.—Nos. 5 et 6.

1er AOUT.

OTTAWA.

ABONNEMENT:
\$1. par Volume (6 mois)

Frais de Poste compris.

Les lettres pour abonnement, envoi d'argent, etc., doivent être adressées à Mr. CHARLES DESJARDINS, Trésorier du Foyer, et tout ce qui se rattache à la rédaction à Mr. l'Administrateur du FOYER DOMESTIQUE, Ottawa.

Imprimé pour l'Administration du Foyer Domestique par la Compagnie typographique du CITEZ.

Sommaire des Matières de cette Livraison.

Religion.

Sermon sur la Mort du Pécheur et la Mort du Juste, par MASSILLON.....	309
Des Objections contre la Religion, par M. l'abbé H. MARTIAL.....	318
L'Eglise Catholique aux Etats-Unis, par J. E. MARTIN.....	318

Sciences Sacrees.

Définitions de Saint-THOMAS d'AQUIN.—VIIe. Dieu est Infini.—VIIIe. Dieu Est en tout et par-tout.—IXe. Dieu est absolument Immuable.—Xe. L'Eternité, sans commencement ni fin ; Dieu est Eternel.—XIe. Unité de Dieu, par M. l'abbé Th. ALLEAU (<i>Suite</i>).	321
Etude sur la Création, par M. l'abbé Th. A : Ve Etude (3e jour).—L'Océan,—La Terre ferme.—Les Continents.—Les Isles.—Végé-tation.—Arbres.—Forêts, etc.....	323

Morale et Philosophie.

Napoléon Ier et le Prince de Léon, par M. l'abbé REMILLET.....	321
Attraction Morale.....	326
Notions de Logique, par M. Edouard PHILBERT, L L. B.....	327
Etude de l'Homme, (<i>Suite</i>), par M. Elzéar PAQUIN.....	328
Il faut être Homme et Enfant à la fois, par REINICK.....	331
Les Larmes d'un Vieillard, par J. P. FABER.....	357
Félicitations à un Mourant.....	357
Précieux Avantage de l'Etude, par M. Chs. THIERRY-MIEG.....	357

Litterature.

Les Fils du Martyr (<i>Suite</i>), par A. de LAMOTHE	332
Le Curé de Ploëmer (<i>Nouvelle</i>), par M. le Comte A. de VERVINS.....	340

Poesies.

Les deux Angés, par C. HIPPEAU.....	339
Le petit doigt de Maman, par Victor de LAPRADE.....	339
Un bouquet de Roses, par F. E. J.....	355

Histoire.

Notes sur Yamachiche, par X * *.....	348
Extrait Baptistaire des Sauvages conduits en France, par Jacques Cartier, en 1536.....	354

Bibliographie.

Bibliothèque des Mères de Famille, par Gust. SMITH.....	355
Anniversaire de l'Université-Laval, par G. S.....	357

Beaux-Arts.

Etude sur les Beaux-Arts, (<i>Suite</i>) par M. le Chevalier Gustave SMITH.....	360
MUSIQUE.—Près d'un Berceau	358

Biographie.

Sa Sainteté N. S. P. le Pape PIE IX, par Alfred de NETTEMENT.....	362
Le Calvaire et le Vatican.....	365

Maximes et Pensees.

Pensées Diverses.....	319 361
-----------------------	---------

Agriculture.

La Mouche des Patates, par J. C. T.....	367
---	-----

Partie Editoriale.

Correspondance Américaine, par MAXIME.....	370
Correspondance Mexicaine, par X * *.....	377
Notre Premier Volume.....	378
Remboursements.....	378
Les Droits de L'Eglise.....	378
Union Agricole Nationale	378
12e Convention Nationale des Canadiens-Français des Etats-Unis.....	378
BULLETIN des Nouvelles Religieuses.....	379
Nouvelles Diverses.....	379

Memorial Necrologique.

Feu Mgr. CONNOLLY, Archevêque d'Halifax, Nouvelle-Ecosse.....	380
L'Abbé E. A. L. TETU, de St. Anne la Pocatière.....	380
Lieut-Colonel L. A. CASALT, de Québec.....	380
M. Louis THOMPSON, de N. D. Lévis.....	380

Vient ensuite un Cahier de 8 pages, renfermant le TITRE, la liste des COLLABORATEURS, la TABLE DES MATIÈRES du Ier Volume et une courte ADRESSE AUX LECTEURS,

ABONNEMENT

Cette Revue est publiée le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, formant 2 volumes de près de 400 pages, chaque année.
Un morceau de Musique paraît chaque mois.

PRIX :

Par Volume (6 mois.) \$1.

Payable durant les mois de Janvier et Juillet, chaque année.
On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

ADMINISTRATION

Cette Revue, rédigée par un Comité de Collaborateurs, publie assez de matière pour charmer, pendant le mois, les loisirs de la famille.

La correspondance pour abonnement, envoi d'argent, etc., doivent être adressés à Mr. GUARIN LASSARDINS, Trésorier, et tout ce qui se rattache à la rédaction, à Mr. l'Administrateur du Foyer Domestique, Ottawa.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique, Artistique, Agricole, d'Education et de Tempérance.

Religion.

SERMON

SUR

LA MORT DU PECHEUR

ET

LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.
(Aroc. xiv., 13.)

MES FRÈRES,



ES passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs passions les attachent à la vie ; et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir. Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes ; ils l'espèrent, ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse ; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante ; et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion ;) mais, puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux

vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos desirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle ; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le Lionne avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde des yeux d'un pécheur qui va mourir : et qu'il vous paraîtra vain et frivole, et diffèrent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu des yeux du juste qui expire : et qu'elle vous paraîtra grande et estimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a vécu dans l'oubli de Dieu ; dans l'autre le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur, vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste ; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent, et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaitre encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* (II Reg. xiv, 14.)

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien, que la vie est un songe, et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment ; ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances ; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères ; vous verrez enfin arriver ce jour auquel

nul autre jour ne succèdera plus ; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourrez dans le Seigneur. malheureuse, si vous mourrez dans votre péché. C'est l'uno de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boues ou les brobis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes et le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie ; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche, tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, no lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour lui ! Que voit-il, dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre ? Hélas ! il voit des peines inutiles ; des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles. toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu, pour des amis qu'il perd, pour des maîtres qui vont l'oublier, pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui ! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel, de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr ! Ah ! c'est alors que le pécheur, accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise, ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a tout occupée ; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu ; laissant peut-être les histoires romplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom ; et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu ; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même : langage que nous avons entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ! que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ! Hélas ! fallait-il tant d'agitations et de peines pour se perdre ? Que ne recevais-je du moins ma consolation en ce monde ! j'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma

vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes ; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver ; et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme vie triste et insupportable ; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu que je ne l'aie fait au contuple pour le monde, qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer ! *Ambulavimus vias difficiles... erravimus à via veritatis.* (SAP. V. 6, 7.)

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'ouvrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat, les places que vous avez occupées, les actions où vous vous êtes distingués, les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur, le nombre de vos campagnes, la distinction de vos commandements ; tout cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent, les récompenses qui le suivent, la renommée qui le public, les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oisiveux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par les mœurs efféminées qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront ; la scène changera ; vous verrez tout au naturel ; et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien : *Aperiet oculos suos, dit Job, et nihil inveniet.* (JOB. XXVII, 19.) Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu ; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété ; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui ; tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs : mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ! il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas ! la vie lui avait paru trop longue pour être toute entière consacrée à Dieu ; il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites, il regardaient les années qui étaient encore devant lui comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes. cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons desirs, et il attendait, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un moment ; que son enfance et sa vieillesse se toucho de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour ; et

quo du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe ; mais lui, qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion tant d'emportements honteux, tant de faiblesse et d'abandonnement ! Lui qui s'était piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il se trouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs ! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions ! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ! une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins, qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie, qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse ; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : Voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux ; et il n'a eu de tranquille dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont ennuies, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job : ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Diæ mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt torquentes cor meum* (Job, XVII, 11) ; et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions, et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un meilleur sans fin et sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ !* (Job, XIII, 26.)

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé ; que sais-je ? Peut-être encore les dérèglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface. nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et connu : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offre à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos : il ne sait par où s'y prendre pour commencer à l'éclaircir : il lui faudrait une vie entière, hélas ! et le temps passe ; et à peine reste-t-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confesseur supplée à notre

inattention, et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime. des domestiques qu'il a scandalisés, des enfants qu'il a négligés, une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères, des ministres de l'Eglise qu'il a méprisés, les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs, les biens dont il a abusé, le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèveront contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cæli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum.* (Job, XX, 27.)

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises ! Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne ne l'avait point empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment ; et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises ! Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit, qu'il était parvenu à certaines places qu'il avait jusque-là vivement désirées, et que, semblable à l'insensé de l'Evangile, il exhortait son âme à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises ! Il va mourir, et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent ; ses amis le laissent s'abuser ; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie ; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris, dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu, et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises ! Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir ; il se flatte, il espère encore. la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses tourments, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort ; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises ! Il voit alors que le monde l'a toujours trompé, qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance ; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante, qu'il ait pu s'obstiner, durant tant d'années à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une jresso de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable c'est que la méprise n'a plus de ressource, c'est qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, o mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes ; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer ; autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent ; autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses liens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut ; qu'il s'était obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience ; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant ; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne, de l'orgueil de ses édifices, où il croyait s'être bâti un asile contre la mort ; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau : de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu ! Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il aurait dû toujours se regarder de même ; comme un inconnu qui ne possède plus rien, comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent, où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas ! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions ; il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant si l'on voulait prolonger ses jours ; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions ! Il sent que cette maison de boue s'écroule ; il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sons : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint par les douleurs cruelles que ces

maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre !

Séparation du monde, où il occupait tant de places, où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si c'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle ; du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre, dont il avait toujours été un des principaux acteurs ; aux événements duquel il avait eu tant de part, où il avait paru avec tant d'agréments et tant de talent pour lui plaire ! Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore ; le monde meurt pour lui, mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures ! Tout est anéanti autour de lui ; il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore, et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (Ps. LXXXV, 6).

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est donc ce moment terrible que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour Dieu qu'on ne voyait point, et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait et qui occupaient tous nos sens. Ah ! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul, l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles ; tout s'évanouira autour de lui, et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout changé pour cet infortuné, et ces changements font avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité ! Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent ; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres ; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire ; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde et sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo.* (Job, xx, 26.)

Changement dans l'estime publique dont il avait été si flatté, si enivré ! Hélas ! le monde, qui l'avait tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène réveillera encore durant quelques jours les discours publics : mais, ce court interval passé, il va retomber dans le néant et dans

l'oubli : à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu ; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir, que le vide sera bientôt rempli, qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde, et que les gens de bien tout seuls, qui l'avaient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant ? que sont devenus ces applaudissements que lui attirait sa puissance ? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui cum viderunt, dicent : Ubi est ?* (JOB, xx, 7.)

Changement dans son corps ! Cette chair qu'il avait tant flattée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avait attiré tant de regards et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue. ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avait allumé tant de passions injustes, hélas ! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retiennent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte, même ne souffre plus qu'avec peine et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirait autrefois tous les regards ! se dit-elle avec Job ; mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher, et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches. *Servum meum vocavi, et non respondit... Habitat meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei.* (JOB, xix, 16, 17.)

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant que le souvenir du passé et le spectacle du présent ; il ne serait pas si malheureux s'il pouvait borner là toutes ses peines ; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience ! cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare ! cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres ! cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir les cendres et les cadavres de ses ancêtres ! cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paraître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes ! Ah ! tandis qu'il ne voyait cet avenir terrible que de loin, il se faisait une gloire affreuse de ne pas le craindre, il demandait sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu ? Il se moquait des frayeurs vulgaires et se piquait là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avait paru si rassuré : ah ! il devient alors, ou faible, ou tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne

fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles ; il comprend à quel point il en est indigne, en vain le ministre de l'Eglise tâche de rassurer ses frayeurs en lui ouvrant le sein de la clémence divine ; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Eglise, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu ; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité ; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Eglise lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance lui reproche tout bas ses ingratitude et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche, le prêtre tâche de soutenir, par les prières des mourants, ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, âme chrétienne*, lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie les monuments publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana* : **PARTEZ, ÂME CHRÉTIENNE.** Hélas ! elle avait vécu comme si le corps était tout son être ; elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien, que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paraître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne* : vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir ; l'Eglise croyait vous annoncer une nouvelle joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, c. le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne*. **PROFICISCERE, ANIMA CHRISTIANA** ; âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; ra-

chotée du sang de Jésus Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées ; comblées de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées. *Partez, âme chrétienne*, allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste qui devrait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes. *Profiteſcere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours ; ni aux créatures qui lui échappent ; ni au monde, qui s'évanouit ; ni aux hommes, qui ne sauraient le délivrer de la mort ; ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre l'indulgence. Il se roule dans ses propres horreurs ; il se tourmente, il s'agite, pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même : il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entre coupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissements, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ses tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit, et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seul au pied du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie, ainsi mourez-vous vous mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourez, et vous mourez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des justes, et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation. C'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables ; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul, la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux les fautes les plus légères, enfin la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau, tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes mêmes, comme

dit St. Paul, voudraient, à la vérité, être revêtu de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature, et que dans ce moment, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *Requies de labore*, dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte *Gaudium de novitate*, dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *Securitas de aternitate*. de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant deviennent alors une source abondante de consolation pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils appellent le passé. Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle, qui depuis longtemps se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paraître vide devant son juge, et vivait de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance. représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ces renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore*.

Où, mes frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige vous paraissent accablantes, un jeûne seul vous abat et vous rebute ; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse ; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais, au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas ! il n'en reste pas plus, au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu ; que les plaisirs sont également perdus pour les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort, des violences, des afflictions qui ont peu duré et qui vont être éternellement consolées ; le temps des dangers et des tentations passé, les attaques que le monde livrait à sa foi, enfin terminées, les périls où son innocence avait couru tant de risques, enfin disparus ; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour tou-

jours éloignées ; les combats éternels qu'elle avait eus à soutenir du côté de ses passions, finis enfin, les obstacles que la chair et le sang avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore*. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner on esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres ! *Requies de labore*. Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau. *Ascende in montem et morere* (Deut. xxxii, 49) ; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve des périls innombrables auxquels il est échappé ; les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, les embûches de Madian, les murmures et les calomnies de ses frères, les rochers brisés, les difficultés des chemins surmontés, les dangers de l'Égypte évités, les eaux de la mer rouge franchies, la faim, la soif, la lassitude, combattues ; et, touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces ; meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités et par la vue du repos que le Seigneur lui montre de loin ; et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course : *Requies de labore*.

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes ; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence, des chutes heureuses par le renouvellement de fervour et de fidélité dont elles ont été toujours suivies ; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion et ses chutes à son salut. Ah ! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse ; les larmes que ce souvenir lui arrache encore ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance et lui en font espérer de nouvelles ; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avait outragé et qu'il fallait apaiser ; mais comme un père de miséricordes et un Dieu de toute consolation qui va la recevoir dans son sein et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu : *Elevare, consurge, Jerusalem*. (Is. li, 17) Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées. *Qua bibisti calicem usque ad funem*. (Is. li, 17.) Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous. *Non adjicies ut bibas illum ultra*. (Is. li, 22.) Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse dont vous avez été jusqu'ici environnée ; laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité, revêtez-vous de vos habits de gloire et

de magnificence, entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Inducere vestimentis glorie tue, Jerusalem, civitas sancti*. (Is. lvi, 1.) Brisez enfin les liens de votre captivité, sortez du milieu de Babylonne, où vous gémissiez depuis si longtemps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion*. (Is. lvi, 2.) Les incircuencis n'habiteront plus au milieu de vous, les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi ; il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient, que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'appartenez pas, et qui n'était pas digne de vous ; et que je vous réunisse à l'Église du ciel, dont vous étiez une portion pure et immortelle : *Non adjicies ultra ut pertranseat per te incircuencis et immundus*. (Is. lvi, 1.)

Première consolation de l'homme juste au lit de la mort, le souvenir du passé : *Requies de labore*. Mais tout ce qui se passe à ses yeux : le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures, qui disparaissent ; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaulium de novitate*.

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements ; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend, elle ne se sépare de rien, rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait, elle le désirait. La pensée de cette dernière entracte dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste Juge allait lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur, ne voyant pas alors la mort de plus près, qu'elle l'avait toujours vue ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour ; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur, au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle, en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu ; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du monde comme il en fallait juger ; de n'avoir pas pris le change, de ne s'être pas attaché à ce qui devait lui échapper en un instant, et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour recomposer éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une âme fidèle de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ; j'avais bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me rester que lui seul ! On regardait mon choix comme une folie, le monde s'en moquait, et on trouvait bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui ; mais

enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages et les insensés, et lequel des deux avait raison, ou le mondain ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire une âme juste au lit de la mort. Ainsi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir des discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation : elle les médite, elle les goûte, elle les tire du fond de son cœur, où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de Jésus-Christ lui parle : c'est le langage de son cœur, ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours désirés, du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré, du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu ! que de lumière ! que de paix ! que de transports heureux ! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâce, se passent alors dans cette âme fidèle ! Sa foi se renouvelle, son amour s'enflamme, sa ferveur s'excite, sa componction se réveille. Puis la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle : semble à une flamme pure qui s'élève et paraît plus éclatante à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah ! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos en est altéré. Il faut ménager sa faiblesse, en ne coulant que quelques mots à propos : prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune, choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Église n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tistes et désagréables, on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avaient occupé durant toute sa vie. Grand Dieu ! et vous permettez que cet infortuné porte jusques à la mort le dégoût de la vérité, que les images du monde l'occupe encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître.

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle. non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer qu'il lui coûtât encore des regrets et des larmes ? Du monde ? Hélas ! d'un monde où elle avait toujours vécu comme

étrangère, où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son innocence, des bienséances qui la partageaient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses ? Hélas ! son trésor était dans le ciel, ses biens avaient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas, elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités ? Hélas ! c'est un joug qu'elle secoue ; le seul titre qui lui fut cher était celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis ? Hélas ! elle sait qu'elle ne les devant que d'un moment, que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre, et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Église et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants ? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation ; et, comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte de Dieu de ses pères *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum.* (I PARAL. XXIX, 19.) De son corps ? Hélas ! de son corps qu'elle avait toujours châté, crucifié ; qu'elle regardait comme son ennemi, qui la faisait encore dépendre des sens de la chair, qui l'accablait sous le poids de tant de nécessités humiliantes : de cette maison de boue qui la retenait captive, qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait de s'aller réunir à Jésus-Christ, ah ! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse, c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai, mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles, mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit, mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel ; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même, et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux et ne voyait pas, des oreilles et n'entendait pas, un odorat et ne s'en servait, un goût et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin les traits d'une vaine beauté s'effacent ; mais depuis longtemps toute sa beauté était au dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit, toutes les créatures s'évanouissent, la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant, et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas, elle seule

ne change pas, elle seule est toujours la même. Quo la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes! c'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevé au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attaché; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre: au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité: *Elle est libre parmi les morts!* (Ps. LXXXVII, 6.) elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment dans l'âme fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes, c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité! et que ce prophète infidèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre promise, le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier: *Que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin leur soit semblable!* (NOMB. XXIII, 10.)

Et voilà, mes frères, ce qui achève ce dernier lieu de remplir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation: la pensée de l'avenir, *Securitas de aternitate*. Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde: mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit, comme Etienne, le sein de la gloire et le Fils de l'Homme à la droite de son père tout prêt à la recevoir: cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il éivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles, qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah! aussi, quand les ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Eglise qui les envoie: *Partez, âme chrétienne: PROFICISCIERE, ANIMA CHRISTIANA: sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captivo; le temps des épreuves et des tribulations est fini;*

voici enfin le juste Jugo qui vient briser les liens de votre mortalité: retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sorti; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous: *Proficiscere, anima christiana*. Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes, il vient enfin vous offrir la voie des saints et les portes éternelles: Partez, âme fidèle; allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre encore exposés aux tentations et aux orages; laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici-bas, qui vous a engendré en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie; sollicitez la fin de sa captivité et sa réunion entière avec son Epoux, dont elle est encore séparée: *Proficiscere, anima christiana*. Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints: le corps que vous avez laissé en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux; pas un cheveu de votre tête ne périra; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paraîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore, de n'être plus exposé comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous sommes à charge à nous mêmes, où nous vivons que pour nous rendre malheureux, et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana*.

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants; et regardant son Seigneur qui vient à elle: Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de l'immortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Il n'est là fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur: leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure: la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

[Pour le Foyer Domestique.]

DES OBJCTIONS

CONTRE

LA RELIGION.

Quand une vérité a été démontrée par les preuves qui lui conviennent, aucune objection ne doit être écoutée.
(De MAISTRE.)



HOMME s'interroge sur les besoins de son âme : besoins de connaissance, de direction, de soutien. Il reconnaît que la satisfaction de ses besoins ne peut lui être donnée que par une puissance supérieure. Cette puissance ne peut être une force inintelligente, ni une société d'hommes, ni le genre humain pris dans son ensemble. Ce n'est qu'en Dieu seul, par conséquent, que nous devons trouver la connaissance, la règle, le soutien.

Cette loi, qui doit être à la fois la règle de nos actions, la lumière de nos intelligences, le soutien de nos cœurs, le garant de notre immortalité, où est-elle déposée ? à quel signe peut-on la reconnaître ? Pour satisfaire à toutes nos exigences, elle doit s'appliquer à la fois à la vie intérieure et à la vie extérieure de l'homme, à l'individu et à la société. Elle doit être une loi positive, formelle, elle doit être en un mot ce qu'on appelle une religion, et une religion aussi ancienne que le monde. Or, parmi les différentes lois religieuses subsistant sur la terre, la loi chrétienne seule présente ces caractères, et l'Eglise catholique seule garde en elle la complète vérité chrétienne, et seule répond aux besoins de la nature humaine.

Telle est l'esquisse d'une démonstration catholique à laquelle on arrive par la voie ouverte à tous du sens commun.

Or lorsqu'un homme, par cette voie logique d'un bout à l'autre, est arrivé à se convaincre qu'il y a une loi divine au monde, qu'elle n'est autre que le christianisme et qu'il n'y a de christianisme que le catholicisme, ne peut-il pas à toutes les objections scientifiques, politiques, métaphysiques qu'après coup on viendra lui faire contre la loi divine ou l'Eglise, répondre : " J'ai examiné, je me suis convaincu, j'ai cru ; et cela par la voie la plus simple, la plus directe, la plus légitime, la plus appropriée à mes facultés et la plus appropriée à la nature de la question ; je m'en tiens là ? "

Réfléchissons-y en effet. Nous savons tous qu'actuellement la voie la plus courte de New-York à San-Francisco est celle du chemin de fer du Pacifique. Nous savons aussi qu'on met plus de temps en allant par l'Isthme de Panama et plus encore par le Cap Horn. Peut-être n'avons-nous pas de grandes connaissances géographiques et ignorons-nous quelle est en milles la différence des deux routes. Peu importe, nous avons pour y baser notre conviction des témoignages irrécusables. Or, je suppose qu'un homme vienne à nous avec carte, règle, crayon et compas. Il étend la carte sur la table et y applique ses instruments et me

dit : " Vous avez tort ; la route de Panama est plus courte que celle du Pacifique ; tenez, je trouve en mesurant une différence d'un mille. Regardez-y " " — Non, mon ami, je n'y regarderai pas. Votre carte ne vaut rien, votre règle a glissé ou bien votre main a gauchi ; je ne sais ce qui vous est arrivé ; toujours est-il que vous vous êtes trompé et que la voie du chemin de fer du Pacifique de New-York à San Francisco est plus courte que celle de l'isthme de Panama, en dépit de tous vos instruments. Cette vérité est reconnue et j'en suis sûr. "

Ne pouvons-nous point répondre de même au nom de la vérité divine ? J'ai étudié ou plutôt j'ai regardé, car je n'ai pas eu besoin d'une longue étude, j'ai regardé un terrain qui était tout entier ouvert à mes regards et qui n'avait pour moi rien de caché, le terrain de notre propre cœur. J'y ai reconnu des besoins, des doutes, la fin où tendent ces désirs. J'ai compris bien vite que je ne pouvais trouver tout cela que dans l'acte d'une puissance supérieure, dans une lumière et dans une loi qu'elle avait dû mettre en dépôt pour moi. Le dépôt n'était ni caché ni loin de moi, et il est vite tombé en ma possession. Pouvais-je procéder plus logiquement, et ma raison ne doit-elle pas approuver cette satisfaction de mon cœur ?

Mais vous venez maintenant par derrière, *a posteriori*, comme disent les logiciens, non pas précisément ébranler ces raisons et me montrer que la voie que j'ai suivie était fautive, encore moins me montrer la bonne voie : mais me faire voir que sur cette voie que j'ai suivie, il y a par-ci par-là quelque caillou ou quelque épine qui a bien pu me déchirer le pied, et vous en concluez que la voie était mauvaise et n'a pu me mener au but.

Vous me montrez telle difficulté, telle conséquence plus ou moins embarrassante de la conclusion que j'ai adoptée et vous déduisez de là que ma conclusion est mauvaise. Vous profitez, en un mot, d'un détail qui me choque, peut-être uniquement parce que je ne sais pas le comprendre, pour m'assurer que, sur le tout, je suis dans le faux ? Qu'ai-je à répondre, sinon que je ne suis pas divin, que je n'ai pas charge d'élucider toutes les questions captieuses qui m'arrivent se présentant au sujet de Dieu, du monde et de l'homme, c'est-à-dire de tout ; que je ne saurais pas dire si c'est votre carte qui est mauvaise, ou votre compas qui est défectueux, ou votre main qui a failli, mais qu'il y a certainement quelque accident de ce genre, et que, n'ayant pas de goût à passer dans des discussions sans terme une vie dont le terme n'est pas loin, je m'en tiens à ce que j'ai vu, à ce que j'ai su, à ce que j'ai connu clairement comme vrai ?

Il ne faut pas confondre, en effet, la réfutation et l'objection. L'une nous démontre *a priori* une vérité que nous avons connue et détruit ainsi notre erreur. L'autre raisonne *a posteriori*, attaque telle ou telle difficulté, nous demande un éclaircissement, nous signale un point obscur. Si nous ne levons pas aussitôt cette difficulté, si nous ne donnons pas cet éclaircissement, si nous ne dissipons pas ce nuage, est-ce toujours la faute de la thèse que nous avons adoptée et une preuve de sa fausseté ? N'est-ce pas bien souvent notre faute à nous, la faute de notre science ou de notre esprit ? N'est-ce pas bien souvent l'effet de notre ignorance ou de notre incapacité personnelle, peut-être de l'ignorance ou de l'incapacité de tous ? Un autre plus habile viendra, s'il n'est déjà venu, qui saura

trouver la réponse, donner la lumière. Demandée tranquiliser l'esprit inquiet. Mais on attendant pour ce détail non encore levée, pour cette, difficulté non encore expliquée, pour cette lacune de notre science, cette défaillance de notre esprit, abandonner une vérité intérieurement et pleinement démontrée; ne pas croire au soleil parce que nous n'avons pu encore analyser sa lumière, ne pas croire à l'arithmétique parce que par hasard nous avons fait une addition fautive, ne serait-ce pas une folie?

Parlons franchement, les objections de ce genre n'ont guère de valeur que pour ceux qui les cherchent. Voilà un homme qui s'effroie à l'avance à l'idée de s'imposer une loi religieuse; cette question du principe et du but de la vie, qui se pose, quoiqu'il fasse, devant lui, le gêne et l'épouvante. Passer devant elle sans ombre d'examen est très fréquent; mais c'est peu digne et peu logique et cependant cet examen pourrait amener des conséquences incommodes ou pour l'amour propre de cet homme ou pour ses jouissances. Que, dans cet embarras, il voie venir à son secours un quelque ami complaisant, ou quelque livre d'apparence grave et de lecture facile, que ce livre ou cet ami dise: "Mais après tout, la loi religieuse qu'on vient vous imposer n'est point si parfaite; il y a tel détail attaquant, tel coin des tableaux défectueux, telle irrégularité plus ou moins importante qui ôtent à la loi son caractère divin (car, ajoutez-on, tout ce qui est divin doit être parfait).—C'en est fait, notre homme est sauvé. Ne lui demandez pas d'y regarder davantage ne lui dites pas ce qui, au premier coup d'œil, peut sembler défectueux, se trouve justifié par un examen plus attentif; que ce détail qui le choque, vu dans l'ensemble, le satisfera. Peu lui importe, l'objection a été faite, il l'a saisie: elle abrège la tâche et en même temps elle la complète; elle lui donne la conscience d'avoir quelque peu examiné et la joie d'avoir échappé aux conséquences désastreuses de l'examen. Elle satisfait sa raison peu exigeante et elle délivre son cœur inquiet; quelle soit la bien-venue.

Voilà au contraire un autre homme qui tranchera lui aussi la question, mais d'une façon tout opposée et bien plus logique: "J'ai affronté, j'ai traversé, j'ai cru. Si la loi me blesse ce n'est point sa faute mais la mienne.

Les bienfaits de la croyance et de la pratique religieuse en compensent amplement les peines, et j'embrasse la vérité: "Je sais en qui j'ai cru et je suis certain qu'il saura me garder le dépôt de mes espérances.

De ces deux hommes, le premier est malheureusement dans la nature humaine; l'autre est beaucoup plus dans le bon sens et dans la raison.

H. MARTIAL Ptr..

Grosvenordale, (E.-U.)

Pensée.

La gloire est plus facile à acquérir que la vertu; on peut arriver à la première en combattant ses semblables, on n'attein la seconde qu'en se combattant soi-même.

L'EGLISE CATHOLIQUE

AUX

ETATS-UNIS.

1



AUJOURD'HUI, la mode est la persécution. L'Eglise est mise au ban dans presque toutes les contrées de l'Europe; une génération ingrate et apostate, formée par les sociétés secrètes et les écoles sans Dieu, n'est plus seulement indifférente envers sa mère, elle se révolte ouvertement et cherche à lui donner la mort. On l'a dit avec raison, l'Eglise catholique subit en ce moment la crise la plus terrible qu'elle ait éprouvée depuis les premiers jours de son existence; et si l'on ne se reposait pas sur les promesses de Celui qui a les paroles de la vie éternelle, on se laisserait volontiers aller au désespoir, presque partout le mal triomphe, et la justice, le droit sont persécutés.

Sans nous arrêter au lamentable spectacle que présente aujourd'hui l'Europe, et qui nous fait craindre un prochain et terrible châtement, si les prières des justes n'arrêtaient pas les foudres de la colère divine, jetons les yeux sur la jeune et si prospère Eglise d'Amérique. Si Dieu veut rompre de place le chandelier de la foi, il semble que le Nouveau-Monde est le lieu destiné pour recevoir sa lumière.

Ce n'est pas que, là-bas, les impies et les méchants ne complotent aussi de funestes projets contre la liberté, l'indépendance et le droit de propriété de l'immaculée Epouse du Christ. Sans doute que l'hérésie voyant avec terreur les âmes lui échapper et courir après le véritable Jésus de l'Evangile, tentera une épreuve suprême pour conserver le pouvoir qui lui échappe. Bien qu'elle arboré le drapeau de la tolérance, on sait que, partout où elle a en main la force, elle s'en sert contre les catholiques. D'autre part, le rationalisme, la libre-pensée, le matérialisme ne peuvent contempler sans un indicible effroi les progrès de cette Eglise qui condamne sans pitié leurs vices et leurs passions. Aux Etats-Unis, aussi bien qu'en Europe, il y a une foule de gens que la morale chrétienne gêne, ils ne veulent pas comprendre, pour ne pas être forcés de bien faire. La lutte existe partout entre la chair et l'esprit, et malheur à l'individu comme à la nation où la matière prend le dessus.

Mais ce qui remplit de consolation, c'est le courage des catholiques américains à défendre leur foi et leurs droits légitimes. Les fidèles et les pasteurs marchent dans un accord parfait; ils savent que leur cause est commune, et qu'on ne peut nuire à l'Eglise et à ses ministres sans nuire au peuple.

Le laïcisme n'est pas connu. On est franchement catholique, et dans ce pays on se souvient de la parole du Maître: *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.* Les catholiques ne se jettent pas à la face comme une injure le mot de cléricaux. L'Eglise, par l'organe de ses ministres, les a élevés, les a faits ce qu'ils sont, et ils se montrent fiers d'être les enfants soumis d'une si tendre Mère. Nous ne nous déguisons pas qu'il n'y ait quelques défections de la part d'hommes ambitieux ou vic-

times de l'argent ou du plaisir. Cela est inévitable et ne fait que mieux ressortir les mérites de ceux qui restent fidèles à leur foi, et, qu'on ne l'oublie pas, le catholicisme est en minorité; et n'a pas d'existence légale, et les mœurs, les institutions du pays, ainsi que les mauvaises passions du cœur, ne tendent qu'à en éloigner les Américains.

II

Les évêques et les prêtres séculiers et réguliers sont toujours sur la brèche; et dans leurs lettres pastorales, les évêques attaquent hardiment les fautes du peuple, les vices des lois sur le mariage et sur l'enseignement.

Le 23 février l'éloquent Mgr. MacQuaid, évêque de Rochester, prononçait un magnifique discours, dans l'Horticultural-hall de Boston sur la question des écoles. Il parlait à un auditoire presque entièrement composé de protestants, et il proclamait les droits sacrés des parents supérieurs aux lois; il s'appuyait sur le témoignage des ministres protestants les plus éminents pour combattre le système des écoles suivi en Amérique: il prouvait que ce système ne faisait qu'augmenter le nombre des crimes; puis il réclamait l'indépendance de la conscience catholique, et dénonçait en termes violents les menées sourdes ou déclarées des persécuteurs. Les écoles catholiques sont sans reproches, elles forment d'excellents citoyens et coûtent bien moins chers que les écoles publiques. Enfin, Mgr. MacQuaid disait que les catholiques ne demandaient aucune faveur, mais le libre exercice d'un droit. Ce discours produisit une immense sensation.

Quelque temps auparavant, M. Dun, le juge suprême de la cour d'Arizona, avait obtenu de prononcer un discours sur ce même sujet des écoles dans la salle de la législature, et pour récompenser la noble hardiesse et l'indépendance de ce juge, le cabinet de M. Grant l'a destitué.

Les laïques, aux Etats-Unis, ne croient pas qu'il n'appartient qu'aux prêtres de défendre l'Eglise; ils prennent les armes et luttent non sans gloire. Nous n'avons qu'à citer deux éminents publicistes, le docteur Brownson, le vétéran de la presse, et M. MacMaster, le vaillant éditeur du *Freeman's Journal*.

Dans la dernière assemblée de l'Union catholique de New York, présidée par le cardinal, M. MacKeon, uno des gloires du barreau de New-York, a prononcé une Adresse remarquable sur la situation du catholicisme aux Etats-Unis. L'orateur a rappelé d'abord les grandes scènes dont il fut témoin à Rome pendant la Semaine Sainte, la messe pontificale du saint jour de Pâques et la bénédiction *ubi et crubi*, c'était avant l'invasion piemontaise, comme il est facile de se le figurer. A cette imposante cérémonie assistait Mgr. Hugues, archevêque de New-York, un des hommes qui ont le plus fait pour apprendre aux catholiques à lutter pour la revendication de leurs droits.

L'occasion du centenaire permet aux catholiques de se féliciter de leurs progrès. Au moment de la naissance du cardinal MacCloskey, il n'y avait qu'un catholique sur 60 habitants des Etats-Unis. Aujourd'hui il y en a un sur cinq: la population catholique s'élève à 8 millions. Dans l'archidiocèse de New-York, elle est de plus de 600,000. Et pourtant, malgré la conduite pacifique des catholiques, il se déchaîne en ce moment contre eux une guerre acharnée. Oui, il existe une

organisation forte et avouée contre le catholicisme. Cette guerre, se demande l'orateur, est-elle calculée pour faire progresser les intérêts de la commune patrie? car enfin les catholiques sont Américains aussi bien que les protestants. La cause de cet antagonisme remonte d'abord aux préjugés du bigotisme, ou plutôt du fanatisme anglais importé dans les Etats-Unis. Le plus grand nombre hait l'Eglise parce qu'il ne la connaît pas.

On dit en Europe que les Turcs y sont campés et n'y sont pas chez eux. On voudrait traiter de la même manière les catholiques et les regarder comme des intrus.

Hélas! n'agit-t-on pas de même en France et en Allemagne?

M. MacKeon interroge les historiens de l'Afrique: Prescott, Irving, Bancroft, et tous répondent que la religion catholique a été la première à civiliser le Nouveau-Monde. On veut, au Capitole de Washington, soulever le peuple contre les catholiques, et les premières peintures qui ornent les murs du Capitole racontent les gloires et les travaux du zèle catholique!

III.

Les catholiques, quand ils étaient maîtres du pays, ont-ils persécuté les protestants? Qu'on relise la constitution du Maryland, tant admirée par le chancelier Kent. Durant la guerre de l'indépendance, les catholiques n'ont-ils pas mêlé leur sang à celui des protestants, et cela n'est-il pas arrivé durant la guerre de 1812 et de la dernière guerre civile? Washington n'a-t-il pas publiquement et à diverses reprises payé un juste tribut d'hommages et de sympathie à la population catholique? Pendant la guerre de sécession, les Sœurs de Charité ont apparu comme des anges du ciel et se sont gagnés l'estime de tous.

Les catholiques sont donc bien chez eux en Amérique, et nul n'a le droit de les provoquer ni de les insulter, car ils sont les meilleurs et les plus loyaux citoyens.

La Constitution des Etats-Unis défend aux Etats de donner aucune préférence à une religion. Jefferson se glorifiait d'avoir proclamé la liberté religieuse, les grands hommes de cette génération étaient loin de partager les préjugés du temps actuel contre la religion catholique. Une guerre contre les catholiques serait aujourd'hui une guerre contre la civilisation.

Mais on reproche au catholicisme d'être opposé aux principes républicains.

La religion est essentiellement égalitaire; elle ne connaît ni classe, ni race, ni couleur. Si l'égalité se trouve quelque part sur terre, c'est dans une Eglise catholique, où tous les rangs sont confondus; et l'on a vu M. Taney, l'illustre chef de la justice, humblement agenouillé dans une église, au milieu des nègres, et attendre son tour de passer au confessionnal. L'organisation de l'Eglise est, dit-on, aristocratique. Pourtant elle prend chaque jour un homme du peuple pour en faire un prince. Le fils d'un modeste citoyen de Brooklyn fut un jour élevé au sacerdoce, puis à l'épiscopat. Aujourd'hui il a revêtu la pourpre romaine, il prend place parmi les princes de l'Eglise, et c'est dans le collège des cardinaux qu'est pris le chef universel de l'Eglise. Y a-t-il une organisation plus démocratique?

Le devoir des catholiques aux Etats-Unis est clairement défini; ils sont citoyens d'un pays qui

so vanto d'être libre. Ils sont protégés par la Constitution, ils n'ont aucune haine contre leurs frères séparés, mais ils réclament le respect et l'indépendance dans la pratique de leur foi religieuse. Ils ne demandent rien qui ne soit juste, et ne se soumettront jamais à ce qui serait injuste. Il faut donc qu'ils restent fortement unis, que les laïques ne se séparent point du clergé.

M. MacKeon termine ainsi son Adresse :

“ Qu'il ne soit pas dit qu'on rencontre chez nous de *lèches soldats* (*gnavus miles*). Souvenons-nous que nous sommes les défenseurs de la Constitution, de l'Union de notre propre Etat, des principes de la liberté civile et religieuse, consacrés par le sang de nos aïeux. Quelque terrible que la lutte puisse devenir, un magnifique triomphe de la justice et de la vérité nous attend ; il donnera la paix au pays et fera croître son pouvoir et sa prospérité.”

C'est par un tel langage que les catholiques prouvent qu'ils sont aussi bons patriotes que fidèles enfants de l'Eglise ; et quand on leur reproche d'aspirer à la domination et de méditer la proscription contre les sectes, alors qu'ils seront en majorité, ils répondent hardiment en prouvant par l'histoire que l'Eglise n'emploie d'autres armes que la persuasion ; que si l'on a vu des persécutions, elles ont toujours été dirigées contre eux. Qui, c'est leur ardent désir de voir l'Amérique tout entière catholique ; mais c'est pour la voir plus forte, plus unie, plus heureuse, et marchant à pas plus rapides dans le véritable progrès, celui que Jésus de Nazareth a donné au monde, et que seul il peut continuer et conserver.

J. E. MARTIN.

Napoléon Ier et le prince de Léon.

Sans se faire une spécialité de dévotion, Napoléon Ier en avait conservé des idées assez nettes par suite de l'instruction religieuse qu'il avait reçue dans son enfance et sa jeunesse. Or, au temps de sa plus grande prospérité, alors qu'il faisait jouer Talma devant un parterre de rois, il était un jour au théâtre, à Paris, assisté d'un page qu'il affectait de connaître et voulait attacher à sa fortune, parce qu'il s'appelait de Rohan-Chabot, prince de Léon. L'empereur suivait le spectacle d'un air distrait et examinait l'assistance. Ses yeux s'arrêtèrent à plusieurs reprises sur le jeune duc qui avait l'air de réfléchir et de s'occuper assez peu de ce qui se passait sur la scène. Il tenait obstinément les mains cachées sous une fourrure pliée sur ses genoux. Tout à coup l'empereur se penche, plonge la main droite sous la fourrure, et saisit dans la main de son page un... chapelet. A cette époque, vous le savez, l'instrument n'était pas fort en honneur ; le page s'attendait à une verte semonce. “ Ah ! Augusto..... je vous y prends, dit Napoléon au jeune duc tout confus. Eh bien ! cela me fait plaisir, vous êtes au-dessus de ces fadeuses de la scène, vous avez du cœur. Un jour vous serez un homme.” Et il lui rendit son chapelet, en lui disant : “ Continuez, je ne vous dérangerai plus.” Les témoins de l'aventure n'osèrent pas rire en entendant ainsi parler le maître. Le page qui priait ainsi est effectivement devenu un homme ; il est mort cardinal, archevêque de Besançon, et a laissé dans son diocèse d'ineffaçables souvenirs de piété et de bienfaisance. Je tiens lo fait d'un de ses vicaires généraux. (L'Abbé REXILLET.)

Sciences Sacrees.

[Pour le Foyer Domestique.]

LA SCIENCE DES SCIENCES.

DÉFINITIONS DE ST. THOMAS D'AQUIN.

CATÉCHISME A L'USAGE DES SAVANTS.

Si vous voulez connaître Dieu, regardez ses œuvres, et priez.

(Suite.)

VIIème QUESTION.

Dieu est Infini.



ELON la belle définition de St. Jean Damascène : Dieu est infini et éternel et incommensurable.

Deus est infinitus et aternus et in-circumscriptibilis. Lui seul est infini.

Les vieux Philosophes reconnaissent tous que le Premier Principe est Infini, mais comme ils erraient sur la nature même du Premier Principe, ils erraient également sur l'Infini.

La matière ne peut être infinie. Tout ce qui peut se diviser ne peut être infini. Or, la matière étant divisible à l'infini, manque absolument de la première condition, sans laquelle on ne peut concevoir l'Infinité.

Ainsi l'expression une multitude infinie, signifie tout simplement une multitude innombrable, un nombre incalculable.

Quelle que soit la grandeur ou l'étendue d'une chose, il faut nécessairement qu'elle ait une superficie ; or la superficie est la limite d'un corps fini. Une ligne, une étendue quelconque a une surface, donc elle n'est pas infinie.

Dieu a tout disposé avec poids, nombre et mesure. *Omnia in pondere, numero et mensura disposuisti.*

Tout se pèse, se compte, se mesure ; et alors que la science et ses calculs sont incapables de comprendre et d'atteindre les limites de la matière, du temps ou de l'espace, cela prouve tout simplement l'incapacité de l'intelligence humaine.

VIIIème QUESTION.

Dieu est en tout et partout.

Il est en toutes choses, non comme partie ou comme accident, mais comme Agent (Créateur et Conservateur). C'est-à-dire, par sa puissance et sa vertu.

Il est bien certain que Dieu est au-dessus de tout par l'excellence de sa nature, et cependant il crée tout et s'occupe de tout. Nous ne pouvons traduire en français l'expression latine dont St. Thomas se sert pour exprimer cette idée : *Esse causans*. L'Être qui est la Cause, qui opère, qui fait tout, qui s'occupe de tout.

Omnia opera nostra, operatus es in nobis, Domine.

Il est aussi partout, comme il l'a dit lui-même.
Cælum et terram ego impleo.

Il remplit tout de sa présence, comme il s'occupe de tout par sa puissance.

Il n'est jamais absent.

St. Grégoire dit : Dieu est en toutes choses par sa présence, sa puissance et sa substance, on dit familièrement qu'il est en certaines choses par sa grâce.

In omnibus, presentia, potentia et substantia.

In aliquibus per gratiam.

La présence réelle de Dieu est la conséquence de son action sur chaque chose. Etant la Cause agissante de tout, il est nécessairement partout.

Tout ce qui existe est en sa présence et tout est soumis à sa puissance, les choses spirituelles comme les choses matérielles.

C'est donc une grande erreur et une impiété de s'imaginer que Dieu ne s'occupe pas de nous, ni du monde que nous habitons. C'est méconnaître la nature même de Dieu.

La substance même de la nature divine suppose une intelligence toujours voulant, toujours agissant.

Il n'est pas permis de diminuer Dieu, de mettre des bornes à sa puissance. Il n'est pas indigne de Lui de vivre au milieu des créatures auxquelles il a donné la vie, et de s'occuper d'elles avec une sollicitude maternelle.

Sa présence s'affirme d'autant plus vivement qu'il est mieux connu et aimé davantage.

La grâce l'unit aux âmes, de façon à les inonder et à les accabler. Ceux que Dieu visite ainsi sentent tout le prix d'une pareille faveur. Et cependant ce sont les humbles et les petits de ce monde. Les grands et les puissants ne sauront jamais combien Dieu est doux et aimable pour ceux qui le cherchent.

*Bonus est Dominus animæ querenti illum.....
Superbis resistit.*

IXe QUESTION.

DIEU est absolument immuable.

Ego Deus et non mutor.

Dieu étant l'Être par excellence est généralement un acte pur. *Primum Ens oportet esse purum actum.* Il ne manque de rien, il n'a besoin de rien. *Absque permixtione alicujus potentia.*

Etant absolument simple. Comment pourrait-il changer ?

Les vieux Philosophes, forcés par vérité, affirmaient que le Premier Principe est immobile.

Précisément parce qu'il possède en Lui la plénitude de toutes perfections, il ne peut rien acquérir ni rien désirer. Il connaît, il veut, il aime. Ce qui constitue le mouvement immuable et éternel de la nature divine, ce qui a fait dire à St. Augustin : *Spiritus Creator monet se, nec per tempus, nec per loca.*

St. Jacques, 1, 8, nous dit : *Approchez de Dieu et il s'approchera de vous ! Appropinquate Deo et appropinquabit vobis.* Ceci est un métaphore.

On dit que le soleil entre dans une maison et qu'il en sort. On peut dire également que Dieu s'approche de nous ou s'éloigne de nous, pour signifier que nous éprouvons l'influence de sa bonté, ou bien que nous en sommes privés.

Dieu seul est immuable.

Solus Deus immutabilis est.

Mais tout ce qu'il a fait est changeant.

Quæ autem fecit quia ex nihilo sunt. mutabilia sunt.

Toutes les choses créées n'ont pu être produites que par la puissance divine.

Or de même qu'il dépend de la volonté divine que les choses existent, il dépend également de la même volonté qu'elles subsistent. Leur conservation est une création continuée. Si Dieu cessait d'agir tout retomberait dans le néant. De même qu'elles n'étaient pas et qu'elles ont pu devenir, elles peuvent aussi être réduites à néant.

Les substances matérielles peuvent changer, soit qu'elles tendent à une plus grande perfection soit qu'elles subissent les lois de la décomposition.

Le mouvement des astres, quelque régulier qu'il soit, et leur nature, quelque parfaite qu'elle puisse être, n'en sont pas moins soumis à des perturbations continuelles.

Les substances incorporées, elles-mêmes, bien qu'elles ne puissent voir changer ni leur forme ni leur substance, ne sont pas immuables : Elles peuvent tendre à une plus grande perfection : *Ibunt de virtute, in virtutem*; et se transporter d'un lieu à un autre; tandis que Dieu, remplissant tout de son infinité infiniment parfaite ne peut en aucune façon éprouver de changement.

Xe QUESTION.

L'Éternité est ce qui n'a pas de commencement et pas de fin. Autrement pas de succession. *Tota simul existens.*

On ne peut concevoir l'idée d'Éternité ni la définir sans se servir d'expressions incapables par elles-mêmes de définir ce qui est indéfinissable.

Aussi de même qu'on applique par métaphore des termes propres aux choses corporelles, à Dieu qui est incorporel; de même pour exprimer l'idée de l'Éternité on est obligé d'employer des mots applicables aux choses temporelles et successives.

Dieu est Eternel.

Æternus Pater, æternus Filius, æternus Spiritus Sanctus.

Dieu étant absolument immuable est nécessairement éternel. Il est sa propre essence, sa propre éternité. C'est-à-dire que l'Éternité n'est pas autre que Dieu lui-même. *Æternitas non est aliud quam ipse Deus.*

Dieu seul est Eternel.

Deus solus est qui exordium non habet.

Toutes les expressions qui, dans la Ste. Ecriture, signifient l'éternité doivent être prises dans le sens de la durée. Par exemple il est dit de la terre : *In æternum stat.*

Dieu communique quelque chose de son éternité et de son immutabilité aux créatures. On dit le Bonheur éternel, la vie éternelle, parce que Dieu se communiquera éternellement aux élus.

Le feu de l'Enfer est dit éternel à cause de son interminabilité. Il n'y a pas de véritable éternité en enfer; mais une succession de supplices sans fin.

La différence entre le temps et l'éternité consis-

te en ce que l'Éternité n'a ni avant ni après, ni commencement ni fin; tandis que le temps a un commencement et une fin.

Le temps est la mesure de tout ce qui passe et de tout ce qui est passager. *Quæ transmutantur et quæ sunt transmutabilia.*

L'homme vivant dans le temps, entraîné par le temps, trouvant en lui et dans tout ce qui l'entoure les vicissitudes du temps, rapporte toutes ses idées au temps. Étro fini, essentiellement borné, il ne peut comprendre l'Infini. Il n'a pas de mesure pour saisir l'Éternité, et il lui est impossible de la comprendre.

Æternitas non est aliud quam ipse Deus.

XI^e QUESTION.

L'Unité de Dieu, n'est pas seulement une vérité catholique; c'est une vérité naturelle et universelle.

Il est impossible qu'il y ait plusieurs dieux; puisqu'il est de la nature de Dieu d'être absolument simple. S'il y avait plusieurs dieux, il n'y aurait plus de Dieu.

Dieu étant souverainement parfait, s'il y avait plusieurs dieux, il y aurait entr'eux certaines différences; ce qui conviendrait à l'un ne conviendrait pas à l'autre et aucun d'eux ne serait parfait. Aussi les Anciens, au milieu du Polithéisme reconnaissaient-ils un seul Dieu-Suprême, un seul Premier Principe Infini.

L'Unité du monde, l'harmonie universelle proclament aussi l'Unité de Dieu.

L'unité de pensée, l'unité de volonté, l'unité dans l'exécution, les mêmes lois, les mêmes desseins, les mêmes causes, les mêmes résultats frappent partout et toujours nos regards et prouvent qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir, en ce monde, qu'un souverain Seigneur et Maître absolu de toutes choses.

C'est Lui que nous devons tendre à connaître.

Pourrons-nous le voir un jour? Comment le verrons nous? Pourrons-nous le comprendre? Le mystère de l'éternelle félicité est renfermé dans ces questions. St. Thomas nous aidera à les résoudre. Nous les aborderons avec un profond respect; et à mesure qu'elles se développeront devant nous, nous comprendrons davantage notre extrême faiblesse, en présence de la grandeur incommensurable de Celui qui Est.

TH. ALLEAU.

NOTA BENE.—Deux erreurs graves se sont glissées dans la dernière composition.

Quest. IV^e. La cause ne peut pas être aussi parfaite, lisez: "moins" parfaite.

Quest. V^e et VI^e. St. Ambroise divise, lisez: "définir" ainsi le Bien.

On a peine à comprendre que de pareilles et si grossières erreurs se glissent dans un travail de cette nature. Nous sommes bien forcés de nous y résigner. Tous les auteurs sont exposés à des absurdités plus inconcevables encore, qui sont leur désespoir. On est convenu d'appeler cela une "coquille."

Les lecteurs intelligents, cela nous console, sont à même de faire la correction nécessaire.

En entreprenant ce travail, mon intention, il n'est pas besoin de le dire, est de faire un ouvrage utile.

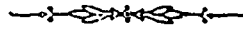
En donnant aux fidèles des notions exactes sur les grandes vérités qui forment la matière de la foi catholique, j'espère atteindre le but que je me propose.

Il y a longtemps, le Saint-Esprit a dit que les vérités étaient diminuées, affaiblies par les enfants des hommes. *Diminutee sunt veritates à filiis hominum.* C'est à nous, enfants de Dieu, à les implanter dans les âmes, dans leur belle et sublime simplicité. C'est aux prêtres à s'aider mutuellement, à s'encourager dans ce travail. Aussi, serais-je fort heureux que mes confrères voulussent bien me faire les observations qu'ils peuvent croire opportunes. Il en résultera un très grand bien.

Un prêtre dont je respecte infiniment le jugement, et à l'approbation duquel je tiens beaucoup, m'a demandé pourquoi je ne désignais pas l'auteur des textes que je cite, le chap., le verset. C'est pour ne pas embarrasser la lecture; et parce que tous ces textes se trouvent dans la *Somme* de St. Thomas, que je ne fais que parcourir; il est très-facile de les retrouver. Tous les prêtres ont leur *Somme*, la *Concordance* de la Bible, et les textes de la Sainte-Ecriture leurs sont familiers.

Quant aux fidèles, il leur suffit de savoir que ces textes sont parfaitement authentiques et qu'ils viennent d'une source sacrée.

Cependant, si l'on trouve qu'il soit plus convenable de désigner le chapitre et le verset je le ferai avec plaisir.



[Pour le Foyer Domestique.]

ÉTUDES

sur

LA CREATION.

(Suite.)

VI^{ème} ÉTUDE.

3^{ème} JOUR.

Et Dieu dit :

Que les eaux qui sont sous le ciel se réunissent en un même lieu, et que l'Aride apparaisse.

Et il fut fait ainsi.

Et Dieu appela l'Aride: *Terre*; et la réunion des eaux: *Mer*.

Et Dieu vit que c'était bien.

Et il dit ensuite: *Que la Terre produise des herbes verdoyantes qui portent leur semence, et les arbres à fruits, chacun selon son genre et portant la semence selon son espèce.*

Et Dieu vit que cela était bien.

Et ce fut le troisième jour.

(Gen. I. 9-10-11-12.)

l'Océan.—La Terre ferme.—Les Continents.—Les Iles.—Végétation.—Arbres.—Forêts, etc.



Le premier effet de la Lumière est de donner à la matière le mouvement; mouvement d'abord tumultueux et violent, qui plus tard doit s'imposer avec une merveilleuse régularité. Le globe terrestre se forme, en même temps que la matière des astres, emportée dans l'espace, tend de son côté à former les corps lumineux, les planètes, les soleils immenses.

D'abord gazeuse, vaporeuse, liquide, cette matière se condense; et, sous la puissance des lois qui lui sont imposées par le Créateur, elle s'anime, et devient apte elle-même à produire la vie.

Sur la Terre, tous les éléments étaient confondus. Une tempête éternelle agitait la surface de cet océan bouillonnant. Sous l'action de la chaleur, au milieu d'orages perpétuels, des vapeurs épaisses roulaient au-dessus des flots en furie. Aucune créature ne pouvait naître dans cette anarchie de la nature. Un souffle paternel, un regard d'amour va changer les choses. La Terre émuë élève vers les Cieux son sein palpitant. Les abîmes se creusent, les eaux obéissantes s'y précipitent. La terre et l'eau à jamais séparées vont devenir le berceau et la demeure des êtres vivants appelés à peupler le monde.

La Terre, aride, nue, désolée, se couvre bientôt d'un manteau royal. Des plantes superbes la recouvrent, des arbres majestueux s'élèvent au front des montagnes comme une couronne ; agitées par les vents rapides, les forêts profondes, poussent des gémissements douloureux. Aucun oiseau ne chante dans les airs, aucun insecte ne murmure sous les feuilles. Des brouillards épais, une chaleur étouffante donnent au monde végétal une puissance énorme, des proportions gigantesques, des formes prodigieuses dont la science se plaît aujourd'hui à découvrir les mystères. Parfaitement d'accord avec l'écrivain sacré, les géologues retrouvent dans les entrailles de la terre des ruines immenses de ces forêts primitives, richesse des nations civilisées, et ressource la plus précieuse de l'industrie moderne.

De toutes les études des savants il résulte un fait incontestable : l'absence absolue de créatures animées dans les terrains primitifs qui répondent à l'époque antérieure. Mais dans une suite de siècles dont il nous est impossible de déterminer l'étendue, le globe fut certainement soumis à des convulsions violentes, après le troisième jour. Alors les forêts gigantesques engouffrées par les eaux furent recouvertes d'une couche épaisse. On rencontre parfois, mais rarement, des débris de poissons et de coquilles bivalves au milieu de ces gisements. Les révolutions auxquelles le globe fut soumis à plusieurs époques, que la science ne peut fixer, mais qui sont un des faits les plus certains constatés par la géologie, nous expliquent suffisamment cette découverte.

Combien de siècles dura ce troisième jour de la Création ? nous ne le pourrions savoir. Mais nous savons parfaitement que la terre du genre humain eut à subir mille transformations, avant de revêtir la forme que nous connaissons aujourd'hui ; forme toute jeune, toute nouvelle, si nous la comparons aux changements inouis qui ont dû la modifier dans les longues périodes qui échappent à toute analyse et qui sont complètement inaccessibles aux investigations de l'histoire et de la science. Dans les convulsions du globe, certaines pages ont été brouillées. Les Océans, dans leurs mouvements tumultueux, ont renversé les montagnes primitives. Leurs couches bouleversées, pliées, repliées, attestent que la vallée est parfois devenue le sommet tandis que le sommet est devenu la vallée. Que de fois les géologues n'ont-ils pas été confondus et leurs calculs renversés pour ces pages déchirées ou brouillées du grand livre de la nature.

Les hommes qui veulent pénétrer tous les secrets de la nature, et lui arracher le dernier mot de ses mystérieuses opérations, ont imaginé les systèmes les plus ingénieux, les calculs les plus savants, les démonstrations les plus habiles pour faire triompher leurs conceptions et expliquer la formation de ce monde.

Ils affirment le plus souvent comme certaines et

comme vraies des hypothèses et des probabilités ingénieuses dont l'enseignement catholique n'a pas à se préoccuper. Ce sont jeux d'enfants, impuissants à démolir l'édifice de la révélation.

Le Monde est sorti de l'eau, disent les uns. Il a été formé par le feu, disent les autres. La Terre est un soleil éteint ! etc. Peu nous importé !

Nous affirmons, nous, que la Terre est sortie de l'eau, qu'elle a été confondue avec l'élément liquide. Que toute matière a dû se trouver primitivement, non-seulement à l'état fluide, mais à l'état de vapeur et de gaz.

Le feu produit par la lumière créée, mis en contact avec la matière inerte, est intervenue comme un agent puissant. Et, c'est de la lutte engagée entre l'eau et lui, qu'à du sortir notre Univers terrestre et tous les mondes créés.

Le centre de la terre est, disent certains savants, un foyer en perpétuelle activité et d'une effrayante intensité. La surface du globe n'est qu'une croûte légère refroidie avec le temps. Cela doit être vrai, jusqu'à un certain point. Les volcans en sont la preuve. La chaleur toujours croissante que l'on éprouve en avançant dans les profondeurs de notre planète, semble le démontrer. Mais il n'est nullement prouvé que le noyau terrestre soit une masse incandescente d'une immense profondeur. Mille causes inconnues, mille combinaisons mystérieuses des lois insaisissables, nous empêcheront toujours de pénétrer au fond des abîmes. Il est plus facile de lire dans les astres que d'arriver aux entrailles de la terre.

Cela n'a pas empêché ceux que l'on appelle savants de se livrer à des débauches d'imagination prodigieuses. Quelques-uns, dit Humboldt, ont supposé que l'intérieur du globe n'était qu'une cavité immense, remplie d'un fluide impondérable, doué d'une expansion énorme. On ne recula pas devant les conceptions les plus hardies et les plus fantastiques ; on en vint à faire croître des plantes dans cette sphère creuse, on la peupla d'animaux ; et pour en chasser les ténébres, on y fit circuler deux astres, Pluton et Proserpine !!! Enfin, près du pôle, se trouvait une immense ouverture, par où devait jaillir la lumière des aurores boréales. Et il paraît que des hommes très-sérieux se sont attachés à ces innocentes fictions. Pourquoi se fâcher contre les savants ?

Ce qui est certain, c'est que la Terre a été fluide, son aplatissement le montre évidemment. D'après des inductions fondées sur de simples analogies, il semble hautement probable, dit l'auteur du *Cosmos*, que l'accroissement de chaleur se propage jusqu'au centre. Mais, ajoute-t-il, dans l'ignorance où nous sommes sur la nature des matériaux dont l'intérieur de la Terre est formée, sur les degrés divers de capacité pour la chaleur et de conductibilité des couches superposées ; enfin sur les transformations chimiques que les matières doivent subir sous l'influence d'une pression énorme, nous ne pouvons appliquer, sans réserve, à notre planète, les lois de la propagation de la chaleur. Il existe des séries entières de phénomènes dont on peut à peine déterminer l'influence ; mais qu'il est bon de signaler afin d'établir les grandes lois de la nature dans toute leur généralité, et jusque dans les moindres détails.

Voilà qui est bien raisonné, pour un savant. On ne peut, en effet, établir de règles certaines que là où l'observation et le calcul peuvent atteindre. Toutes les lois de la nature ne nous sont pas connues et ne peuvent être connues, parce qu'il y a

au dessus de toute conception humaine des bornes que l'intelligence ne peut franchir. C'est la marque d'une grande supériorité que de la reconnaître.

Malgré tous les efforts de notre imagination ; malgré toute la science des savants, il est impossible de nous faire une idée parfaite du travail énorme auquel fut soumis le monde, avant de pouvoir être habité par l'espèce humaine.

En même temps que l'Aride parut, les abîmes se creusèrent. Or l'Aride, c'était des chaînes immenses, dont les montagnes actuelles ne sont plus que les ruines. L'Himalaya, les Alpes, les Cordillères ont subi de prodigieux changements, leurs têtes orgueilleuses ont été découronnées par des tempêtes perpétuelles et des tourmentes épouvantables. Les vallées se sont formées de leurs débris. Les hommes habitent aujourd'hui ces ruines, ils y ont construit leurs demeures et leurs villes.—Chaque jour le colosse laisse tomber à ses pieds quelque chose de sa masse. L'heure sonnera, sans doute, où renversés par le temps, ces fiers sommets ne seront plus. L'homme niera alors l'existence des Alpes ; elles ne seront plus qu'une légende dans la mémoire d'une postérité inconnue.....

Qui empêche de penser aussi que de nouvelles chaînes s'élèveront un jour du fond des abîmes sous l'action des puissances souterraines qui soulevèrent autrefois le Mont Blanc, dans les Alpes, le Chimborazo, dans les Andes. Tous les phénomènes géognostiques révèlent des alternatives périodiques d'activité et de repos. Le repos dont nous jouissons n'est qu'apparent..... Les tremblements de terre qui ébranlent d'une manière parfois si épouvantable la surface de notre planète, l'apparition subite de nouvelles îles, de montagnes inconnues, ne prouvent pas que l'intérieur du globe soit arrivé à un repos définitif.

Deux Océans nous enveloppent, ils concourent à entretenir la vie et la fécondité sur ce globe mouvant. L'un s'élève dans les cieux, l'autre descend dans les entrailles mêmes de la terre.

L'Océan liquide, enchaîné aujourd'hui dans des rivages infranchissables, se livre cependant parfois à de terribles colères, qui peuvent nous donner une idée de sa puissance. L'Océan gazeux, l'air qui nous environne, lorsqu'il se abandonne à des fureurs sauvages, soulève les flots et leur communique sa rage insensée.

Mais ce ne sont plus que des menaces passagères, l'homme vit en paix au milieu d'eux ; il les aime, il les admire alors même qu'ils semblent s'unir pour le frapper.

Les cimes des montagnes et les vagues de la mer ne sont pas muettes, elles charment Celui qui les a faits, elles nous révèlent avec joie l'immensité de sa sagesse. Suspendus au dessus des abîmes, nous plongeons dans leurs profondeurs un regard plein d'étonnement et d'admiration ; aucune région du globe ne peut nous donner l'idée de l'exubérance de vie qu'ils renferment.

Les forêts de l'Océan renferment infiniment plus d'animaux que les forêts terrestres n'en habitent. Car la mer aussi a ses forêts. Là naissent les longues herbes qui croissent sur les bas-fonds, les fleurs, les varèchs, les algues que les vagues détachent et agitent à leur surface. Le mouvement et la vie ont tout envahi. A des profondeurs qui dépassent infiniment la hauteur des plus puissantes chaînes de montagnes, chaque couche est animée par ses polyzastriques, de cyclidées et des ophrydines. Là pullulent les animalcules phos-

phorescentes, les mammaria de l'ordre des acaléphes, les crustacés, les nérides, dont les innombrables essaims attirés à la surface transforment chaque vague en écumes lumineuses. Ces petits êtres vivants sont si nombreux, que l'Océan en est imprégné et semble renfermer une matière vivante, germes d'êtres plus complets qui ne sont pas encore arrivés à la perfection de l'existence.

Cette infinité d'êtres microscopiques, cette profusion d'êtres animés ont une organisation qui, pour être d'un ordre inférieur, n'en est pas moins délicate et variée. L'imagination en est éblouie, et nous ne devons pas trop nous étonner de voir des hommes éminents, perdus dans cette contemplation, imaginer qu'ils ont découvert dans ces mystérieuses profondeurs, l'explication de tout ce qui est et de tout ce qui sera.

L'enseignement catholique n'a pas d'autre but que d'empêcher l'éblouissement au bord de ces abîmes. Il ne défend ni l'étonnement, ni l'admiration, ni les investigations ; mais il défend les combinaisons qui tendraient à détruire les notions de l'Être absolu et personnel, Cause des causes. Peu importe comment tout cela s'est fait, puisque tout cela est l'effet d'une volonté infiniment intelligente. La Terre, l'Air et l'Eau sont pour ainsi dire composés d'êtres, d'animalcules, d'infusoires, d'atomes vivants qui tous exercent dans la nature un travail mystérieux, et arrivent à leur fin par des voies inconnues. Cela ne ruine ni la Révélation ni la Foi.

Un phénomène général, universel, c'est l'existence de la vie sous des formes insaisissables, non seulement dans les eaux, mais dans les planètes elles-mêmes. Du moment où Dieu sépara les eaux de la terre ferme et qu'il la couvrit de plantes et d'arbres, il est naturel de penser que ces ouvriers invisibles de la nature commencèrent à exister. Moïse ne parle pas de cette création microscopique, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens, et parce que ces êtres n'ont pas une existence publique, j'allais dire sociale. L'écrivain sacré ne pénètre pas dans l'éternelle nuit des profondeurs océaniques pour nous révéler la vie cachée de ses millions d'habitants. Il n'entre pas dans les distinctions, ni dans la description des innombrables évolutions de ce monde. Il dit en quelques mots des choses immenses, quelques lignes lui suffisent pour tracer la place de l'édifice merveilleux que la science scrute aujourd'hui ; il ne cherche pas à nous faire pénétrer toutes ses arcanes. Ce plan grandiose suffit à l'homme de roi pour ne pas s'égarer.

La création des végétaux date du jour même, de l'époque enfin, où les eaux furent séparées de l'Aride. Mais quelle transformation n'a pas subie ce monde végétal qui couvre la terre comme un vêtement. Mille fois détruit, anéanti, il s'est relevé victorieux de toutes ces ruines. Chaque ruine nouvelle a été pour lui un piédestal dont il s'est servi pour chanter ses victoires.

Depuis la mousse, l'humble hyssoppe, jusqu'au cèdre du Liban, jusqu'aux arbres gigantesques de l'Orénoque et des Amazonas, quelle immense variété, quel ensemble étonnant d'espèces diverses qui jamais ne peuvent se confondre ! Chaque plante habite le terrain et le climat qui convient à son essence. Sur les montagnes, le vieux chêne, les grands pins ; sous les tropiques, les palmiers, les bambous, les fougères arborescentes. Les gazons, les mousses, les graminées se plaisent dans les terres basses et humides..... Chaque plante a pour

ainsi dire choisi sa demeure, elle s'y est acclimatée. La plante marine, qui tapisse le fonds des gouffres de l'Océan, ne cherche pas à s'élever sur la terre. Elle préfère son lit humide, elle ne se transforme pas. Personne ne prétendra jamais qu'un roseau puisse jamais devenir un palmier ou un cèdre ; que le varech vienne à produire des figues. Chacun reste ce qu'il est ; et alors qu'il se perfectionne c'est que l'état de perfection auquel il tend est dans sa nature.

La diffusion de la vie végétale et animale est un fait que personne ne conteste. L'Univers est une lyre vivante, toutes ses cordes vibrent au souffle du Tout-Puissant. Les entrailles de la terre renferment des couches épaisses d'infusoires, de monades dont le diamètre ne dépasse pas la 1,500^{ème} partie d'un millimètre. Les neiges polaires ont leurs habitants. Les sommets des plus hautes montagnes ont les leurs, aussi bien que les sources thermales, que les fleuves et les cavernes.

Nous verrons plus loin qu'on n'en peut rien conclure, si ce n'est que le travail est complet dans toute ses parties, et que des profondeurs les plus obscures, les plus impénétrables, se dégage une harmonie merveilleuse, un hymne immortel dont les notes montent des abîmes de ce monde aux rivages sublimes du monde invisible, qu'aucun regard, qu'aucune imagination ne peut aborder.

TH. A.

(A suivre.)

Attraction Morale.

Le Soleil attire les astres où parvient sa lumière ; ces globes qu'ils enchaînent l'attirent à leur tour, selon leur distance et leur masse ; ceux qui ne peuvent lutter contre sa puissance se rapprochent de lui jusqu'à un point imaginaire où ils puissent s'arrêter et se maintenir ; quelques uns sont si faibles qu'ils vont presque, comme Mercure, se fondre en lui.

L'homme rayonne aussi comme la fleur au milieu de son parfum ; il est environné d'une atmosphère qu'il exhale, et dont la disparition serait la mort spirituelle. Il porte partout avec lui cette enveloppe invincible où il se meut, où il vit, et qui est le désir lui-même, impatient de se manifester. Il attire tout ce qui passe à sa portée et se l'attache, même sans attention. Qu'est-ce donc lorsqu'il le veut ? La pensée où il condense, pour ainsi dire, toute sa force, devient semblable à ces verres qui concentrent les rayons solaires et brûlent de loin. Il devient ainsi le guide d'un mouvement, l'astre d'un système. Mais tout ce qu'il fascine et groupe autour de lui possède, à divers degrés, la même vertu secrète. Un esprit et son monde particulier peuvent être attirés par un autre esprit contre d'une autre sphère.

Les sphères morales peuvent elles-mêmes s'attirer entre elles. Ici, un homme lutte seul contre une aggrégation de sphères, les saisit, les soumet, et s'en fait le moteur unique ; là, dominent quelques intelligences égales ; ailleurs, des sociétés réunies en un seul esprit se gouvernent elles-mêmes. Toutes les combinaisons sont possibles. L'équilibre moral n'est ni aussi parfait ni aussi stable que l'équilibre physique ; tout y change, tout s'y meut, parce qu'il a vie, liberté, initiative personnelle. Mais de quelque façon que les éléments se coor-

donnent, l'ensemble ne peut être rompu ; car il se fonde sur une hiérarchie pareille à l'harmonie céleste, à laquelle obéissent, même à leur insu, tous les membres de la société ; " il en est, a dit Montaigne, comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des uns et la réaction des autres.



[Pour le Foyer Domestique.]

POÉSIE

SUR LA FÊTE NATIONALE

Des Canadiens-Français.

(Dédiée à A. F. G. MARCHAND, ECR., M. P. P.)

Par LÉON LORRAIN, Lauréat de l'Université-Laval.

I

Il est des heures dans la vie
Où notre cœur est plus joyeux,
Où notre âme, comme ravie,
Béni plus ardemment les cieux !
Souvent un rayon d'espérance,
Avant-goût de la délivrance,
Luit au cachot du prisonnier ;
Quelquefois l'étoile immobile
Révèle une onde plus tranquille
Du regard du vieux nautonnier !

Il est des instants où la mère
Prodigue à l'enfant plus d'amour,
Où l'existence est moins amère
Au paria qui hait le jour !
Il est des soirs où la nature,
L'onde, les champs et la verdure
Exhalent dans l'air plus d'encens,
Où les flots mourant sur la plage,
Où les oiseaux dans le feuillage,
Ont de plus suaves accents !

Souvent une plus belle aurore
Inspire au poète un doux chant :
De sa lyre tendre et sonore
Vibre alors un son plus touchant !
Mais il est un jour dans l'année
Où, par ses enfants couronnée,
L'heureuse mère dans son cœur
Sent une plus vive allégresse,
Et par un excès de tendresse
Traduit ses transports de bonheur !

Enfants de la même patrie,
Célébrons ce jour vénéré !
Et que notre main attendrie
Cueille cet érable sacré
Que Dieu Tout-Puissant nous donne
Pour tresser de vertes couronnes
À notre nationalité !
Car à l'ombre de notre érable
Doit vivre une race inzombable
Pendant toute une éternité !

O Peuple ! célèbre ta fête,
Célèbre ta fête aujourd'hui !
Lève bien haut ta noble tête
Où la vertu toujours a lui !
Et contemple dans ta mémoire
Peuple ! ta glorieuse histoire,
Tes luttes et tes fiers exploits ;
En lettres ardentes de flamme
Grave-les au fond de ton âme
Car ils ont préservé tes droits !
Sur les bords d'un nouvel Euphrate
O vous ! qui vivez dans l'ennui
De l'exil ! songez à la date
Qui vous réunit aujourd'hui !
Songez à vos fils, à vos pères !
Que votre souvenir, ô frères,
Préside à nos joyeux festins !...
Au printemps la douce hirondelle
A son foyer toujours fidèle,
Revient de ses exils lointains !...

II

Vingt-quatre Juin, ô jour ! ô date solennelle !
Apporte dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Ce sentiment si beau qu'on le dit surhumain !
Retardez votre cours, heures patriotiques :
Laissez-nous savourer les plaisirs pacifiques
Dont vous semez notre chemin !

Le soleil radieux, comme un puissant génie,
Répand à flots vermeils le jour et l'harmonie ;
Il féconde nos champs de ses subtils rayons :
Il dispense partout, dans sa course enflammée,
La vie à l'Univers ; une brise embaumée
S'élève de nos frais sillons !

Et notre fier drapeau flotte, au gré de la brise,
Au sommet d'une tour, au faite d'une église
Et domine nos champs—silencieux tableaux !
Sous ces replis mourants l'enthousiaste foule
Se rallie et se presse, ensuite se déroule :
Tels les flots succèdent aux flots !

Voyez l'adolescent, le faible octogénaire,
Le riche somptueux comme le mercenaire,
Le savant à l'œil ferme, aux traits tout amaigris !
Voyez les accourir ces descendants sublimes
De courageux colons—pionniers magnanimes,
Dont partout les noms sont inscrits !

Voyez se réunir cette foule empressée !...
Dans tous les cœurs émus par la même pensée
Fleurissent à plaisir et l'amour du pays,
Le courage et la foi, mille vertus austères :
Dans les prés émaillés, sur des bords solitaires,
Tels on voit resplendir les lys !

III

Du ciel où vous vivez, de ces célestes dômes,
Ombres de nos aïeux ! ô bien-aimés fantômes !
Venez contempler vos enfants !
Dans le ravissement leur âme se déploie !
Leur chère liberté, le bonheur et la joie
Brillent sur leurs fronts triomphants !

Voyez qu'elle sied bien à leur tête ennoblée,
La couronne de fleurs que vous avez cueillie :
—La couronne de liberté !

Ils ne l'ont pas flétri ce lys emblématique,
Mais ils l'ont cultivé dans leur cœur héroïque
Comme on cultiva un fruit d'été !.....

LÉON LORRAIN.

24 juin 1876.

Morale et Philosophie.

[Pour le Foyer Domestique.]

NOTIONS DE LOGIQUE.



VOIR des notions justes et saines de cette partie de la science philosophique, appelée la LOGIQUE, dans un siècle comme le nôtre, dans un siècle où le sophisme les plus subtils, les théories les plus fausses ont libre cours, est d'une utilité si généralement reconnue, qu'il serait hors de propos, croyons-nous, d'insister sur les avantages d'une doctrine sûre, appuyée sur la raison, aidée des lumières de la Foi. Fort de cette idée, nous croyons pouvoir, sans de plus amples commentaires, aborder notre sujet.

Avec votre permission, chers lecteurs du *Foyer Domestique*, nous diviserons la matière en deux grandes Parties.

1^o La DIALECTIQUE.2^o La CRITIQUE.

La DIALECTIQUE comprendra quatre chapitres ; dans le premier, nous verrons ce qui a rapport aux *Idees*. Le deuxième traitera du *Jugement*. Le troisième sera consacré au *Raisonnement* ; et, enfin, le quatrième, à la *Méthode*.

La CRITIQUE aura cinq chapitres. Au premier, nous parlerons de la *Vérité et de son obtention* ; au deuxième, des *Sens Intime et Externe* comme moyens d'arriver à la vérité. Le troisième sera consacré aux *Idees*. Le *Témoignage* fera le sujet, du quatrième ; et le cinquième, enfin, indiquera quel est le *Critérium* ou le signe par lequel on reconnaît la vérité.

Maintenant, avant que d'entrer dans la matière des différents chapitres de notre sujet, il ne sera pas inutile de bien comprendre ce que l'on entend, en général, par *Logique* ; l'origine de ce mot ; et combien il y a d'espèces de Logique.

Et d'abord.

Qu'est-ce que la Logique ?

C'est, au dire des auteurs, soit : " Une discipline de la raison ; " soit : " une institution par laquelle cette faculté essentielle de l'homme s'est elle-même créé certaines règles pour se diriger dans ses opérations et y procéder avec rectitude. " Quelques philosophes, partant de l'*idée* que toutes les erreurs et tous les sophismes répandus dans le monde nous sont toujours présentés sous les dehors et sous les apparences d'un certain jugement, ont cru pouvoir définir la *Logique* : " une institution de la raison pour bien juger. "

De cette dernière définition on peut conclure que cette science repose sur la connaissance des principes et des règles que nous devons suivre pour que nos jugements soient droits.

D'où vient le mot Logique ?

Ce terme dérive du grec *logos*, synonyme de *raison* ; ou mieux de l'adjectif *logique*, habile à raisonner, au sens entendant le mot *recnois* qui en grec signifie *Art*.

Combien d'espèces de Logique ?

Elle est, soit *Naturelle*, ou reposant sur la connaissance des principes et des règles nécessaires pour bien juger ; soit *Artificielle*, ayant pour base les mêmes principes de la première espèce de Logi-

quo ; mais perfectionnée par l'art, du raisonnement.

La Logique Naturelle laisse beaucoup d'idées confuses et incomplètes, tandis que la Logique Artificielle, venant perfectionner la logique Naturelle, ajoute beaucoup de netteté et d'exactitude dans les connaissances acquises par la première.

Il est bon de remarquer que la seconde espèce de logique (*l'Artificielle*), est tout à la fois un Art et une Science. Un art, car au moyen de certains préceptes elle rend l'esprit apte à bien juger, une science, parce qu'elle donne le pourquoi des règles qu'elle enseigne.

La chose est évidente. 1o la *Fin* qu'elle se propose est de rendre l'esprit apte à bien juger, 2o son *Objet* sont les différentes opérations de l'Intelligence tendant à cette fin, 3o les *Moyens* dont elle se sert pour atteindre son but, sont certains préceptes donnés à celui qui les possède des notions complètes et exactes des règles imposées à la Raison pour arriver, d'une manière sûre et facile, à porter des jugements droits.

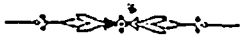
Raison pour diviser la LOGIQUE en *Dialectique* et *Critique*.

Toutes les règles et les principes dont nous venons de parler, ont pour but, les unes de faire procéder la raison avec *rectitude* dans ses opérations, les autres de lui faire *acquérir des connaissances vraies*. Les premières ont pour origine la nature même des actes de l'Intelligence, les secondes naissent des *Faits*. Voilà le *Pourquoi* de la LOGIQUE, en *Dialectique* ou ayant rapport à la "rectitude des idées," et *Critique*, à leur "vérité."

EDOUARD PHILBERT.

LL. B.

(A continuer.)



[Pour le Foyer Domestique]

ETUDE
DE
L'HOMME.

INTRODUCTION.

(Suite.)



I, en effet, nous observons le monde moral, nous poursuivons ses phases, ses changements, ses vicissitudes, en un mot les différentes manières d'être qu'il a affectées depuis le commencement des siècles jusqu'à nos jours et qu'il présente encore ; si de plus nous nous portons à l'extérieur pour étudier l'action générale du genre humain, pour considérer les peuples dans leurs actions et leurs relations entre eux, pour analyser tous les mouvements des individus en particulier est-il possible de ne pas avoir la conviction que tous les maux qui ont affligé l'humanité et l'affligent encore, que toutes les vanités qui font la faiblesse et la pauvreté des in-

dividus comme des sociétés, ont pour origine, pour cause, non seulement le premier péché d'Adam, mais aussi l'abus subséquent et continué que les hommes font de leurs facultés sous l'influence de la perversion et de la dépravation dont ces derniers ont été atteints en faisant tomber l'homme dans le piège du serpent infernal.

Il y eut, c'est vrai, de grandes âmes qui ont toujours demeuré dans l'innocence sous le drapeau de la Parole Rédemptrice ! Mais combien petit est le nombre de ces héros en comparaison de tous ceux qui, quoique saints pendant le reste de leur vie, ou quoique mourant dans la grâce sanctifiante, ont fait plus ou moins de mal durant leur vie, sans compter ceux dont la vie est une longue chaîne de désordres jusqu'au tombeau !

Il faut remarquer qu'en parlant du mal, nous entendons tout le mal que l'homme a fait et peut encore faire avec ou sans connaissance et cause, et dont il est dans la nécessité de subir toutes les tristes conséquences.

Après son expulsion du paradis terrestre, l'humanité toute entière bien que subissant la peine due à son premier péché, aurait pu jusqu'aujourd'hui, par le concours de la grâce ou l'intervention divine, reconquérir sa première position et la maintenir ; mais, suivant Moïse le premier historien des premiers âges du monde, les hommes devinrent si méchants en s'éloignant du commencement des temps, que Dieu résolut de les perdre sous les eaux du déluge. Noé avec ses enfants et leurs femmes furent exceptés, parce qu'ils étaient les seuls trouvés justes devant Dieu.

Les hommes étaient ensevelis dans la chair, ils ne vivaient et ne respiraient que dans la chair, et ils étaient abominables aux yeux de Dieu.

Noé et sa famille, après le déluge, recommencèrent à repeupler notre globe terrestre. Les descendants de Noé fixèrent leur séjour dans les environs de la tour de Babel. Ils ne formaient qu'une seule et même famille, se considérant comme les enfants d'un même père ; mais depuis l'époque de la dispersion du genre humain, il se produisit de grands changements dans les mœurs et la religion. Ceux qui s'éloignèrent de côté et d'autre des contrées regardées comme le berceau du genre humain, tombèrent bientôt dans l'ignorance et l'idolâtrie, oubliant les traditions des patriarches. Ceux des descendants de Noé qui étaient restés dans les provinces occidentales de l'Asie et dans l'Egypte, furent les premiers en état de cultiver les arts et les sciences, parce que ces contrées se trouvant les premières habitées étaient les plus riches et les plus prospères. Néanmoins les traditions primitives s'effacèrent peu à peu de l'esprit de tous les peuples, en général. A peine se sont-ils formés comme peuples, après s'être émancipés de l'autorité paternelle ou patriarcale, les hommes mentrèrent des goûts, des tendances tout-à-fait opposées. Ces premiers peuples commencèrent à se déchirer les uns les autres ; ils écoutèrent de plus en plus la voie de la chair, ils oublièrent Dieu de plus en plus ; se mirent à adorer les créatures, parce qu'ils étaient frappés de l'éclat de leur beauté. Ils étaient déjà si pervers, si dépravés, que Dieu voyant la véritable religion menacée, au milieu de tant de corruption, et sachant qu'elle se serait perdue à jamais, appela ABRAHAM, fidèle encore à la vérité, fit alliance avec lui, le constitua père d'une génération aussi nombreuse que les étoiles du ciel, que les grains de sables de la mer. Dieu voulaient dans Abraham et sa race des adorateurs fidèles.

Depuis cette époque mémorable jusqu'à l'avènement du Christianisme dans le monde on voyait deux côtés dans l'humanité. Sur le premier côté, s'élevait belle et consolante l'aurore toujours grandissante du christianisme. Le peuple Juif qui formait ce côté, et guidé par elle, présentait par sa fidélité et son inconstance l'image du chrétien sous la lumière pure et vive que le Christ a apporté dans le monde. Sur l'autre côté ou partie du genre humain s'élevaient les couches épaisses des ténèbres du paganisme. Il comprenait tous les peuples idolâtres, la plus grande partie de l'humanité.

Oh ! combien est triste et lamentable ce spectacle que cette partie immense de l'humanité offre aux yeux de tous ceux qui veulent réfléchir et pénétrer au fond des choses ! Pendant que le peuple choisi de Dieu, conduit dans les sentiers de la justice et de la vérité, marche avec une volonté inconstante, vacillante, toujours portée à embrasser l'idolâtrie, et parfois coupable de grandes infidélités, les peuples payens s'acharnent les uns contre les autres, se font continuellement la guerre, sans tenir compte des droits les plus sacrés de l'humanité.

Dieu tourne au bien tout le mal que dans leur aveuglement et leur malaise ils font tomber les uns sur les autres. Il permet que leurs agitations, leurs luttes sanglantes, leurs revirements continuels aient pour résultat le ralliement de tout l'Orient sous un même sceptre par la formation de l'empire d'Assyrie et la succession de deux autres vastes empires : l'empire Perse et l'empire Grec ; et ensuite l'empire Romain surgissant de l'Occident avec des proportions étonnantes, absorbe comme un énorme géant tout le monde civilisé et connu de la terre. En dehors des limites de ce vaste et prodigieux empire se développaient d'immenses légions de barbares qui ne respiraient que le meurtre et le brigandage.

Tous ces peuples renfermés dans l'empire romain, et regardés comme les peuples civilisés de l'antiquité, gisaient comme les barbares à l'ombre de la mort.

Déjà du désert de la Judée une voix forte et retentissante se fait entendre dans l'univers : "Faites pénitence : car le royaume des cieux est proche." "Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits ses sentiers." Peu après le Christianisme s'élève radieux et plus brillant que le soleil, au-dessus des abîmes ténébreuses au fond desquelles s'agitaient et se tourmentaient les hommes du paganisme. C'est la DIVINITÉ, qui s'étant revêtu de notre pauvre humanité, s'étant fait Homme-Dieu dans le sein d'une VIERGE Immaculée, est venue s'incliner belle, adorable et compatissante, jusque dans l'abîme de notre abaissement comme pour nous prendre par la main et nous relever. Nous regardant dans la miséricorde et les flammes ardentes de l'amour divin, Elle nous appelle d'une voix remplie de douceur : "Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et accablés de fatigue, et je vous soulagerai." Puis, allant à travers cette vallée de larmes, le CHRIST qui est cette divinité guérit les malades, les infirmes, les aveugles, les paralytiques, les boiteux, etc., fait le bien partout sur son passage, enseigne la vérité aux hommes, leur disant entre autres vérités : "Je suis la lumière, la vie et la vérité." "Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres."

Le peuple Juif que Dieu avait comblé de faveurs, malgré qu'il out en main le dépôt sacré de la pa-

role révélé, ne voulut pas voir en JÉSUS-CHRIST le divin Rédempteur, dont la venue avec toutes ses circonstances lui étaient enseignées dans les prophéties et toutes les figures de l'Ancien Testament. Ils réalisaient aveuglement tout ce qui avait été annoncé et prédit dans les Ecritures. Ils ont consommé leur crime en élevant sur le sommet du Calvaire le Christ crucifié, mais Sauveur de l'humanité tombée.

Qu'on nous dise pas maintenant que les peuples païens de l'antiquité ont fait beaucoup de progrès dans les arts et les sciences, qu'en conséquence ils n'étaient pas aussi ignorants, aussi barbares qu'on a voulu le faire penser, et qu'ils auraient pu par eux-mêmes seuls arriver à l'unité de la Science. Sans doute, les peuples anciens comme les Egyptiens, par exemple, avaient de grandes connaissances dans plusieurs ordres de choses.

"Mais ces nombreuses connaissances, dit Hello, dans son traité de l'Homme, gardaient le caractère du multiple et ne faisaient pas corps dans l'unité d'une science. Cette distinction n'est pas un jeu de mots. Elle repose sur une réalité du premier ordre. Un homme peut avoir une multitude de connaissances en physique, en chimie, en astronomie, en mécanique, en géologie, et ne pas posséder la Science, et ignorer les lois de la Création.

"De la même manière, un homme peut connaître une multitude de faits, le nom des batailles, leur date, la nomenclature des rois, etc., et ignorer radicalement l'histoire. Car l'histoire n'est pas un composé de faits : elle est un esprit qui procède des faits en tant que matière et de leur intelligence en tant que forme. Ainsi la Science n'est pas un assemblage des sciences multiples. Elle est un esprit qui procède des êtres qu'elle étudie, en tant que matière, et de leur intelligence en tant que forme.....

"La physique des anciens est à peu près nulle, parceque ces connaissances ressemblaient à des membres disloqués et non pas à un corps, parceque l'ordre qui doit leur donner l'unité était ou absent ou du moins si incomplet qu'elles n'atteignaient pas ce lien central où les connaissances se rejoignent les unes les autres et prennent le nom de Science, en apercevant leur origine commune. La Science, pour être vraie, doit porter la paix avec elle, parcequ'elle saisit les choses dans le lien de l'unité. Or, les connaissances physiques des anciens ne les rapprochaient pas de la lumière, parcequ'elles étaient des accidents de l'intelligence, plutôt que des rayons convergeant vers un centre. Elles n'éprouvaient pas le besoin de s'unir pour chanter l'unité de Dieu. Elles se préparaient à la division du ciel comme à la division de la terre ; la division ne les gênait pas. Or, l'unité est le chiffre de la Science ; l'unité vraie caractérise la Science vraie, l'unité fausse caractérise la Science fausse, le désir de l'unité caractérise le désir de la Science."— Suivant la justesse des raisonnements, dans l'extrait qui précède, il est donc évident que les anciens, malgré leurs nombreuses connaissances, étaient bien loin d'avoir l'unité de la Science, et n'y auraient jamais arrivés par eux-mêmes.

Quelques grands philosophes, grâce à quelques rayons de lumière, que les anciennes traditions avaient projetés au fond de leur vaste intelligence, ont pu arriver dans un certain sens à la notion de l'Unité, ou plutôt pressentaient le besoin de l'unité sans pouvoir la satisfaire. Mais de quelle manière ? Ecoutez Hello, c'est un profond génie :

"Le rationalisme, dit-il, et le paganisme combinés produisent le panthéisme." "Le panthéisme, dit-il encore plus loin, représente l'erreur dans sa forme suprême, dans sa forme absolue; c'est le sommet du néant. Le paganisme, le rationalisme, le panthéisme essayent tous trois de résoudre le problème." Ailleurs, il ajoute: "Le paganisme à un voisin qui le menace, le rationalisme à un voisin qui le menace, le panthéisme à un voisin qui le menace. Ce voisin commun, cet ennemi commun, c'est le scepticisme."

Il n'est pas étonnant que l'antiquité devenant rationaliste, suivant le mauvais sens de ce mot, ait roulé d'abîmes en abîmes. *Abysus abyssum invocat*; un abîme en appelle un autre abîme, disent les Ecritures. Aussi le Prophète, annonçant au monde les Oracles du Très-Haut, avait dit, à diverses reprises, parlant du Christ à venir: "Je ferai reposer sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations." "J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles, je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde." Vous savez tous que l'Esprit-Saint ne se trompe pas et ne peut pas nous tromper.

L'Apôtre des Gentils, quoiqu'il savait bien que les païens, avec leurs philosophes, avaient de grandes connaissances, n'a pas craint de dire en parlant d'eux: "Ces personnes sont inexcusables, dit-il, parce qu'ayant connu DIEU, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans les vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténébres."

"Ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sage;..... Et ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, et à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de reptiles." (*Epître aux Romains*, Chap. I.)

Voilà ce qu'étaient les Anciens sous le rapport de l'intelligence. Mais qu'étaient-ils et que faisaient-ils au point de vue des mœurs ou de la saine morale? Écoutons l'Apôtre: "Ils ont été remplis de toute sorte d'injustice, de méchanceté, de fornication, d'avarice, de malignité; ils ont été envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs; ils ont été corrompus dans leurs mœurs, semeurs de faux rapports, calomnieux et ennemis de Dieu; ils ont été outrageux, superbes, altiers, etc." (*Epître aux Romains*, Ch. I.) Et dans le chapitre troisième de la même *Epître* il dit: "Leur gosier est un sépulchre ouvert..... Leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume....."

Oui! disons-le sans plus de considération, le paganisme, malgré ses arrogances, son savoir, ne savait rien, et il était nécessaire que le Christ vint lui-même dire aux hommes ce qu'ils ont à croire et à faire dans l'ordre de leurs destinées présentes et futures.

Mais les hommes ont été loin de venir se jeter dans les bras de la véritable *Eglise*, leur mère et l'Épouse du Christ. D'abord, ils la persécutèrent de toute façon, pendant trois siècles consécutifs, en voulant la faire périr par le fer et le feu, mais l'Église portant sur son front illuminé le signe de l'immortalité, trace un sillon lumineux sur la mer orageuse du monde; ensuite les hérésies s'acharnent contre elle, mais cette épouse sainte du Christ terrassant l'erreur trace toujours un sillon lumineux sur la mer orageuse des égarements humains; plus tard la dissolution se met dans les mœurs et la vivacité de la foi commence à dimi-

nuer notablement; mais l'Église, comme une colonne de la vérité, demeure toujours intacte et toujours trace son sillon lumineux au milieu de la corruption du siècle.

"Au seizième siècle, dit Hello, dans son traité de l'Homme, l'Europe, d'un air fier et dégagé, a repoussé le pain et bu le poison, pour voir un peu comment elle se porterait ensuite. Elle s'est mal portée, et en a attribué la faute, non au poison qu'elle avait bu, mais au pain qu'elle n'avait pas mangé."

"Le seizième siècle avait ouvert la porte à la division....."

L'Église, ce grain de sénévé, étend toujours au loin ses rameaux, à l'ombre desquels elle convie toute l'humanité. Mais la division étant introduite au sein de l'Europe, que vont donc devenir les hommes ou les peuples qui commencent à courber leur front devant la déesse de la raison, et qui se laissent entraîner au mal sous l'impulsion des passions.

Le dix-huitième siècle nous met sous les yeux, par l'histoire, l'abîme de maux dans laquelle ils se sont précipités en voulant préférer leur raison à celle de Dieu. Voici comment Hello nous montre cette abîme, en nous caractérisant le dix-huitième siècle. "Le dix-huitième siècle perdit donc de vue, dit-il, la nature des choses qui est la lumière et l'unité. Les hommes ne se tenaient plus entre eux, les idées ne se tenaient plus entre elles....."

.....Au rayonnement de la vie fut substituée la convention stupide d'une rhétorique fort glacée. Cette rhétorique pénétra la vie et se mêla, dans le courant des affaires, à une philosophie aussi atroce qu'absurde. Bref, le siècle fut mené par les phrases emphatiques et vides au cabaret et à la guillotine. Babel, qui n'est que la division absolue, revint dans sa ridicule horreur.

"Quand l'homme veut, par ses propres forces escalader le ciel, il a pour habitude de tomber dans la fange."

Le dix-huitième siècle, ce fut l'oubli de la vérité, la corruption de la forme; ce fut l'idolâtrie de l'amour et de la mort, dans le sens horrible que peuvent prendre ces deux mots; ce fut l'orgie et l'évergorgement, le cabaret et l'échafaud. C'est un massacre de soldats ivres qui s'assassinent dans les ténébres, et le vin coule avec le sang.

"Et pendant que les hommes retrogradaient aussi loin que possible du côté du néant, le diable, qui rit toujours, sans doute parce qu'il s'ennuie toujours, appelait ce siècle là le siècle du progrès, le siècle des lumières; il est vrai qu'il n'est pas dit le siècle de la lumière. Que voulez-vous? il déteste la lumière."

"Tout se personnifie en ce monde. Chaque pensée, chaque époque, chaque forme a ses représentants. Le dix-huitième siècle devait avoir le sien. Cette longue et hideuse grimace, souillée de sang et de boue, devait laisser son type dans une image vivante, et Voltaire est né....."

Quels progrès dans les arts et les sciences! Le dix-neuvième siècle va de merveilles en merveilles! L'intelligence s'efforce à ramener tout dans l'unité, mais l'erreur se concentre en elle-même comme pour viser à d'autres moyens d'attaque et de défense, prend des airs de vérité, sourit à l'œil de l'observateur superficiel; fascinant les esprits par les nouvelles formes sous lesquelles elle se cache et se montre comme sous l'apparence du vrai; elle leur demande et obtient une place à côté de la vérité, et cela pour des motifs de prudence, de sa-

gesse, de bonté, d'honneur, de patriotisme et de charité. Néanmoins notre siècle pullule encore de ces esprits forts, de ces libres chercheurs de la vérité, de ces faiseurs de système révélant le néant et la sottise du vieux péché de l'orgueil, de ces rêveurs d'utopies.

Le dix-neuvième siècle a forcé la nature à lui révéler beaucoup de mystères, c'est vrai, mais quoi qu'il soit plus élevé en civilisation, il manifeste encore, comme les siècles du passé, les mêmes faiblesses, les mêmes bassesses, les mêmes abaissements, les mêmes grandeurs, les mêmes aspirations, les mêmes erreurs, les mêmes vérités, sauf une différence parfois dans la manière, dans la méthode, dans la voie d'y arriver.

Regardons un instant et laissons d'abord parler Belouino, dans le passage suivant, extrait de son *Traité des Passions* : "A notre époque, dit-il, il y a des partis politiques, qui confondent toutes les notions. Ils ne connaissent que la licence. Pour eux point de devoir à accomplir dans la société. Ils nomment liberté le droit de tout faire, tout ce qui convient à leurs ambitieux, de heurter et de renverser tous les droits qui les gênent, qui leur font obstacle. Hurlant toujours ce mot *liberté ! liberté !* qu'ils ne comprennent pas, incapables de rien formuler, de rien définir, de dire quoi ce soit qui ait le sens commun en fait d'organisation, ils frappent contre l'édifice social avec l'insolente audace que donne la convoitise entée sur l'ignorance. Partout où il y a un devoir à remplir, ils voient une tyrannie à renverser ; partout où il y a une passion à satisfaire, ils voient une liberté à reconquérir.

Ces hommes de qui nous parlons sont victimes des plus folles, des plus sottes utopies. Les rêveurs, les faiseurs de dupes, les jongleurs politiques et sociaux, sont sûrs de les prendre. Tous les gluaux leurs sont bons. Ils ne savent pas résister aux grands mots vides de sens qu'on fait retentir à leurs oreilles. Du reste, le vocabulaire en est connu. On le trouve dans la friperie philosophique de tous les siècles. Nos réformateurs n'ont rien inventé. Ils donnent pour neuf aux ignorants toutes les vieilles défraîchies que le temps a jetées comme ordures dans l'égoût de la société ? Pas un de ces systèmes, pas une de ces grandes idées de nos grands hommes du jour qu'on ne retrouve, soit dans les livres du communisme indien, soit dans l'histoire des diverses hérésies, soit dans celle du philosophisme moderne."

Il est vrai, lecteurs, que les vents révolutionnaires ne soufflent pas avec la même violence dans les différents pays de la terre, que ce que nous venons d'entendre convient plutôt aux peuples européens. Mais là où les vents de la révolution ne bouleversent pas encore les masses, écoutez silencieusement, et dans le lointain vous entendrez le grondement de la tempête. Tout ce que Belouino vient de nous dire peut s'appliquer plus ou moins à tous les peuples. Voyez partout ces menées sordides, ces tendances d'autant plus funestes qu'elles sont enflées d'orgueil.

Par révolution, nous ne devons pas entendre, seulement tous les renversements de trône ou de couronne, mais encore toutes ces préférences de la raison individuelle à la raison de Dieu, qui n'a dans ce monde qu'un organe sûr et infailible pour arrêter les revirements des idées des hommes, mettre leur intelligence vacillante dans l'immuable et éternelle vérité, et comprimer les passions dans les désordres qu'elles engendrent.

Revenons maintenant à M. Belouino. "Le patriotisme bien entendu, dit-il plus loin, le patriotisme vrai, doit faire céder dans le cœur humain tout ce qui est d'intérêt individuel ou de partie, à l'intérêt général. Notre époque nous fournit malheureusement tous les jours trop d'exemples du contraire. Les parties, à l'heure qu'il est, tous préoccupés d'intérêts mesquins et égoïstes, ne veulent sacrifier au salut commun, au bonheur général, ni leurs ambitions, ni leurs espérances coupables. Oui, coupables ; et que ce mot ne paraisse pas trop fort. Un parti, quel qu'il soit, doit être prêt, s'il le faut, à s'annihiler devant la patrie..... La patrie est plus grande que n'importe quel parti ; son intérêt est plus vaste que n'importe quel autre : c'est celui de tous, à bien être gouvernés. L'intérêt d'un parti, c'est le droit qu'il s'arroge de gouverner, et la prétention qu'il a d'être seul capable de le mieux faire que nul dans l'intérêt commun. Là est le secret de nos agitations présentes, des inquiétudes de l'avenir ; c'est ce qui met sans cesse en question le lendemain de notre société. C'est ce qui cause tous ces scandales parlementaires, qui affligent si profondément les pays."—

Voilà ce qu'on peut penser de l'organisation politique des peuples presque en général.

Mais qu'est-ce donc que la vie, au point de vue de l'intelligence humaine ?

ELZÉAR PAQUIN.

(A suivre.)

Il faut être Homme et Enfant à la fois.

Devant les hommes sois un homme, devant Dieu sois un enfant ; devant les hommes montre la puissance de ta nature, manifeste ta volonté par des actes de force ; devant Dieu reconnais ta faiblesse et ton dénuement ; auprès de lui la prière fervente a seule crédit. Tu te sens peut-être isolé sur la vaste terre ? Sois un enfant, Dieu te se vira de père.

Aie les pensers d'un homme, le cœur d'un enfant. Fraye intrépidement ta voie dans la vie ; pour cette fin seulement ton âme a reçu ses élans énergiques ; au bien de tes frères doit aboutir toute ton activité. Ainsi préluderai-tu à un amour plus élevé, et dans la pureté de ton cœur tu préparerai la floraison céleste.

Sois un homme en face de la vie, un enfant en face de toi-même. Vers le soir de tes ans, il t'arrivera de soupirer à la pensée de la maison paternelle, au souvenir de ton enfance ; cependant tout cela ne sera pas perdu sans retour. Encore un pas, et voici les fleurs et les riants ombrages que te destine, comme jadis, la bénédiction d'un père. Joyeux enfant, cours au-devant de ce père.

REINICK.

Littérature.

LES FILS DU MARTYR.

(Suite.)

CHAPITRE II.

Après la bataille.



DEPUIS les douloureux événements qui avaient plongé dans le deuil la plus grande partie des familles romaines demeurées fidèles au Saint-Père, rien n'était venu troubler le calme plein de tristesse et de résignation qui avait succédé à l'agitation fiévreuse causée par l'invasion.

La révolution qui, après la bataille de Castelfidardo, croyait n'avoir plus qu'à étendre la main pour arracher Pie IX de son trône et faire disparaître le catholicisme,

se'était arrêtée tout-à-coup à la vue du drapeau français flottant sur les murs de la ville éternelle.

Insolente avec les faibles, honteusement rampante devant les forts, elle avait reculé en grondant de loin et, forcée par la peur à respecter la barrière que la fille aînée avait tracée avec la pointe de son épée autour du patrimoine de saint Pierre, elle était allée conquérir à coups de trahison le royaume de Naples, renverser un prince dont le crime était de se montrer fidèle à sa religion et respectueux pour l'illustre Pontife, auquel son père avait, quelques années auparavant, donné asile à Gaëte dans son propre palais.

Vaincu par l'or des acheteurs de trahitres plus que par les armes de ces ramasseurs de lauriers boueux qu'on appelait les Garibaldi, et autres généraux d'aventure, le roi François II de Bourbon et sa noble compagne étaient venus à leur tour demander asile au Père commun des peuples et des rois, et Pie IX leur avait ouvert son palais du Quirinal, en disant aux illustres exilés, qui demandaient à être reçus simplement :

— A Naples, vous habiterez dans votre palais, à Rome, vous habiterez dans le mien.

Peu à peu les esprits effrayés par les menaces de la démocratie italienne s'étaient rassurés ; les Français, que l'on disait devoir s'éloigner de Rome, demeuraient à leur poste, et aux articles furibonds de la presse garibaldienne, le gouvernement de Paris se contentait de répondre :

“ Devant d'insolentes menaces, devant les conséquences possibles d'une insurrection démagogique, la France n'hésitera pas. Le devoir du gouvernement français et son honneur militaire la forcent plus que jamais à défendre le Saint-Siège. Le monde doit bien savoir que la France n'abandonne pas au danger ceux sur lesquels s'étend sa protection. ”

Et, en effet, les soldats restaient prêts à repousser énergiquement l'ennemi s'il poussait l'audace jusqu'à venir le braver sur le territoire qu'ils avaient mission de défendre.

Le calme régnait donc au dedans des murs, mais au dehors la tempête se déchaînait avec fureur.

Avant même que la nouvelle Italie, l'Italie unie de Mazzini et de Cavour fut créée, la persécution contre l'Eglise avait commencé.

Dès le mois d'octobre 1860, tous les Jésuites avaient été expulsés, ils ne pouvaient pas s'en étonner, leur Compagnie ayant toujours l'honneur de soutenir le premier assaut des ennemis du catholicisme.

Naturellement les patriotes ne s'en étaient pas tenus là.

Un certain Lorenzo Valerio, commissaire extraordinaire du roi, c'était du moins le titre qu'il prenait, supprimait, le 3 janvier 1861, tous les Ordres monastiques et toutes les Corporations religieuses dans les Marches.

Le ministre Cavour allait plus loin encore ; hypocrite même dans ses plus odieux attentats à la liberté de conscience, et sous le mensonge prétexte de créer une Eglise libre dans un Etat libre, il la dépouillait sur sivement du droit d'enseigner, du droit de faire l'aumône, du droit de prêcher.

Il aurait voulu la bâillonner et l'enchaîner ; Dieu y mit ordre par la mort.

Les successeurs de ce politique astucieux ramassèrent les plans que sa main défaillante avait laissés échapper et, sans doute dans l'intention de rivaliser d'impudence avec l'organisateur de l'Italie unie, un ministre des grâces, de justice et des cultes, nommé Mighetti, poussant l'audace jusqu'au blasphème, osa envoyer aux archevêques et évêques, le 26 octobre 1861, une circulaire dans laquelle il proclamait : *le caractère providentiel et vraiment chrétien de la révolution Italienne.*

Mais Dieu ne voulait pas que toutes ces blessures et tous ces outrages demeurassent sans compensation. Si les impies frappaient son Eglise, sa main frappait les impies ; si la faiblesse et la lâcheté faisaient perdre au catholicisme quelques âmes en Italie, toute la nation des Bulgares, détachée par le schisme de Photius du catholicisme en Orient, rentrait dans son sein l'année même de la bataille de Castelfidardo.

Intrépide au milieu de l'orage déchaîné autour de lui, Pie IX, sans se laisser émouvoir, continuait sa marche avec une merveilleuse assurance et, foulant aux pieds les flots irrités, négociait un concordat pour le libre exercice de la religion catholique à Haïti ; raffermissait par une encyclique les Evêques de Belgique, créait des Congrégations, rétablissait la religion dans la République de l'Equateur, envoyait des évêques dans toutes les parties du monde, donnait asile aux princes chassés par la révolution, et pendant que les indignes fils d'une nation nourrie des bienfaits de la papauté assiégeaient dans sa capitale le représentant du Christ et s'efforçaient de lui arracher son autorité, lui, traitait avec calme, par-dessus la tête de ces pygmées, les grandes affaires du monde catholique, c'est-à-dire du royaume universel.

Mais, plus le grand Pie IX montrait de calme et d'assurance en face de la révolution, plus celle-ci redoublait ses efforts pour rencontrer son mortel ennemi.

Ce qui l'exaspérait surtout c'était l'idée que ce prêtre sans armes, qu'elle regardait déjà comme son prisonnier, la bravait par ses actes les plus simples, qu'il semblait, dans sa foi en Dieu, ne pas même s'occuper d'elle, que loin de chercher auprès des puissants de la terre un appui contre les dangers qui le menaçaient, il gourmandait les princes comme les rois et résistait ouvertement à l'empereur de Russie.

Pour venir à bout d'un semblable ennemi, tous les moyens furent trouvés bons, et entre tous, la coalition des sociétés secrètes.

Il s'en forma dans toutes les villes pour lutter non-seulement contre le pape, mais aussi contre ce que l'on appelait le mauvais vouloir du gouvernement piémontais, de manière à l'entraîner de gré ou de force dans l'ornière creusée par la révolution.

Mazzini, l'homme aux conspirations, avait repris son métier de vieux carbonaro ; à sa voix, les affiliations ténébreuses recommencèrent. Lâche pour l'attaque en plein jour ou à armes égales, l'ancien sectaire ne connaissait qu'une manière de combattre, la mine creusée sous les pieds de celui qu'il voulait renverser.

Peu lui importait que le moyen fût ignoble, pourvu qu'il fût sûr.

Chez Mazzini la lâcheté dominait tous les autres vices.

Garibaldi, infiniment moins intelligent, l'emportait au moins sur son complice par une bravoure bestiale, irrésolue ; détestable conspirateur, parce que sa colossale vanité le poussait à se mettre partout en avant, il n'était sans s'en douter que l'instrument aveugle de celui dont il se croyait le complice.

Mazzini était la tête, lui le poing, mais un poing qui, pour se lever, n'attendait pas toujours l'ordre de la tête, et frappait dans le vide ou même sur ceux qu'il prétendait protéger.

La faveur populaire, qui s'attache surtout à l'extérieur, mettait pourtant Garibaldi fort au-dessus de Mazzini.

Mazzini se montrait peu, s'habillait comme tout le monde, ne cherchait pas les succès de tréteaux ; Garibaldi, au contraire, aimait à se faire voir en costume de charlatan, avec un chapeau pointu, un panache aux vives couleurs, une chemise rouge, un grand sabre et une profusion d'oripeaux.

Les révolutionnaires intelligents n'écoutaient que le conspirateur sérieux, mais pour soulever les masses et les entraîner, employaient le bruyant Garibaldi.

Enthousiaste et passionné, ainsi que les ont trop souvent les jeunes gens doués d'une nature vraiment artiste, c'est-à-dire éminemment impressionnable, Raphaëlo, le frère de Pia, s'était laissé entraîner par ces côtés, plus éclatants que brillants, du chef de la révolution et l'avait suivi en Sicile ; mais là ses illusions n'avaient pas tardé à s'évanouir l'une après l'autre, à mesure qu'ils apercevaient que les prétendus patriotes auxquels il s'était joint méritaient beaucoup plus d'être regardés comme des bandits.

En allant avec eux, il avait cru marcher à la délivrance de compatriotes gémissant sous le poids d'une oppression tyrannique et, dès les premiers pas, il voyait, à ne pouvoir pas en douter, que les faux libérateurs ne songeaient qu'à voler et piller pour leur compte, que rien n'était sacré pour eux, que, républicains, ils pillaient les caisses publiques tout aussi bien que les maisons particulières, que la sainteté des églises, loin d'être une barrière à leur avidité, ne faisait que leur fournir le moyen d'ajouter le sacrilège à leurs autres crimes, et qu'en somme rien n'était plus méprisable que ses nouveaux compagnons.

Une blessure assez grave pour le mettre dans l'impossibilité de suivre l'armée pendant quelques semaines, en le forçant à garder le repos dans un hôpital, achève d'éteindre son ardeur et de le dégouter de plus en plus de gens dont la moralité ne valait pas plus que la bravoure.

Le remords, qui bien souvent suit la réflexion

s'était alors emparé de lui ; ses pensées, auxquelles le calme de l'hôpital ne donnait plus à chaque instant une nouvelle direction, lui rappelaient la vie de famille si pure, si heureuse, si sainte, dont il avait vécu jusque-là, les bontés si nombreuses dont Pie IX, son légitime souverain, avait comblé ses parents et lui-même. Il lui semblait voir devant lui la douce et lumineuse figure du pape traversant la nef de St. Pierre pour aller s'agenouiller au tombeau des Apôtres, ou visitant, dans la grande salle des mosaïstes, les travaux en voie d'exécution pour la décoration de Saint-Laurent hors les murs.

Au remords avait succédé le repentir et profitant de la facilité exceptionnelle que lui donnait sa maladie pour se séparer de ses indignes compagnons, il avait écrit pour implorer le pardon de son père, juste au moment, hélas ! où celui-ci, atteint d'une balle mortelle, à la bataille de Castelli d'Arde, allait rendre le dernier soupir.

Depuis, le jeune homme, revenu à de meilleurs sentiments, était rentré dans sa famille, avec laquelle il vivait au borgho san Spirito. Très-assidu à l'école des mosaïstes, il voyait peu de monde, semblait rechercher la solitude même dans sa maison, où le soir il s'enfermait le plus souvent dans sa chambre et passait de longues heures à lire des journaux ou des livres qu'il ne laissait voir à personne.

Son frère, sa mère et sa sœur s'affligeaient de cette manière d'être l'ex-garibaldien, et le vieux Christophoro, un ami de la famille, répétait avec ce hochement de tête qui lui était particulier :

— Bonne chose que la solitude pour les saints, mais mauvaise pour ceux qui ne le sont pas encore.

— Que voulez-vous, zio, nous ne sommes pas amusants à notre âge pour des jeunes gens ! répondait l'indulgent Angélica.

— Je ne dis pas le contraire, signora ; mais Pia n'a pas quatre-vingts ans, et notre bon Angelo est juste du même âge que Raphaëlo.

— Qué voulez-vous y faire, zio ; je ne devrais pas le dire, car Dieu m'est témoin que je les aime également ; mais Raphaëlo est artiste mosaïste, et.....

— Tandis qu'Angelo n'est qu'un charpentier, n'est-il pas vrai ? interrompit l'oncle en faisant un geste d'impatience ; saint Joseph n'était qu'un charpentier, et votre mari, le brave Andréa, n'était qu'un charpentier aussi, un charpentier du dôme, ce qui vaut bien le métier du mosaïste, soit dit, sans vous offenser.

— Vous ne me comprenez pas, zio, certainement le métier de l'un est aussi honorable que l'autre, mais pour la lecture.....

— Ah ! oui, parlons-en de la lecture : la lecture c'est le malheur de notre temps ; ces grands lecteurs, s'ils se contentaient de lire leurs livres de prières, le catéchisme, les sermonnaires, les livres édifiants, cela irait bien ; mais, bah ! à ces artistes mosaïstes il faut des journaux, des livres prohibés, des papiers politiques, toutes choses que l'Église défend et qui perdent les âmes en leur ôtant peu à peu le trésor de la foi, amassé dans leur jeunesse auprès des parents qui montraient l'obéissance à la loi de Dieu bien avant cette science creuse dont le résultat est presque toujours de nous faire sortir du droit chemin.

Angélica soutenait son fils de toutes ses forces, ne pouvant pas croire, qu'après la rude leçon qu'il avait reçue une première fois, il pût ne pas être

entièrement revenu à des sentiments plus sages.

Pia et Angelo, par amitié pour leur frère, partageaient la manière de voir de la veuve d'Andréa et expliquaient, par un embarras bien naturel, par une sorte de mauvaise honte, cette sauvagerie qui portait Raphaëlo à se tenir à l'écart de tous ses anciens compagnons, à ne pas se montrer plus dans les églises que dans les cafés, et à passer presque toujours dans une solitude absolue les heures qu'il n'employait pas à ses études de mosaïste.

En réalité, le vieux san Pietrino, on soupçonnant le jeune converti, s'éloignait, autant que ses parents, en le défendant, de la vérité et de la justice.

La position de Raphaëlo à Rome en étant des plus fausses, le mettait dans un embarras extraordinaire.

Dégoûté des garibaldiens, à la société desquels il sentait impossible de pouvoir s'habituer, regrettant en même temps d'avoir affligé son père en se joignant à eux, il avait profité du prétexte de sa blessure pour rentrer à Rome, se remettre en de bons termes avec sa famille et se dérober aux ennuis quotidiens qu'il éprouvait, mais sans pour cela abjurer entièrement ses idées libérales et surtout sans rompre avec ses anciens amis qu'il méprisait au fond du cœur, mais aux yeux desquels, par une de ces faiblesses inexplicables de la nature humaine, qui fait des lâches même dans les rangs des hommes de cœur, il n'aurait pour rien au monde voulu passer pour un apostat ou un traître.

Toujours ardent sans réflexion, il n'avait pas songé aux périls de la vie louvoyante qu'il se proposait de mener à Rome, partout difficile à soutenir, mais particulièrement impossible au Transtévère, parmi ces rudes Romains si libres de paroles et de pensées.

Dès son retour à Rome, il se trouva en présence de difficultés inattendues, pour ainsi dire insurmontables.

Les premiers, les transtévérins étaient accourus, fêtant avec joie la rentrée au bercail du fils de leur ex chef de bande, du san Pietrino Andréa, surnommé *il volante*, à cause de son sang-froid, de son audace et de sa prodigieuse adresse, mais bien plus connu encore par l'ardeur de ses convictions politiques et religieuses, qui en avaient fait un des défenseurs les plus dévoués du Saint-Siège.

Dans la nuit qui suivit son arrivée, un énorme bouquet, à rubans jaunes et blancs, fut même suspendu à sa porte, avec une pancarte compromettante, sur laquelle était écrit en gros caractères :

Salut de bienvenue des catholiques du Transtévère, au fils de l'homme courageux qui, en secondant les efforts de la très-noble, très-illustre, et très-chrétienne dame de Spaur, française de naissance, romaine de cœur, eut le bonheur de faciliter la fuite du Saint-Père, gardé à vue par ses ennemis, de l'accompagner jusqu'à Gaëte et, plus tard, de couronner les belles actions de sa vie par un glorieux martyre à Castelfidardo.

Raphaëlo se serait bien passé de ces souhaits, tout-à-fait inopportuns, qui ressemblaient singulièrement à une profession de foi des plus embarrassantes, puisque, en ne retirant pas le papier, il semblait le signer de sa propre main, et qu'en l'enlevant, au contraire, il était sûr de soulever tout le faubourg contre lui.

Il ne put pas, tant il en était contrarié, s'empêcher de s'en plaindre à Christophoro, qu'il soupçonnait d'en être l'auteur.

—Après ma fapto, dit-il, avec une fausse lumi-

lité qui, dans le fond couvrait une arrière-pensée, j'aurais préféré que personne ne s'occupât de moi, tout rapprochement fait entre mon père et moi, ne peut que réveiller dans mon âme de trop tristes souvenirs.

Mais l'oncle n'était pas de cet avis.

—Au contraire, s'écria-t-il, il ne faut pas qu'il puisse y avoir de doute sur la cause de ton retour, il ne faut pas que quelque mauvais sujet puisse dire : Palormo, le fils du Palormo de Castelfidardo, Palormo, le frère de Pia la san Pietrina et d'Angelo Monti, n'est revenu au Borgho san Spirito que pour se reposer, ou parce qu'il avait peur. Non, non, ce n'est pas cela, moi, vois-tu, je voudrais pouvoir crier du haut du dôme, assez haut, pour que tout Rome l'entendit : Raphaëlo est de retour pour prendre la place de son père, pour s'enrôler, lui aussi, dans les troupes pontificales, pour laver, avec son sang, un moment d'oubli, dont il se repent amèrement.

A cela il n'y avait rien à répondre, sous peine de dire : ma contrition ne va pas jusque-là, et cependant Raphaëlo se repentait sincèrement, seulement il aurait voulu ménager ses anciens amis, pour les opinions desquels il professait encore, sans vouloir se l'avouer à lui-même, une certaine sympathie.

Informés de sa présence à Rome, par des lettres, des Garibaldiens du corps expéditionnaire, ceux-ci ne doutaient pas que ce retour n'eût pour cause unique, le rétablissement de sa santé. Ceux qui écrivaient rendaient bon témoignage de la conduite du jeune patriote, auquel on ne reprochait qu'un reste de fanatisme, bien naturel chez le fils d'un papalin exalté comme Andréa, mais dont on ne pouvait que louer le courage dans toutes les batailles qui avaient eu lieu pendant le temps de son séjour. Sa blessure le força à revenir à Rome, ajoutait un correspondant connu par l'ardeur de son patriotisme, veillez sur lui avec soin et continuez, sans trop le heurter, à le dégrasser de son papisme ; sous cette peau d'âne de la superstition, vous trouverez un jeune lionceau, dont il faut aiguïser les dents pour le service de la République.

Au bas de la lettre, en *post-scriptum*, la même main avait tracé ces mots : R. P. F. : 7 sept. A. VIII.

Pour ceux qui lisaient cette lettre, dans un cabaret, sur les bords du Tibre, cette ligne, incompréhensible au vulgaire, fut toute une révélation.

Je le prenais pour un traître, dit l'un des jeunes gens, et c'est tout simplement un homme prudent.

—Je le pensais, fit un autre, j'ai remarqué qu'il fréquente fort peu les églises.

—Il est trop intelligent pour cela.

—D'ailleurs, après ses engagements, s'il avait voulu trahir, ce n'est pas ici qu'il serait venu ; là, dans un quartier où un coup de couteau s'attrape plus facilement qu'un quate-ne à la loterie.

—Là, où ailleurs, fit un étudiant en médecine, il y a longtemps qu'il aurait emboursé un coup de stylet, en récompense de sa trahison, si les dignitaires de la *Sincère-Amitié*, qui font surveiller, avec un soin si louable, tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, reviennent de l'armée, n'avaient pas reçu de bonnes notes à son sujet.

—Il est alors bien étonnant qu'il ne se soit pas même présenté à la dernière assemblée, fit un des buveurs.

—Avec cela qu'il n'est pas gardé à vue par l'Angelo, la Pia et tout le reste de la sainte famille, répondit le premier, en riant.

—Toi, qui le vois à l'atelier, tu pourrais lui en parler.

—Je m'en garderai bien, il n'a pas été présenté ici, par conséquent, il ne nous connaît pas, je ne vois pas pourquoi nous nous ferions connaître.

—Quand l'occasion se présentera, je n'hésiterai pas, moi, grogna l'étudiant, je ne suis pas pour la prudence à outrance.

Deux ouvriers entrèrent en ce moment, et le conspirateur hardi, oubliant aussitôt sa jactance, se courba sur les dominos, en jetant un regard furtif sur les deux compagnons qui s'assirent à une table en face, et demandèrent un fiasco di vino padrino et uno salade de concombres.

Il fallait, ou que ces mots, malgré leur innocence apparente, fussent bien suspects, ou que le jeune homme regardât la prudence, comme le premier devoir de tout conspirateur, puisqu'à partir de ce moment, aucun des braves qui, quelques instants auparavant, ne s'occupaient qu'à changer la forme du gouvernement, n'ouvrit plus la bouche que pour annoncer la pose du 4 et 6, du double 3 ou des autres numéros de leurs dominos.

Mais s'ils ne voulaient pas se livrer, au moins auraient-ils beaucoup désiré, qu'à leur égard, Raphaëlo fut moins prudent; aussi, lorsque s'en présenta l'occasion, eux et beaucoup d'autres, essayèrent-ils de le faire parler.

Celui-ci, de son côté, se tint sur la défensive, non pas qu'il eût peur, mais parce qu'il ne voulait, ni affliger sa famille, ni avoir l'air d'abandonner les opinions républicaines, pour lesquelles une première fois il avait pris les armes.

Ce fut cette nécessité de ne se livrer à personne, qui, pendant près d'un an et demi, le força à se suspendre pour ainsi dire de toute société.

Angelo et Pia craignant que cette sauvagerie, dont ils ne pouvaient pas s'expliquer le motif, ne tournât en une sorte de maladie, résolurent de tenter un dernier effort pour le distraire.

Le carnaval de l'année 1862, qui s'annonçait comme devant être très-brillant, fut une occasion toute trouvée; Raphaëlo accepta l'invitation.

Le jour venu, tous se rendirent au Corso.

On sait que c'est dans cette rue que la mascarade est la plus brillante, les chars les plus nombreux, les costumes les plus variés, le combat des confetti et des bouquets les plus acharnés.

Les Français donnaient un entrain tout particulier à la fête, à laquelle ils s'étaient mêlés, et que les patriotes n'avaient pas encore imaginé de troubler, en remplaçant les confetti par des cailloux, ou en lançant des bombes fulminantes, pour changer la joie en désordre.

Une quantité d'étrangers assistaient à la fête que, du haut du balcon du palais Trapani présidait le roi et la reine de Naples; la foule était immense, la joie universelle, et Pia, toute entière à un plaisir si fort goûté par ses compatriotes, regardait le bruyant défilé des masques, en cherchant à s'abriter contre la pluie de farine, dont les acteurs, du haut de leurs chars, poudraient la multitude. Quand un grotesque à pied, coiffé d'un chapeau pointu à longues plumes, et frappant du coude ou du poing un tambour de basque, s'approchant tout-à-coup de Raphaëlo, lui prit la main en faisant semblant de rire, et la lui serra d'une manière toute particulière, en même temps qu'il lui disait à demi-voix :

—Par ordre, au campo Vaccino.

—Par ordre, répéta machinalement Raphaëlo, comme s'il ne comprenait pas bien.

—Par ordre, fit le masque, en se penchant à son oreille, les frères y sont, et jetant son chapeau en l'air, puis le rattrapant sur son tambour de basque qu'il fit bruire aux oreilles de Pia, il se perdit dans la foule en faisant mille gambades.

—Connais-tu cet original? demanda le san Pietrina à son frère.

—Non, répondit-il, d'un ton singulier, mais sa voix ne m'est pas inconnue, et il faut que je sache qui il peut être.

—Jamais tu ne le retrouveras ici.

—Ici, non, mais au campo Vaccino.

Es-tu fou, s'écria Pia, au campo Vaccino, à cette heure, il n'y a que l'herbe qui pousse outre les cailloux.

Pardonnez-moi, dit Angelo, il y a autre chose encore.

—Quoi donc?

—Les cailloux entro lesquels pousse l'herbe.

—Moi je suis persuadé qu'il s'y trouve autre chose que des cailloux et de l'herbe, fit Raphaëlo, d'un air rêveur, et je vais y voir.

—Allons-y donc, s'écria Pia, cela nous reposera les yeux, et nous reviendrons ensuite.

—Celui qui m'a serré la main est un frère de la *Sincère-Amitié*, pensait Raphaëlo, il va se passer quelque chose de grave.

La rue di Marforio, par laquelle ils passèrent, semblait déserte en comparaison du Corso, à laquelle elle sort pour ainsi dire de continuation, quelques gendarmes à cheval se tenaient à l'entree, sur la place de Venise, prêts à se porter là où il serait nécessaire, pour rétablir le bon ordre qui, jusqu'alors, ne semblait nullement troublé.

Tout cela paraissait si ordinaire que Raphaëlo ne put s'empêcher de croire qu'il était victime d'une mystification. Il voulut cependant aller jusqu'au bout, et tous trois continuèrent jusqu'à la prison mamertine, où la rue débouche sur le Forum en s'élargissant.

La partie de la place où se font les fouilles était absolument déserte, mais un peu plus loin, un millier de personnes se pressaient au milieu du marché appelé *Campo Vaccino*, autour d'un charriot sur lequel un homme gesticulait, en parlant avec violence.

D'autres hommes accouraient par la *via Alessandrina*.

—Que peuvent donc faire ces gens-là? demanda Pia; il me semble plus amusant de regarder la fête que d'écouter ce bavard.

—Ce sont probablement des conspirateurs, fit Angelo.

—Ceux-là du moins ne se cachent pas, repartit Pia, en riant; mais je crois plutôt que le discoureur de la charrette vend des remèdes ou des chansons.

—C'est facile à savoir: voici qu'il déplie un grand papier et que tout le monde applaudit avant même qu'il en ait commencé la lecture.

—Approchons-nous, ce doit être curieux, dit la Transtévérine, en s'avancant vers le groupe compact qui applaudissait toujours.

Du haut de sa tribune rustique, le discoureur populaire imposait silence de la voix et du geste. Bientôt les plus curieux se joignirent à lui et forcèrent les enthousiastes à se taire, en criant :

—Laissez lire! laissez entendre!

Ce document si important n'était autre chose qu'une de ces lettres si pompeusement creuses, dont Garibaldi s'est toujours montré prodigue vis-à-vis les révolutionnaires; il avait adressé celle-ci à la jeunesse italienne, à laquelle il disait :

“ Vous étiez au nombre de mille en 1860, soyez au nombre de un million en 1862 et ne vous occuperez pas d'autre chose. Des résultats, nous en parlerons ensemble.”

Les patriotes saluèrent de cris de vive Garibaldi cette phrase éloquente.

—Allons-nous-en, fit la san Pietrina, avec dégoût; c'est encore plus bête que méchant.

Personne heureusement ne l'entendit, autrement il y aurait eu des couteaux tirés, mais les conspirateurs étaient trop occupés de leur héros et, pour témoigner la défense qu'on devait à ses exhortations, un autre orateur, montant sur le chariot à cote du précédent, lut un arrêté du comité révolutionnaire, défendant à la population de se mêler plus longtemps aux fêtes du carnaval, car ajoutait-il :

“ Dans une cité opprimée par le plus dur esclavage, il n'est pas permis d'insulter, par la joie, au deuil public de tous les citoyens.”

—Pauvre ville! allons-nous donc recommencer, comme en 1848, dit Angelo à son frère.

—Raphaëlo ne répondit pas, mais reprit, tout pensif, le chemin du Corso.

On était au premier jour du carnaval, à Rome, ces fêtes, autorisées par un gouvernement paternel qui alors se réservait seulement de les contenir dans les bornes de la convenance, durent onze jours de suite, le dimanche et le vendredi exceptés; la première journée s'était bien passée, mais dans la nuit, les murs furent couverts d'affiches menaçantes, défendant au peuple de s'amuser, et annonçant une grande manifestation au Corso.

Malheureusement pour la réputation de ce fameux comite, les gendarmes pontificaux et les vigili arrachèrent ces chiffres au petit jour, interdirent l'accès du marché aux bœufs aux fiers patriotes, qui avaient juré de s'y réunir, d'où il résulte que la fête continua sans que le peuple se souciât le moins du monde de la colère de ces tanatiques de la liberté, qui prétendent la confisquer à leur profit.

Quelques autres faits qui passèrent presque inaperçus aux yeux de la population, mais dont Raphaëlo eut connaissance presque aussitôt, grâce à des relations intimes avec deux ou trois camarades d'école, ne prouvaient que trop combien, sous la cendre qui recouvrait le volcan, demeurait vivant le foyer de l'incendie.

Tantôt la police arrêtait des provocateurs à la désertion, tantôt elle surprenait les fils d'une conspiration, saisissait une liste couverte de 2,000 noms, découvrait des approvisionnements d'armes, des presses clandestines, des amas de proclamations, des engins révolutionnaires de toute sorte.

Comme s'il ne se sentait pas assez fort pour combattre seul la papauté, objet de sa haine et de ses fureurs, Garibaldi, dans une réunion publique, tenue à Gênes, demandait au gouvernement le rappel immédiat de l'illustre Mazzini, et celui-ci, de la frontière où il était comme embusqué, attendant d'un moment à l'autre la permission de rentrer, écrivait :

“ Je crois que l'agitation, pour avoir Rome, est une chose sainte. Je crois même qu'elle devrait s'organiser sur une échelle plus vaste, pour protester contre une occupation qui vaut bien une conquête.”

Puis il ajoutait :

“ Frères, nous irons à Rome, nous y arriverons, si il le faut, par la force des armes, mais nous n'avons recours à cette triste nécessité que lorsque

nous aurons épuisé tous les moyens pacifiques.”

Malgré tous ces complots tramés par les ennemis mortels de l'Eglise, Rome demeurait paisible, les pèlerins accouraient en foule pour visiter la capitale du catholicisme et prier autour de la Confession de saint Pierre.

Le saint temps du Carême, au lieu de diminuer ce mouvement, avait donné une nouvelle impulsion à l'empressement des pèlerins, chacun voulant, incertain de l'avenir, profiter du calme et de la sécurité du moment pour assister aux magnifiques fêtes de la semaine sainte.

Les préparatifs indispensables pour ces solennités donnaient nécessairement chaque année un redoublement d'occupation à tous les ouvriers de la fabrique de Saint-Pierre, mais aucune famille ne s'en ressentit peut-être plus que celle d'Andréa Palormo, parce que, de tous ses membres, il ne s'en trouvait pas un seul, sauf Raphaëlo, que l'on pouvait cependant regarder lui aussi comme san Pietrino, puisqu'il travaillait à l'atelier des mosaïstes, qui ne fut attaché au service de la basilique.

Angélica et sa fille, ouvrières de la sacristie, ne possaient pour ainsi dire l'aiguille que le dimanche, Angelo passait ses journées au dôme, préparant cette immense illumination qui, en quelques secondes, métamorphose la coupole en un globe étincelant, brodé d'arabesques de feu, par cinq mille cent quatre-vingt-onze lampions, enflammés presque instantanément.

Malgré son désir de continuer à servir le Souverain-Pontife, les armes à la main, le fiancé de Pia, en revenant de Gênes, où l'avaient traîné les Piémontais, avait préféré, tant que son sang ne serait pas utile à la cause de la religion, remplacer son père en qualité de directeur en second de la grande illumination et dans le commandement des 365 hommes qui, cette nuit-là, se partageaient le périlleux honneur de soutenir l'antique renom d'habileté, de sang-froid et de rapidité des allumeurs de la coupole.

Les journées étaient trop courtes pour distribuer et fixer le long des courbes vertigineuses du dôme, les pots à feu ou les lampions, préparer les mèches, dresser les hommes à courir, sans s'embarrasser, sur ces pontes effroyables, à se pencher, sans être pris de vertige, sur ces corniches faisant saillie à de prodigieuses hauteurs, à obéir, sans désordre, au premier signal. Successeur d'un des plus hardis san Pietrini, qui jamais eussent habité cette ville étrange qui a pour aïe les voûtes de Saint-Pierre, le jeune homme avait grandement à cœur de se montrer le digne élève de son père, de celui auquel les allumeurs du dôme avaient, dans leur admiration pour sa merveilleuse légèreté, décerné l'épithète d'*il volante*.

Enfin il n'y avait pas jusqu'au bon Christophoro qui, pour obéir à l'aiguillon de son amour-propre d'essuyeurs de marbres ou de bronzes, ne passât ses journées à frotter avec un redoublement de zèle ses lions, ses anges, ses génies, ou un mot toutes les sculptures dont l'entretien était confié à sa vigilance.

Malheureusement celui auquel il eût importé le plus d'être occupé, se trouvait précisément avoir le moins à faire. Sans doute les portes de l'atelier de mosaïque s'ouvraient bien chaque matin aux élèves, sans doute les professeurs venaient exactement donner leurs leçons, mais au bout de quelques heures, chacun pouvait se retirer, l'ouvrage ne pressait pas, on sortait ou causant par groupes,

et si tous les mosaïstes devaient leur position à la bonté du Saint-Père, cela ne prouvaient nullement que tous lui fussent reconnaissants de ce qu'il faisait pour eux.

Parmi ces derniers, il s'en trouvait un surtout moins pervers peut-être qu'exalté, nature ardente qui, mal dirigée, avait franchi les bornes de la piété pour se jeter tête baissée dans l'illuminisme. Beau jeune homme du reste, à l'imagination fougueuse, à la parole colorée, incapable de suivre un raisonnement, mais se grisant avec des mots; patriote, cela va sans dire, admirant dans Pie IX une haute intelligence, un ami des arts, de grandes qualités personnelles, mais le haïssant comme prêtre, comme roi, comme représentant de la tyrannie, et toujours prêt à conspirer contre son souverain légitime pour affranchir son pays, et faire d'un peuple d'esclaves un peuple d'hommes libres.

Gaetano, ainsi s'appelait le malheureux jeune homme, perverti par les théories hypocrites des Mazzini, des Gioberti et autres corrupteurs qui, sous le masque du patriotisme le plus pu., cachent l'ambition la plus odieusement égoïste, appartenait à la loge de la *Lumière étincelante*, loge clandestine établie à Rome ainsi que partout ailleurs, comme un de ces pièges à jeunes gens crédules et naïfs dont, grâce à tout un système de momeries ridicules, d'épreuves, de mystères et d'initiations habilement calculées, les chefs des sociétés secrètes parviennent si facilement à se faire des esclaves embrigadés pour le crime.

Raphaëlo avait en, lui aussi, le malheur de céder aux suggestions habiles d'un de ces racleurs de soldats de l'émeute qui, peu à peu, lui avait représenté les associations franc-maçonniques comme de véritables sociétés de secours mutuels, comme des assemblées de gens animés du seul désir de rendre leurs semblables heureux, de procurer l'indépendance de leur patrie, tout en respectant les lois et surtout la religion.

Le mystère a toujours un charme incomparable pour les esprits aventureux, et le fils d'Andréa Palormo, après avoir subi sans faiblir la série des ridicules épreuves, avait mérité d'être reçu comme aspirant, car alors il y avait des aspirants, dans la loge de la *Sincère Amitié*.

Cette loge avait son siège en Sicile, mais une lettre avait prévenu Gaetano que le jeune homme appartenait à la société, et lui recommandait de le présenter à la loge romaine comme un frère digne à tous égards d'être accueilli avec bienveillance.

Le fils d'Andréa ne soupçonnait pas Gaetano d'être un adepte, et celui-ci même, après la lettre reçue, n'avait pas voulu s'ouvrir au Transtévérin, avant de s'être bien assuré, qu'en réalité il appartenait à la secte; le masque porté pendant les fêtes du carnaval lui avait fourni l'occasion de mettre à l'épreuve son camarade d'école.

Une fois certain que le jeune artiste s'était laissé prendre dans les filets de la franc-maçonnerie, Gaetano, sûr de n'avoir point à craindre une dénonciation qui, d'après les statuts de l'abominable société, serait puni d'un coup de stylet, essaya d'entraîner de nouveau son ami dans la voie des conspirations.

Seulement, le voyant ébranlé dans ses convictions républicaines et sachant qu'il vivait sous le même toit qu'Angelo, l'ex-soldat pontifical, il se garda bien de brusquer avec lui des confidences compromettantes.

La corde qu'il fit vibrer fut celle du patriotisme. Selon lui, il ne pouvait plus être question d'atta-

quer Pie IX, dont le pouvoir serait respecté mais de chasser les Autrichiens d'Italie, en leur enlevant Venise, puis de faire de Rome la capitale de l'Italie, mais en la laissant toujours sous le pouvoir du Pape.

Certes, après ce qu'il avait vu en Sicile, Raphaëlo aurait dû savoir à quoi s'en tenir sur le respect des révolutionnaires vis-à-vis de la religion, mais avec ses idées d'unification de l'Italie, il était porté, à ajouter une foi entière aux raisonnements les plus ridicules, aux assertions les plus fausses, et quoique bien décidé à ne plus prendre part à ces expéditions aventureuses par lesquelles Garibaldi préparait les voies aux soldats de Fanti et de Ciakini, il n'en avait pas moins gardé toutes ses illusions de patriote.

Grâce à ce traitement, Raphaëlo qui avait mis le pied sur la pente, recommença à glisser sans s'en apercevoir vers l'abîme. Gaetano ou plutôt ceux dont il était quo l'instrument, avaient soin d'éviter toute occasion qui aurait pu le réveiller. On lui triait ses journaux avec le même soin qu'un médecin apporte au choix des aliments pour un malade, ne lui communiçant d'abord que les plus modérés ou plutôt les plus hypocrites pour le préparer à recevoir plus tard ceux qui insultaient avec le plus de violence la religion et ses ministres.

Le redoublement d'occupations de tous les membres de sa famille à l'approche des fêtes de Pâques, en lui fournissant l'occasion ou plutôt le prétexte de vivre encore plus à l'écart d'eux que de coutume, favorisait singulièrement les projets des conspirateurs sur lui, et lui donnait l'occasion de se nourrir en secret de lectures dangereuses pour tous les jeunes gens, mais particulièrement funestes pour les imaginations ardentes comme la sienne.

Tout du reste semblait conspirer pour faciliter le complot formé par Gaetano et ses complices de s'attacher plus particulièrement le fils d'Andréa le martyr, et de faire de lui une sorte d'apôtre du républicanisme dans le quartier du Transtévère, où toute sa famille jouissait d'une influence incontestée.

Les solennités devaient, cette année, se succéder à Rome, presque sans interruption.

Jamais les catholiques de tous les pays n'avaient témoigné autant d'amour et de dévouement à leur Père spirituel que depuis qu'il était attaqué avec plus de rage par ses ennemis, et jamais Pie IX, comme s'il eût voulu profiter des dernières années de calme relatif accordées par la Providence à la papauté, n'avait montré une aussi grande activité dans l'accomplissement des magnifiques desseins formés par lui pour la gloire de l'Église.

Depuis bien des années, la basilique de Saint-Pierre n'avait reçu à la fois, aux fêtes de Pâques, un aussi grand nombre de fidèles accourus des extrémités de la terre. Alors que toute l'Italie était en feu, que le sang coulait à flots dans les provinces de Naples, que le brigandage sévissait hideusement dans les campagnes, que Garibaldi menaçait le gouvernement de Victor-Emmanuel et attisait partout le feu de la rébellion, Rome jouissait d'un calme profond, en dépit des efforts tentés par les sociétés secrètes qui fermentaient dans les bas-fonds; le peuple acclamait son souverain toutes les fois que, sortant de son palais, il allait, accompagné d'une foule immense, visiter la basilique, présider une cérémonie ou, qu'après quelques jours de repos pris à Porto-d'Anzio, il contrait dans en

capitale, aux portes de laquelle se pressait pour le recevoir, une grande partie de la population.

D'autres cérémonies, d'autres fêtes d'un caractère plus grandiose encore et destinées à grouper autour de Pie IX les évêques du monde entier, se préparaient pour le mois de juin.

A cette protestation d'amour et de fidélité, qui contrariait les plans de la révolution, les chefs du mouvement italien résolurent de répondre, par une prise d'armes, par une croisade patriotique contre l'Autriche.

Depuis longtemps les libéraux fomentaient une révolte à Bergame et à Brescia.

Ce fut Garibaldi qui en donna le signal, par une proclamation, dont Gaetano, le jour même qu'elle eût été envoyée, donna une copie à Raphaëlo.

Elle ressemblait à toutes les précédentes et, sauf les blasphèmes qui, par hasard, ne s'y rencontraient pas, portait, pour ainsi dire, la marque de fabrique du grand général, dont l'allocution finissait par ces mots pompeux :

“ Vénitiens ! l'ombre de vos aïeux vous contemple ! Vous qui saviez autrefois imposer vos lois à la moitié de l'univers, sachez donc aujourd'hui coopérer à votre délivrance ! ”

Puis, après ce coup de grosse caisse, le charlatan à chemise rouge ajoutait :

“ Vénitiens ! cent mille soldats italiens marchent sur vos pas ; Dieu est avec nous. La victoire nous est assurée ; qui pourrait en douter ? Aux armes ! que tout le monde se lève pour délivrer la patrie ! ”

“ G. GARIBALDI. ”

Dans sa naïveté patriotique, Raphaëlo ne put s'empêcher de parler à Angelo de la libération prochaine de la Vénétie.

— Tant mieux, répondit celui-ci ; les Vénitiens sont Italiens comme nous et je leur souhaite de ne plus être soumis aux Tudesques, mais je ne vois pas que ceux-ci soient disposés à leur donner la liberté.

— On les y forcera.

— Qui cela ?

— Garibaldi.

— Ah ! le signor Garibaldi ! fit le charpentier en riant avec mépris.

— Garibaldi à la tête de cent mille Italiens ; il le leur annonce dans sa proclamation.

— Dans ce cas, je plains les Vénitiens, pour peu qu'ils soient pressés.

— C'est un homme très-entreprenant.

— Quo trop ! répondit Angelo ; nous l'avons assez vu à l'œuvre à Rome en particulier ; dans tous les cas ce ne sera pas moi qui m'engagerai dans son armée.

— Ni moi non plus assurément, dit Raphaëlo, en rougissant, j'ai été assez puni pour l'avoir fait une première fois.

— Ne parlons plus de cela, reprit son frère, en lui serrant affectueusement la main, et occupons-nous de choses plus gaies qui nous intéressent davantage.

— De quelles choses veux-tu parler ?

— Des grands préparatifs pour la canonisation des martyrs du Japon.

— On dit, en effet, que ce sera très-beau.

— Magnifique, caro mio ; n'en as-tu pas vu les dessins ?

— Je ne les ai pas encore examinés.

— Eh bien ! voilà ce qui s'appelle n'être pas curieux, s'écria Pia, qui rontrait en ce moment ; moi, si occupé que je sois, je passerais volontiers une heure à les regarder.

— Bah ! fit Angelo, Raphaëlo a raison, les peintures que l'on fait pour la cérémonie seront sur toile et, tu comprends, un mosaïste méprise tout ce qui ne se fait pas avec la pierre ou le mastic.

On se mit à causer de la fête de la canonisation, pour laquelle des invitations avaient été envoyées à tous les évêques, et il ne fut plus question de la libération de Venise.

Angelo même l'aurait complètement oubliée si, quelques jours après, en allant à Saint-Pierre, prendre des mesures de charpentes à établir à l'occasion de la solennité, il n'eût rencontré l'abbé Ferrari qui l'arrêta au moment où il montait le grand escalier de la basilique.

— Pendant que nous nous préparons à honorer nos nouveaux saints, lui dit celui-ci, il paraît que les affaires se gâtent dans la nouvelle Italie.

— Quo se passe-t-il donc de nouveau ?

— Quo Bergame et Crémone se sont soulevées contre le gouvernement du roi Victor-Emmanuel, pour le forcer à faire la guerre à l'Autriche ; déjà des volontaires étaient réunis, prêts à envahir le Tyrol du côté du mont Stalvio, sous les ordres d'un ancien colonel des volontaires de Sicile, un signor Nullo, que Raphaëlo a sans doute connu.

— Garibaldi doit être à la tête de l'expédition, s'écria Angelo, à la mémoire duquel revinrent les confidences de Raphaëlo.

— S'il n'en est pas le chef, il en est l'âme, répondit le vicaire de san Andréa della Valle, mais une âme qui préfère ne pas se mettre en avant pour la circonstance ; tout ce qu'il a fait pour Nullo et ses autres amis, quand la police italienne les a arrêtés en les désavouant, bien entendu comme cela arrive toujours quand le succès n'est pas assuré, a été de se rendre de Trescorro à Bergame, pour y réclamer leur mise immédiate en liberté.

— Ce qui a sans doute eu lieu.

— Non, au contraire, le roi de Piémont s'est montré intraitable, et a déclaré qu'il prétendait n'accorder aucune concession.

— Son Garibaldi pourrait bien ne pas se contenter de cette concession, car il est de cette race qui mange le pain d'abord et mord la main ensuite.

— Je crois bien qu'il n'est pas dévoué d'une manière bien sûre au roi galant homme, mais en ce moment il a trop à s'occuper de nous pour tourner les yeux d'un autre côté. Les fêtes de la canonisation lui font particulièrement perdre la tête.

— Pour le moment, je crois qu'il n'y pense guère, repartit le charpentier, en riant, et après la manière dont il a été chassé d'ici par les Français, il est peu à présumer qu'il veuille les en chasser à son tour.

— Voilà ce qui te trompe, mon bon Angelo ; vous oubliez trop, vous, gens honnêtes, que le diable ne s'endort jamais, mais qu'il rôde continuellement autour de vous : *Quærens quem devoret*, comme dit l'Écriture ; et la preuve qu'il en est ainsi, c'est que voici un paquet de proclamations adressées aux Romains par le chef des chemises rouges, paquet que quelque sectaire avait déposé sur un banc du Pincio, n'osant pas sans doute le distribuer, et qui m'a été remis par l'honnête Francesco, pour en faire ce que bon me semblerait.

— C'est bien petit pour une proclamation.

— C'est en effet une lettre, à proprement par-

ler, ou plutôt une circulaire destinée, non pas à être affichée, mais à être distribuée aux amis, éparpillée dans les rues, somée sur les places, répandue par tous les moyens possibles.

—Elle est donc bien importante.

—Oh ! rien qu'un appel à l'assassinat, à la trahison, à toutes les passions les plus ignobles, une lettre qu'il faut être un Mazzini pour écrire et un Garibaldi pour signer.

—Viens un peu plus loin, dans un endroit où personne ne puisse nous entendre, je te la lirai.

Ils descendirent l'escalier du côté de la place de la sacristie et s'assirent sur un fût de colonne couché le long du mur.

L'endroit était parfaitement désert ; le vicaire retira une feuille de la liasse qu'il tenait à la main et lut au jeune homme la proclamation suivante (1) :

“ Aux Romains !!!

“ Il est superflu de vous recommander la valeur et la résolution. J'ai la conscience que scus peu l'étendard de la rédemption flottera sur les sept collines.—Quand les Italiens combattent ils triomphent !—Ayez donc foi dans la victoire !—Elle doit être complète !—Chaque homme, chaque femme qui sent le poids de la honte qui pèse sur la ruine du monde doit courir du *clou* au *couteau*, du *couteau* au *canon* Toute arme dans la main d'un Romain servira à tuer un *tyran* ou un *sicaire* (2).

“ Cependant rappelez-vous que plus l'heure décisive approche, plus il faut s'entourer de précautions pour cacher le projet. Au milieu de la nuit, dans le silence et le mystère, que chacun s'assure si son fer est prêt !

“ Au revoir bientôt !

“ Tout à vous,

“ G. GARIBALDI. ”

—Mais, c'est abominable ! s'écria Angelo, épouvanté d'une aussi profonde scélératesse.

—Abominable et infâme ! fit le vicaire, c'est l'appel le plus éhonté qui jamais ait été fait à l'assassinat et à la trahison, c'est une boue qui suie du sang, et voilà cependant l'homme que des insensés osent appeler le rédempteur de l'Italie.

—Oh ! mon Révérend, donnez-moi ce papier, je vous en prie.

—Qu'en veux-tu faire ?

—Le lire à Raphaël.

Le prêtre le regarda avec étonnement.

—Oui, fit Angelo, je crains que toutes ses illusions ne soient pas encore dissipées, et il est bon qu'il sache enfin ce que sont les scélérats qui, sous prétexte de sauver l'Italie ; veulent perdre et anéantir la religion.

Un moment le vicaire demeura muet ; puis il remit le papier au sau Pietrino, en disant :

—S'il y a quelque chose qui puisse entièrement guérir ton frère, ce n'est pas la lecture de cette lettre abominable ; à votre place, je recourrais à un moyen plus certain.

—Lequel, mon Père ?

—Un pèlerinage au tombeau du martyr de Castelfidardo, dit l'abbé Ferrari, en posant la main sur l'épaule du jeune homme.

—Nous y avions pensé, répondit celui-ci.

—Faites-le donc, car plus tard il ne serait peut-être plus temps.

AL. DE LAMOTHE.

(A continuer.)

(1) Lettre adressée par Garibaldi aux Romains, en mai 1862.

(2) C'est sous ce nom que le tribun désignait au couteau des assassins, les soldats français, alors à Rome.



Les deux Anges.

Lorsqu'un petit enfant ici-bas prend naissance,
Dieu place, auprès de lui, deux anges radieux ;
Sur cette terre l'un doit prendre sa défense,
Et l'autre dans les cieux.

L'un, c'est l'Ange Gardien ; et l'autre c'est la Mère ;
L'un demande à l'enfant l'encens ; l'autre, l'amour ;
Et chacun l'éclairant de sa douce lumière,
Le bénit tour à tour.

L'un est à ses regards toujours inaccessible,
Et de loin, comme Dieu, lui prête son appui ;
L'autre, de son enfant, providence visible,
Est toujours près de lui.

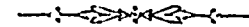
Quand ses petites mains, vers le ciel élançées,
Semblent appeler Dieu, l'un des anges sourit ;
Et quand l'autre, par lui sent ses lèvres pressées,
Il pleure et s'attendrit.

Tous deux, l'orsque l'enfant, pauvre fille de la terre,
A péché dans son âme et cessé d'être bon,
Ils effacent le mal ; l'un avec la prière,
L'autre avec le pardon.

Et quand ces deux soutiens courent ainsi sa vie,
Des épreuves du temps ils sont toujours vainqueurs ;
L'un le protège avec sa puissance infinie,
Et l'autre avec son cœur.

Heureux petits enfants ! sous l'aile d'une mère,
Que vos concerts pieux montent vers l'Éternel,
Qui vous donne à la fois un ange sur la terre,
Un ange dans le ciel.

C. HIPPEAU.



Le petit doigt de Maman.

L'autre jour, j'étais en colère ;
J'ai frappé ma petite sœur
Bien fort !... puis je l'ai fait se taire,
Car elle criait de frayeur.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu.
Et cependant maman l'a su...
Par qui ? par quoi ?...

Serait-ce par son petit doigt ?
Ce petit doigt, grande merveille,
Comme vous lui parlez à l'oreille ;
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

Croiriez-vous bien qu'à notre porte,
Un pauvre de mourait de faim...
J'avais un sou, je le lui porte,
Et je lui donne aussi mon pain.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su...
Par qui ? par quoi ?...

Le mien, comprenez-vous la chose ?
N'est pas de moitié si savant ;
Jamais il ne parle, il ne cause,
J'ai beau l'interroger souvent ;
Pourtant, puisqu'il est avec moi,
Ce que je fais, vite il le voit !
Serait-il sot, mon petit doigt ?

Non !... — Mais peut-être qu'à l'oreille
Il ne peut me conter merveille,
Parce qu'il manque aux doigts d'enfants,
Le cœur, qui dit tout aux mamans.

VICTOR DE LARRABE.

[Pour le Foyer Domestique.]

Le Curé de Ploëmer.

NOUVELLE INÉDITE (1).

CHAPITRE I.



L'on va de Brest à Chateaulin, en suivant la falaise, on trouve à mi-chemin, entre le promontoire de Plogoff et le cap Finistère, une étroite vallée au fond de laquelle coule l'Aulne, faible cours d'eau qui se jette dans l'Océan, au nord de la Baie des Trépassés. Près de l'embouchure du modeste fleuve, car l'Aulne a droit à ce nom comme le St.-Laurent, le Danube ou le Rhin, se trouve un village d'une centaine de feux, habité par des pêcheurs.

Une petite plage de sable blanc, descend du village à l'Océan, puis, à droite et à gauche recommencent les grands escarpements de la falaise. Sur le rivage sont des barques échouées ou des filets qui sèchent, et derrière les maisons on aperçoit le clocher de l'église, le toit de chaume du presbytère et puis le cimetière de la paroisse avec son mur de galets bleus, ses croix noires, ses cyprès inclinés par le vent, qui souffle toujours du large, et son grand calvaire, entourée d'une vieille

DÉDICACE.

A Madame Hubert Poux, née Sarah Linton.

Chère Madame,

La bonté du Seigneur est infinie !

A l'oiseau voyageur que la fatigue atteint entre le ciel et l'onde, toujours s'offre une épave, ou, se présente la vergue d'un vaisseau sur laquelle il se repose !

Au malheureux naufragé, le même pouvoir secourable et mystérieux, donne l'une de ces îles fortunées, dont la prévoyante sollicitude d'un Dieu parseme l'abîme qui sépare les grands mondes : l'une de ces îles où toutes les splendeurs de la nature, où les parfums les plus suaves, les fruits les plus savoureux, le murmure du ruisseau, l'ombre des bois, le joyeux chant des oiseaux, les brises folles qui se jouent dans les lianes, où toutes les merveilles de la création, enfin, semblent s'unir pour souhaiter la bienvenue au pauvre matelot, naguère le jouet des lames.

Sur une autre terre, sous un autre hémisphère, il existe un autre océan, de sable, celui-là ! les vagues y sont aussi nombreuses et aussi tourmentées, les abîmes y sont aussi profondes que dans l'Atlantique. Il n'y pleut jamais ! le ciel, sans nuages, y est toujours bleu, clair et profond, comme pour faire l'homme plus petit !—Les brises qui passent sont toujours brûlantes, les vents y sont toujours torrides, et le *Senioun*,—une gigantesque montagne de sable et de poussière qui marche,—parcourt silencieusement l'immense territoire qui s'étend des plaines d'Augad aux rivages de la Méditerranée, rasant, broyant, effaçant tout sur son passage ; il marche ! ai-je dit, mais son pas est plus rapide que le galop d'un coursier ! plus prompt qu'un saut de panthère !... Cependant, de nombreuses caravanes chevauchent chaque jour à travers ces solitudes mornes, de pieux pèlerins, de pauvres Arabes, entreprenant, souvent isolément,

grille toute rongée par la brise oxydante de la grande mer.

Quelques champs de sarrasin, le ciel bleu et l'océan immense, les vagues qui viennent expirer sur la plage ou qui déforlent à grand bruit sur la grève, complètent le tableau grandiose et simple, c'est-à-dire, paisible et calme du côté de la terre, imposant et terrible du côté de l'océan, qui s'offre aux yeux du voyageur qui arrive à Ploëmer par le chemin de la falaise.

Ce village, l'un des plus pauvres de la Basse-Bretagne, n'est pas pour cela l'un des moins heureux ?— Sa population exclusivement composée de marins, de marçoyuses, de femmes, de filles et de sœurs de pêcheurs, est naïve, religieuse et vaillante.—La mer est presque toujours dure et la pêche peu abondante, pour les hommes ; les femmes ont presque toutes une nombreuse famille à soigner, sans parler des vieux ; et les jeunes filles ont à étendre, à sécher et à raccommoder les filets ; puis à pêcher à marée basse, ou à ramasser du goémon pour fumer l'enclos et le jardin de derrière la maison ; à douze ans, les garçons embarquent ; en un mot, tout le monde travaille beaucoup et l'on ne gagne guère, mais on dépense peu, parce qu'on n'a point de besoins fictifs ou conventionnels comme à Chateaulin, où il y a de gros bourgeois et plus de trois mille habitants !... Cependant, il arrive quelquefois qu'un accident, qui prend les proportions d'un désastre, à raison de la pauvreté de ceux qu'il atteint, frappe une famille ; mais alors le Bollech (2) arrive, et pratique la charité qu'il a prêchée la veille ou le dimanche précédent.

Comment faisait le bon prêtre pour secourir toutes les infortunes avec le maigre salaire qui lui était alloué ? Nous l'ignorons, mais il le faisait !— Il est vrai, que son presbytère était bien pauvrement

de traverser le Sahara !— Ah ! c'est que le Tout-Puissant, ici, comme là, comme partout ! a préparé des lieux de refuge pour les créatures qu'il chérit.— Comme du sein de l'Océan il a fait surgir des îles, au milieu du Désert, il a fait naître de nombreux oasis.

La même immensité entre le gouffre et l'Infini, les mêmes tempêtes que sur l'Océan, les mêmes sables mouvants, les mêmes vents torrides qu'au Désert, se rencontrent encore ailleurs ?

Je veux parler du monde, où, la fatigue qui précipite du zénith au fond des abîmes, atteint l'homme comme l'oiseau ; où, l'adversité, plus furieuse et plus terrible que la vague, jette au récif qui le brise, le malheureux qui a tout perdu ; où, voyageur égaré au milieu de sables arides, l'infortuné voit accourir de tous les horizons d'innombrables cyclopes !

Hélas ! que fera le Seigneur pour ces âmes en détresse ?

A l'oiseau voyageur il jette l'épave ; au naufragé, l'île verdoyante, à l'Arabe altéré la source limpide et les ombres de l'oasis ! pour les âmes qui souffrent, il fera naître et grandir des cœurs comme le vôtre ? Et elles seront sauvées !

Et c'est pour cela, Chère Madame, que je vous dédie cette Nouvelle.

Elle est courte, mais je la crois touchante, c'est l'histoire d'un enfant, d'un vieux prêtre et d'un pauvre homme ; votre cœur maternel, votre pitié et votre charité devront donc, unis à la bienveillance dont vous m'honorez, vous la faire trouver intéressante ! c'est pourquoi je la mets sous le patronage de votre nom, vous priant encore d'y voir un témoignage de la respectueuse affection avec laquelle j'ai bien l'honneur de me dire, chère Madame, votre bien devoué.

Cto. A. de VERVINS.

St. Louis, le 26 juin 1876.

(Traduction et reproduction réservées p. l'auteur.)

(1) Cette Nouvelle a été inspirée à l'auteur par la lecture d'une charmante poésie de François Coppée, qui raconte l'adoption et la mort d'un enfant de sept ans, recueilli par un vieux prêtre.

(2) Nom donné au prêtre en Basse-Bretagne, de Belleu, le soleil, chez les Druides.

moublé ; quo sa soutano la plus neuve, celle qu'il mettait pour les grandes fêtes ou lorsque Monseigneur visitait sa paroisse, avait bien dix ans d'âge ; qu'il n'avait pas de servante et faisait des repas d'anachorète?...quoiqu'il en fut, sa charité satisfaisait à toutes les nécessités matérielles, comme sa parole à tous les besoins de l'âme, de cette population honnête et travailleuse, quo son isolement et son activité, son amour du sol natal et les traditions de familles, religieusement gardées, avaient soustraite à la perversion de notre temps.

A l'époque où commence cette histoire, l'abbé de Hensé avait une cinquantaine d'années, et depuis vingt-cinq ans il était curé de Ploëmer.

Son *parentage*, comme on dit en Bretagne, sa piété et son instruction joints aux avantages personnels dont il était doué, eussent pu le faire arriver aux grandes fonctions, mais son cœur était humble autant qu'il était bon ; il s'était attaché à son modeste troupeau comme à une famille, il aimait son vieux presbytère délabré, sa pauvre église, le petit cimetière dont il connaissait toutes les croix, la vigne aux rameaux fantastiques qui ornait sa porte, le lierre gigantesque qui couvrait le mur ébréché de son jardin, le toit moussu de sa vieille maison, la pierre branlante de son seuil, et le jour crépusculaire de sa chambre, où la lumière n'arrivait qu'en s'irissant en rayons pâles autour des loupes noires des petits carreaux de sa croisée : il aimait le grand océan, la falaise escarpée, la grève où le flot râle en expirant sur les galets ; il aimait le bouleversement de la vague pendant la nuit ; et le vieillard, dans son lit virginal, avait pris l'habitude de s'endormir en priant au bruit de la brise et des sifflements de la tempête. Depuis vingt-cinq ans il avait béni tous les mariages, baptisé tous les nouveaux-nés, ouvert le ciel à tous les mourants, consolé toutes les veuves, protégé tous les orphelins, gémi sur tous les sinistres, considéré d'un œil ému tous les cadavres que l'ouragan avait jeté au rivage !

Autrefois, au commencement, le jeune prêtre avait bien eu quelques velléités, il avait bien rêvé des gloires de la chaire ; l'aristocratique enfant d'une noble maison avait bien été blessé quelques fois de la rudesse de ces pauvres pêcheurs, il avait eu alors des heures de découragement et d'ennui, mais sa foi, sa charité et toutes les vertus qui constituent le caractère de l'apôtre l'avaient emporté dans cette âme évangélique ; c'est pourquoi, lorsque plus tard on lui offrit une cure importante il supplia l'évêque de ne pas l'enlever à son humble troupeau.

Cependant, les soirées d'hiver étaient bien longues ?—On se levait de grand matin au village, souvent au milieu de la nuit, quand l'heure du flot ou quand le vent l'exigeait ; aussi, à la nuit tombante, après qu'ils avaient échoué leur barque, ramassé leurs filets et coupé en famille, tous ces robustes travailleurs de l'Océan cherchaient-ils dans un repos hâtif la réparation des forces que réclamaient les travaux du lendemain. Le prêtre qui n'avait pas les mêmes fatigues n'éprouvait pas le même besoin, et il restait fort tard, assis devant l'âtre solitaire de sa pauvre maison, réfléchissant, songeant et rêvant sous le regard de sa petite lampe ; et c'était alors que l'ennui le visitait quelques fois, venant comme un chat familier s'accroupir au coin de son foyer, fixant jusqu'au fond de son âme un regard qui le gênait et lui suggérait des pensées que cet esprit candide trouvait coupables bien qu'elles ne le fussent pas.

Dieu vit son émoi et sourit à cette âme pure. Il lui envoya une âme sœur ; il eut pitié du trouble de ce saint, et lui donna un compagnon, un ami !—C'était le fossoyeur : un vieil enfant du village, qui, après vingt années de services militaires, était revenu pour mourir à l'ombre du clocher qui avait sonné son baptême.

Une blessure grave l'avait obligé à quitter l'armée avant qu'il n'eut droit à sa retraite ; or, sa pension proportionnelle et sa croix ne suffisaient pas à le faire vivre, et, comme d'autre part, il était trop vieux pour se mettre à pêcher, et quo chaque famille cultivait elle-même le champ conquis sur la falaise ou sur le sable de la plage, il se fit fossoyeur et bedeau, chantant au lutrin les jours de fête et donnant ses soins au modeste ménage et au jardin du presbytère.

Ces nombreuses fonctions lui rapportaient quatre cents francs ; cette somme, jointe à ce que lui payait l'État, eut fait de lui l'une des notabilités financières de ce pauvre pays, s'il ne s'était aussi souvent associé aux charités du Curé. Car ce vieux soldat avait un cœur d'or, une âme limpide et pur comme un diamant, diamant enchâssé dans du plomb ! mais bien véritable et bien réel, et dont le divin joaillier distinguait les feux du fond des hauteurs bleues qu'il habite.

Le soir, les deux vieillards causaient : le vétérân racontait un peu longuement ses campagnes, ses batailles et tout ce qu'il avait vu ; l'abbé l'écoutait avec autant d'intérêt que de bienveillance, son visage naïf, ses yeux bleus, et doux comme des yeux d'enfant, révélaient toutes les émotions qu'il eut éprouvées s'il eut fait ou s'il eut vu ce que le vieux soldat lui racontait ; et puis il parlait à son tour, et son compagnon l'écoutait avec tout le respect que prescrivait son caractère sacré et la déférence que vingt ans d'obéissance lui avaient inculqué pour ses supérieurs.—Il y avait dix ans que cela se passait ainsi !

N'ayant plus, depuis longtemps, rien de nouveau à raconter, c'était aujourd'hui le Vétéran qui écoutait et le Curé qui parlait le plus souvent ; il arrivait aussi que n'ayant rien à dire parce que son esprit était ailleurs, le prêtre prenait son livre et lisait pendant que le fossoyeur fumait silencieusement sa pipe, regardant la flamme danser dans l'âtre et prêtant vaguement l'oreille aux bruits de la mer ; puis, le lecteur fermait son livre et pensait, son compagnon le regardait, attendant un mot, qui ne venait pas toujours, pour ressusciter leur causerie, mais qui venait quelques fois : alors les deux amis échangeaient quelques idées, le pasteur développait quelque pensée saine et pieuse et ils redevenaient silencieux ; puis dix heures sonnaient au vieux coucou du presbytère et les vieillards se séparaient pour se retrouver le lendemain matin à l'autel où le prêtre officiait et où le vieux soldat servait la Messe.

Un soir d'hiver, un soir que le feu brûlait mal parce que le vent était sur la cheminée, que la flamme de la lampe dansait aux courants d'air, qu'il pleuvait et que l'Océan faisait rage contre la falaise, l'abbé de Hensé posa son livre sur ses genoux, leva les yeux au ciel, et resta longtemps dans cette attitude, plongé dans des réflexions qu'il termina dans un long soupir suivi d'un signe de croix ; pendant ce temps son humble ami regardait les tisons, poussait la fumée de sa pipe sous le manteau de la cheminée, et pensait aussi de son côté : Il pensait à ces morts pour lesquels il creusait un trou noir au fond du cimetière

mais qui avaient autour de leur pauvre cercueil une femme et des enfants en pleurs, à qui le défunt avait recommandé, et qui n'avaient garde d'oublier! Les fleurs sur la fosse et la messe de miséricorde pour le repos de leur âme; et faisant un retour sur lui-même, il se disait, quo lorsqu'il serait mort, lui, et enfoui sous la terre, il ne viendrait ni parent ni ami pour arracher la ranche ou l'ortie frissonnante sur sa tombe au souffle du vent..... M. le Curé!... qui sait! Il le précéderait peut-être, ou, le suivrait de bien près?... Et alors, qui garderait son souvenir? Personne!.....

Sa pipe s'était éteinte; il secoua les cendres en la frappant sur son angle, regarda timidement l'abbé et lui dit d'une voix un peu émue.

—M. le Curé, vous qui savez tout, dites-moi donc pourquoi nous ne rions plus?... Sans nous vanter, nous pouvons dire que nous sommes de braves gens, n'est-ce pas? Moi, je ne sais rien, c'est vrai! mais le bon Dieu ne regarde pas à ça! nous avons la conscience tranquille, nous faisons la charité... nous ne craignons rien, pas même la mort.....? eh bien! d'où vient que nous sommes tristes comme des bonnets de nuit!...

—Oui, dit l'abbé, comme si la question du vieux soldat avait été formulée par lui-même, d'où vient que nous sommes tristes?... Nous n'avons point de crime à nous reprocher, rien n'asombrit ni ne déprave notre pensée, nous prions pour les morts et nous assistons les vivants, nous vieillissons en servant Dieu, chaque jour qui s'écoule est un pas que nous faisons vers le bonheur éternel, nous le savons, et cependant... nous sommes tristes!...

—C'est si vrai! interrompit le fossoyeur, que vous, M. le Curé, qui êtes aussi saint qu'un apôtre, je vous ai vu jeter des regards d'envie sur les plus pauvres de Ploëmer, sur des malheureux accablés de famille et de soucis!...

—Non point d'envie, rectifia doucement M. de HERSÉ, mais d'un autre sentiment que je ne puis nommer ni définir, et que le Seigneur me pardonnera s'il est coupable, parce qu'il est instructif... Quand je vois nos pauvres pêcheurs descendre sur la plage, trempés d'eau et de sueur, harrassés de fatigue, prendre, chargés de leurs filets, le chemin de la maison où la bienvenue de l'aïeul, le sourire de la femme et les cris joyeux des enfants accueillent leur arrivée, sans les envier, je les trouve bien heureux d'être aimés.....

Il se tut et se mit à tisonner activement le feu. Une minute plus tard il reprit :

—Certainement il est doux d'obéir, d'être humble, d'être chaste! certainement il est grand d'avoir pour famille l'humanité entière, et d'aimer plus tendrement, d'appeler "mon fils" celui qui souffre davantage! mais n'avons-nous pas dans le cœur des fibres qui ne peuvent vibrer que pour les petits enfants?... comme il doit être bon d'aimer une créature frêle qui vous doit tout, conscience, bonheur, santé, savoir, tout!...

Il baissa la tête et garda de nouveau le silence.

—C'est tout de même vrai, ce que vous dites là, M. le Curé, dit son compagnon, le regardant avec admiration.—Quand j'étais au régiment, poursuivait-il, j'ai éprouvé mille fois quelque chose de pareil! On arrivait au logement, dans la campagne, les pieds déchirés, éreinté par son sac, son fusil, son bidon et tout le tremblement, on ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre, quoi! malgré

tout ça, on était souvent mal reçu par le paysan; comme on était échiné on lui parlait rudement, on était mécontent des deux côtés, ça menaçait même quelques fois de se gâter tout de bon, mais les mioches arrivaient, ils se campaient devant vous, les mains derrière le dos, n'osant pas encore parler, mais vous regardant de tout leurs yeux, alors... pour les rassurer, et pis parce qu'on en avait envie, quoi! on leur souriait, alors ils devenaient familiers comme des perroquets; et pis alors on les embrassait, de ce moment on était amis, on tirait de l'eau pour la femme, on aidait le paysan à décharger sa charrette, et quand on s'en allait le lendemain matin, on s'éloignait le cœur gros, quelques fois la larme à l'œil, et on promettait de revenir un jour... J'ai entendu dire par des officiers, reprit-il, qu'une femme qui n'aimait pas les fleurs n'était pas une femme! je n'ai pas très bien compris, et c'est peut-être pour cela que je l'ai retenu? mais ce que je sais très-bien, c'est qu'un troupière qui n'aime pas les enfants, n'est pas un troupière! n'est qu'un mauvais soldat! un propre-à-rien, quoi!...

Mais pour en revenir à nous, M. le Curé, vous avez raison, nous n'avons pas d'enfant, et... nous ne pouvons pas en avoir, voilà! acheva-t-il en se grattant la tête aux environs de la nuque, ce qui chez tous les peuples et à tous les âges fut toujours un signe non équivoque de préoccupation et d'embarras.

L'abbé sourit faiblement et répondit :

—Ce regret, que je viens peut-être de faire naître chez vous, ami, vous est parfaitement permis, mais je pêche en l'exprimant pour moi-même, et je suis ingrat envers celui qui fait bien tout ce qu'il fait! En effet, les obligations et les devoirs qu'impose la famille ne sont pas toujours en harmonie avec ceux du Sacerdote, et les Conciles ont été sages, la pensée qui les a inspirés fut charitable et bonne puisqu'elle nous épargne des alternatives et des luttes, dans lesquelles notre fragilité nous aurait fait succomber souvent. Dans les sectes où notre sainte loi a été modifiée par des hommes conséquents qui reconnaissent la divinité du Christ et qui ont la folie de toucher à sa doctrine, ce qui est une négation tacite du Dieu qu'ils annoncent, le mariage est permis, mais il n'en est ainsi pour les ministres de ces religions imparfaites quo parce que leurs croyances ne sont pas assez pures pour que le renoncement soit essentiel! aussi, ne sont-ils que des interprètes, nous seuls, sont des prêtres!

CHAPITRE II.

Le XIV^e siècle a donné au catholicisme une coutume pieuse, touchante, et poétique entre toutes!

Vigilante et matinale comme le soleil, la voix d'airain des vieilles basiliques, grave et solennelle comme la parole d'un prophète, la cloche retentissante de toutes les cathédrales et de toutes les églises, le chant argentin de toutes les clochettes des chapelles, s'éveillent avec l'aube pour inviter les chrétiens à la prière. Car voici le jour, c'est-à-dire la lutte qui commence, la grande bataille qui s'engage, pour vous, aujourd'hui, pour moi, demain, mais inévitablement pour tous! et c'est pour cela que la sollicitude de l'Eglise qui s'étend à toute personne l'Angelus tous les matins.

A midi le beffroi religieux s'émeut de nouveau le soleil est à son zénith, la nature étincelle ou resplendit sous le rayon lumineux, les oiseaux se tai-

sont sous la ramée, le laboureur s'arrête au milieu de son sillon, la femme du pêcheur suspend le bruit de son rouet, pense à son *homme* qui lutte dans ce moment contre la lame, se demandant s'il entend la cloche qui sonne et n'oublie pas de se signer, comme elle ? le prêtre s'agenouille et toute la catholicité du monde s'unit dans un soupir mystique qui porte aux pieds du Très-Haut une prière, une action de grâce ou un acte de foi ! Il y a, pendant une minute, communion de toutes les âmes dans le sein de la Divinité.—C'est grave, profond, et grand comme un mystère !.....

Le soir, à l'heure où le pâtre marche derrière son troupeau, à l'heure où les génisses reviennent à l'étable, où les nids chuchotent, où les fleurs exhalent leurs plus suaves parfums avant de refermer leur corolle et de s'endormir, la cloche sainte retentit une troisième fois : Voici la nuit, dit-elle de sa voix de bronze, recueillez-vous et méditez ?.. Prostornez-vous et priez dans les ténèbres, si le jour vous a vus coupables ; couchez-vous dans le sein du Seigneur et dormez en paix si vous avez marché dans la voie de Dieu pendant les heures écoulées ?—Et le phare s'allume sur le promontoire ; et à mesure que les lumières s'éteignent, chez ceux qui ont un toit, les étoiles illuminent le firmament, pour ceux qui n'en ont pas !.....

On était à la fin de novembre ; la nuit, venue depuis une heure, était fort obscure ; la mer était calme, on l'entendait rouler ses vagues sur la grève avec ce bruit de chariots, particulier ou ressac ; plus loin, au pied de la falaise, elle glapissait aigrement au lieu de mugir et se détourner comme aux heures de tempête ; cependant toutes les barques étaient rentrées de bonne heure ce jour là, les pêcheurs les avaient échouées le plus loin possible et les avaient solidement amarrées, parcequ'à des signes qui ne les trompaient jamais, ces fils de l'Océan avaient prévu un ouragan pour la nuit ! Mais, comme cela se voit le plus souvent, la nature préludait par un calme profond à l'orage terrible qui allait éclater. Déjà de faibles brises venant de l'ouest faisaient frémir le feuillage toujours vert des ifs et des cyprès du cimetière, présage infailible de tempête sur ces bords, où l'on eut dit que les âmes des vieux revenaient pour avertir leurs fils et les prémunir contre les sinistres surprises de leur redoutable antagoniste !

En ce moment, le Curé sortit de l'Eglise suivi du bedeau qui venait de sonner l'*Angelus*. Ces signes précurseurs de tourmente ne leur échappèrent point, et M. de Hersédit à son compagnon : Nous aurons gros temps cette nuit !... Savez-vous si tous nos gens sont rentrés ?... Et à mesure qu'il parlait il boutonnait sa mince douillette, car le froid commençait à devenir vif.

—Oh ! je le suppose, M. le Curé, répondit le vieux soldat, par ce vent d'Ouest, un moussé de douze ans sentirait venir le grain !...

L'abbé descendait le modeste parvis de l'Eglise, quand le bedeau ontrevoyant quelque chose de blanc sur les marches, dit : *Qu'est-ce que c'est que cela ?* Il se pencha et jeta une exclamation stupéfaite.

—Qu'avez-vous ? demanda vivement le vieux pasteur.

—Un enfant ! M. le Curé, un enfant ! s'écria le bedeau, en présentant à l'abbé un petit être qui semblait âgé de quelques semaines seulement, et qui dormait comme un petit prince (les grands ne dormant guère par le temps de progrès qui court !) dans les haillons qui le couvraient. C'était évi-

demment un pauvre petit étranger abandonné au seuil du sanctuaire par quelque mendiant nomade chez qui la Foi avait survécu à l'instinct maternel.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait l'abbé, ne pouvant revenir de son étonnement.

—Quelle trouvaille ! s'écriait joyusement le fossoyeur.

—Allons, dit enfin le Curé, emportons-le vite au presbytère, le pauvre petit peut attraper la mort en restant ici par ce froid ! ses petites mains sont déjà glacées !...

Il l'enleva des bras du bedeau, l'enveloppa dans un pan de sa douillette, et ils prirent à grands pas le chemin de la maison.

—Seigneur, dit le saint homme, oubliant peut-être qu'il parlait à haute voix, que vos vœux sont impénétrables et que votre bonté est grande ! L'autre soir nous songions fermenter en nous des désirs coupables, nous avions des pensées envieuses que nos lèvres n'osaient pas formuler mais que vous avez bien lues dans nos cœurs ; et au lieu de nous punir, vous vous êtes dit : Ces deux hommes sont vixoux, ce sont de bons amis, il faut leur pardonner ! Et pour rendre notre foi plus vive, vous faites un miracle ! et pour nous punir, pour vous venger, vous, le Dieu terrible des armées ! vous donnez à nos vieux jours un bonheur que nous n'aurions jamais osé rêver !... Ah ! que votre saint nom soit à jamais béni !...

—Amen, murmura d'une voix émue, le vétéran, dont l'âme bretonne était si capable de comprendre et de s'associer au sentiment de religieuse reconnaissance du Prêtre.

Arrivés au logis, le vieux soldat s'agenouilla devant la cheminée s'occupant activement de ranimer le feu presque éteint, tandis que le Curé, debout près de lui, portant l'enfant dans ses bras, rappelait d'une façon frappante le *Saint Vincent de Paul* des images naïves que nous connaissons tous.

La lampe est allumée et la cheminée flambe comme pour une nuit de Noël ! N'en est-ce pas une véritable ?—Les mages, apportant l'encens, l'or et la myrrhe, trouvèrent-ils plus beau le divin enfant devant lequel ils courbèrent leur front couronné, que ces deux vieillards ne trouvaient l'enfant abandonné qu'ils avaient déposé sur le lit blanc et pur, comme un berceau, du vieux pasteur, où le chérubin continuait son rêve. Si l'on rêve à cet âge !... C'est comme dans un conte ! disait avec ravissement le vieux soldat, qui tenait le rideau soulevé au-dessus de ce jeune front. Comme nous allons l'élever, reprit-il, comme nous allons en faire un gars robuste et vaillant !...

Mais son front s'assombrit un peu, son visage perdit son expression extatique et il se mit à caresser la longue cicatrice qui lui coupait le front, geste qui lui était habituel quand il tombait sous le coup de préoccupations graves, et puis il dit : Nous allons l'élever !... certainement ! mais il faut y penser. Vous, M. le Curé, vous êtes savant comme un livre et vous lui apprendrez tout ce qu'il faut qu'il sache, moi, je me flatte de savoir manier le fil et l'aiguille, de faire une reprise et de laver du linge aussi bien que n'importe qui, mais ça ne suffit pas ! Nous ne savons, pas plus l'un que l'autre, comment on touche à ces petits êtres là, comment on peut leur mettre et leur ôter leurs langes sans les blesser, comment les nourrir, comment les endormir quand ils pleurent, comment les faire taire sans les gronder quand ils sont méchants... hum !... Prendre une servante ?.. nous ne pour-

rons ni la nourrir ni la payer, ou bien il faudra que vos pauvres s'en aillent les mains vides quand ils viendront frapper à votre porte, et ça porterait malheur au petit !... Et puis, qui est-ce qui en aurait autant de soins que nous !...

—Comment, une servante ! se récria le Curé, et puis, plus doucement : nous aurons bien ce qui lui sera nécessaire, mon ami. — Nous désirions un fils, Dieu nous l'envoie, ça n'est pas pour nous le retirer ? Tous ces soins dont vous parlez, notre tendresse nous les suggérera ! Nous sommes pauvres, dites-vous, c'est vrai ; cependant, fit-il avec une pointe de vanité, j'ai là une grande armoire pleine de bon linge, et quand Monseigneur vient pour la confirmation, je ne crois pas que nous l'obligions à jeûner !...

—Oui, dit le bedeau, carressant toujours sa balafre, il y a des poulets, du poisson frais, du vin... je sais... mais à cet âge là, M. le Curé, on n'a pas l'appétit d'un Evêque ?...

—Eh bien ! nous aurons une chèvre ! et puis je vous défends de parler ainsi légèrement du clergé.

Le bonhomme baissa la tête sous l'admonestation.

Après cette importante délibération, ils se penchèrent de nouveau sur l'enfant dormant toujours, charmant d'abandon et de grâce. Ils baisaient tour à tour ses petites mains potelées et les reposaient doucement sur le lit, se faisant mutuellement signe d'être prudent !... A la fin le bon Curé, n'y pouvant tenir plus longtemps, le baisa au front, — le chor petit eut l'un de ces gestes vagues qui annoncent l'approche du réveil, le vicé audacieux se retira brusquement, malgré, qu'au fond, il fut très-satisfait de voir enfin l'enfant ouvrir ses yeux, pareil au marin qui attend impatiemment le lever des étoiles pour orienter ses voiles et mettre la barre au vent.

Il se réveilla donc, et leur sourit en s'éveillant.

Aussitôt le Curé, tremblant d'une émotion profonde, le prit dans ses bras et vint s'asseoir devant le feu. Pendant qu'avec mille précautions il le débarrassait de ses haillons attachés avec des ficelles et qu'il restait ensuite à le regarder, comme étonné qu'il n'eût point d'ailes, le fossoyeur accroupi près de lui, les mains sur les genoux, la bouche béante et les paupières prodigieusement ouvertes le regardait faire en murmurant : Un vieux prêtre, c'est comme une femme, ça a les mains si blanches et si douces !... et puis, ça sait parler aux anges..... !

Ah ! cette heure fut exquisite pour eux ! La scène était intime et délicieuse : Une grande flamme blanche dansait gaiement dans la cheminée, remplissant la chambre de lumière ; l'enfant, frère espérance d'âme ! tout heureux de se sentir nu devant le feu, assis dans la robe de l'abbé, serrait ses petits poings, frottait ses petits pieds et balançait la tête, l'œil brillant et les lèvres entrouvertes dans ce vagissement heureux et monotone qui atteste le bien-être de la petite créature, qui n'est pas encore susceptible de joie. — La vierge de la cheminée dut adresser au *Christ*, qui ornait le fond du lit, un regard auquel il dut répondre par un sourire !

L'enfant fut baptisé par l'abbé sous le nom d'*André*, d'après son parrain, le bon fossoyeur.

Mais précisément à l'occasion de son baptême, nos deux amis tombèrent dans d'étranges et terribles perplexités. Les haillons qui le couvraient étaient sordides, et comme la maison du Curé n'avait jamais pu être supposée destinée à recevoir

un hôte de cet âge, le presbytère était absolument dénué de layette et de rien qui en approchât ; et précisément de récentes aumônes avaient complètement ruiné ces deux justos. — On ne pouvait cependant pas porter le pauvre petit à l'Eglise, tout nu, ou enveloppé dans la douillette du Curé ? En supposant qu'on le baptisât au presbytère, il était également impossible de le garder ainsi ? Le vétéran pensa aux familles du village, mais cet appel à la générosité publique blessait M. de Horsé, qui considérait déjà l'enfant comme sien, d'ailleurs, malgré leur bonne volonté les gens de Ploëmer n'auraient peut-être pu fournir qu'un trousseau très incomplet ? — Prendre une ouvrière ! Mais il fallait la faire venir de Châteaulin et la payer ! Or, c'était précisément là qu'était l'embarras ! — Le bon Curé s'accusait de prodigalité, il se reprochait amèrement sa sottise qu'il avait achetée dix ans plutôt, il se disait qu'on devait, quand on était sage, avoir toujours une petite somme disponible pour les besoins imprévus ; et leurs préoccupations prenaient les proportions de l'angoisse !

Mais Vasco Gama ne s'est rendu illustre qu'en doublant le cap des tempêtes ! c'est le propre du génie, de sortir victorieux des situations les plus désespérées ! — Tout-à-coup le vieux soldat se leva, il ouvrit l'armoire du Curé et en retira deux draps qu'il jeta sur le lit comme Condé dut jeter son bâton de maréchal à Rocroi, puis muni d'une équerre, d'un mètre, d'un compas, et de divers autres utensiles de dessin et d'architecture, il esquissa sur la toile jaune des carrés, des losanges, des triangles et des parallélogrammes de toutes les dimensions, saisissant ensuite une grande paire de ciseaux il fit plus de cinquante morceaux de ses deux grandes pièces de lin ; enfin, il onfila son aiguille et se mit à coudre.

Le bon Curé, qui était ignorant comme un vieil le fille, le regardait faire avec autant de saisissement que d'admiration.

Quelque fois le téméraire artiste mesurait, coupait... mais quand il s'agissait de rajuster les deux morceaux... le malheureux s'était trompé ! Alors, le visage de cet honnête homme pronait une expression désespérée ; s'il eût gâté la pourpre d'un manteau royal son émotion n'aurait pas été plus grande ; il étouffait un juron, et la sueur au front, les narines froncées, l'œil ardent, il recommençait à couper, et puis cousait, essuyant fréquemment ses lunettes, soufflant à chaque point de toute la longueur de son fil. — Enfin, sérieux comme le jour où il avait gagné la croix, il essaya sur son poing quelque chose qui ressemblait assez à un petit bonnet. Il paraît qu'il en fut satisfait car il en coupait immédiatement plusieurs autres sur le même patron ; puis, il passa aux brassières et aux langes !. Oh ! quant aux langes ça marcha comme sur des roulettes, il n'y avait que des ourlets à faire ! — Dam ! ça n'était pas parfait ! les coutures n'étaient ni très droites, ni très bien faites, les points y affectaient des airs de noble indépendance, qui nuisaient ici, comme chez les peuples, à la perfection de l'ensemble ; les manches avaient les plis gothiques, et les robes, cette rigidité de draperie, qu'on trouve dans les peintures sur bois et sur les vitraux des très vieilles églises, enfin le visage du baby blond souriait joyeusement sous un bonnet profond comme la cayole d'un moine ; et pourtant ! nous ne savons comment cela se faisait, il était ravissant, ainsi affublé !

Grâce à l'industrie de son parrain, maître André eut donc une layette.

Le socrage présenta moins de difficultés qu'on aurait pu le penser, l'enfant était robuste, car la misère tue ou fortifie, et il pronait en souriant comme un petit pauvre, tout ce qu'on lui présentait. L'abbé en reportait tout l'honneur à Dieu, mais le fossayeur, moins pieux, pensait en son for-intérieur, que la gloire devait être partagée, et il pronait un air capable pour donner des conseils aux jeunes mères du village; cependant, pour être tout à fait juste, nous devons dire que tout deux avaient des fatuités de nourrice et trouvaient leur enfant le plus beau, le plus intelligent et le plus avisé qu'il y eût sur le littoral!

Souvent, au commencement, quand André pleurait et leur tendait les bras, ils ne savaient ni que dire, ni que faire: avait-il soif? avait-il faim? était-il malade? avait-il sommeil? Était-ce une épingle qui le piquait?... Si, malgré tous leurs soins, l'enfant continuait à se plaindre, le vieux soldat se sentait pris de désespoir et l'abbé avait envie de pleurer, alors il demandait au ciel de l'inspirer; et comme l'amour est souverainement inventif, ils finissaient par trouver moyen de le consoler ou de le satisfaire, et ils étaient joyeux pour tout le jour! Quand l'enfant dormait ou se roulait sur le lit, montrant ses petits bras et tout son petit corps blanc, gras et dodu, où le sang rose affluait à fleur de peau. Comme il est beau, disait le bon Curé.—Magnifique! appuyait son autre père. Et c'était ainsi que se passait délicieusement le temps, car le bonheur, ici bas, n'est fait que de ces riens éphémères!

Le bambin pouvait avoir un an, quand un beau jour d'automne il lui prit fantaisie de marcher.

Depuis lors, chaque soir vit les deux vieillards descendre sur la plage avec leur élève; là, ils essayaient ses premiers pas sur le sable humide, surveillant avec une sollicitude qu'on devine, ses progrès de chaque jour: l'un l'appelait en lui souriant pendant que l'autre, courbé sur l'enfant, le soutenait et aidait à ses premiers efforts; après un petit pas qui lui semblait immense, le bébé s'arrêtait avec un sourire orgueilleux, et les deux vieux étaient tout ravis.—Combien d'hommes font comme cet enfant! Quand il jetait un petit cri à la vue d'un crabe ou quand il leur fallait se baisser pour l'aider à ramasser un caillou bleu ou un coquillage rose, ils se heurtaient souvent en voulant l'embrasser en même temps!... Enfin, un certain soir, il se hasarda et partit sans être aidé.—Depuis ce jour, il allait en avant, le curé le suivait en regardant par-dessus son bréviaire et son parrain se frottait les mains, et quand l'espion se mettait à courir, M. de Hersé fermait son livre, et ils couraient eux-mêmes, riant de ne pas pouvoir le suivre! Quel gaillard! disait le fossayeur.

Ensuite, l'enfant tant aimé, eut l'ambition de parler? après le premier pas, ce fut le premier mot, c'est-à-dire, chaque jour de nouvelles surprises et de nouveaux ravissements.

Dès qu'il commença à bégayer, M. de Hersé, qui voulait en faire un savant, exhuma du fond d'un vieux placard tous ses livres du *Petit Séminaire*, et lorsqu'on les feuilletait il constata qu'il avait beaucoup oublié, il se remit à l'étude, rapprenant avec ardeur sa grammaire latine, compulsant son dictionnaire, se récitant à haute voix *Horace* et *Virgile*; quelquefois, quand la mémoire, lui manquait, quand il s'arrêtait cherchant le mot fugitif, le fossayeur, assis près de lui, répondait: *Amen!*... par habitude.—L'enfant joyeux, qui se roulait sur les genoux du bonhomme, riait sans

comprendre, et les deux vieillards, naïfs comme leur enfant, riaient de le voir rire!—C'était délicieux!

CHAPITRE III.

Dix années s'écoulèrent, dix années heureuses, qui furent, pour ces deux pèlerins, traversant les stoppes de la vie, comme le royaume dans l'oasis pour l'arabe qui traverse le Sahara! Ils vieillissaient en souriant et l'enfant grandissait.

Mais il grandissait comme un jeune arbre à l'ombre de vieux chênes? D'abord ils le préservent des autans, mais à mesure qu'il s'élève l'air lui manque, l'air et le soleil qui fait verdoyer ses feuilles, auxquelles ses rameaux demandent la sève comme le tronc la sollicite des racines.

Il grandissait auprès des deux vieillards, mais sans prendre le goût des jeux bruyants de son âge.—Sa grâce, tous les enfants sont gracieux! était comme craintive; l'azur de ses yeux cachait une douleur qui les rendait plus tendres et plus doux, mais qui lui donnait l'apparence d'une fleur de serre chaude qui s'étiole loin du ciel natal! Il ne souffrait pas, il n'avait jamais une plainte, pourtant un mal lent, un poison subtil comme le venin du crotal circulait dans ses veines et le minait sans que ses vieux amis, dans leur égoïsme naïf, s'aperçussent de son mal, car sa langueur le rendait plus charmant.

Si les enfants étaient comme les fleurs, si un rayon de soleil ou d'amour suffisait pour qu'ils prissent des forces, André aurait dû s'épanouir plus vivace et plus robuste qu'aucun autre; si les baisers souvent répétés faisaient éclore les roses sur les joues, si une tendresse toujours active, toujours en éveil, si les cheveux blancs penchés sur un berceau à toutes les heures de la nuit, si deux amours paternelles, si la bonté aveugle et dévouée de deux aïeux, suffisaient pour faire l'enfance joyeuse et forte, il aurait dû s'élançer dans la vie comme un papillon dans l'air, fou de fleurs parfumées et d'insectes d'or, libre, enjoué, vif, exubérant de santé, voulant tout saisir, tout connaître, plein de désirs avides, tapageurs, les cheveux emmêlés par les branches des buissons, mordant à pleins dents aux fruits verts pendants à tous les arbres, faisaient rire avec lui tous les échos, déchirant sa veste à toutes les haies! Mais il en est autrement!

Aucun jeu n'a d'attrait pour le jeune fils des deux vieillards; il regarde quelque fois passer les enfants des pêcheurs courant à la grève ou allant escalader la balaise, pieds nus, coiffés de rayons, c'est-à-dire de leurs cheveux blonds, vêtus d'une mauvaise blouse ou d'une vareuse déchirée et d'un pantalon légué par l'aïeul, dont la prévoyance maternelle a racourci les jambes en négligeant de retrécir la ceinture; il leur sourit et revient à petits pas, toujours rêveur et solitaire au jardin silencieux de la cure où il trouve son père, le soldat, son arrosoir ou sa bêche à la main, qui, entendant de son côté, crier la folle bande, lui dit: Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec eux? Mais André secoue la tête et lui répond avec une caresse; je m'amuse mieux quand je suis avec toi.

Et puis, il aimait trop les livres! Le bon Curé, heureux et souvent étonné de sa précoce intelligence, ne compronait pas le danger, il ne voyait pas palpiter à ses tempes des pensées et des rêves trop lourds pour ce jeune cerveau; il était fier des progrès de son élève et son orgueil paternel s'eni-

vrait déjà des succès qu'il pressentait ; mais ces deux excellents vieillards, dont tous les battements de cœur étaient pour cet enfant, admirablement triste, ne voyaient pas que pour cet être qu'ils aimaient tant, leur sénile tendresse était comme une prison, que leurs baisers étaient trop longs et trop fréquents. Car André, nature affectueuse et douce ne savait pas se refuser à une caresse, et présentait toujours son sourire lassé et son front pâle à de nouveaux baisers, et puis il se jetait au cou du soldat ou du prêtre, parce qu'il était longuement câliné ! mais on meurt d'être trop aimé comme de ne l'être pas ! c'est un mal délicieux, mais c'est un mal qui tue !

Cependant l'abbé, pas plus que le fossoyeur, ne s'apercevaient de la prostration dans laquelle tombait leur enfant, ils le croyaient faible mais rien moins que malade, c'était dans leur pensée une créature frêle et délicate, qu'il fallait entourer de plus de soins, mais c'était tout. Et c'étaient justement ces soins qui le tuaient ! Un jour, enfin, la lumière dût se faire : André se trouva si faible qu'il ne pût se lever. — L'alarme fut vive au presbytère ? Copendat M. Hersé, qui se targuait d'un peu de médecine, lui tâta le pouls, constata qu'il n'avait pas de fièvre et dit que ce ne serait rien, qu'une indisposition d'un ou deux jours, après laquelle l'enfant se porterait mieux.

Le vétéran ne répondit, mais un quart d'heure plus tard il était sur la route de Chateaulin, et demandait, en y arrivant, le nom et la demeure du meilleur médecin. On lui indiqua un vieux praticien dont la famille était assez nombreuse pour qu'il pût puiser dans son sein même une grande expérience, il avait quinze enfants ! c'était un homme capable, un peu brusque, un peu matérialiste comme tous les élèves de Broussais, mais intruit, intelligent et d'un cœur excellent. — Il se rendit immédiatement à Ploëmer, examina minutieusement le petit malade, l'ausculta, se fit raconter sa vie, ses occupations et ses plaisirs ordinaires, puis faisant un tas des estampes et des livres qui couvraient le lit et que le bon abbé avait apportés à l'enfant pour le distraire, il regarda du côté de la cheminée avec l'intention évidente d'en faire un auto-da-fé, fort heureusement pour la bibliothèque du presbytère, on était au mois d'août, par conséquence il n'y avait pas de feu, alors le Docteur campa le tout sur une table et se tournant vers les deux vieillards : Je vous réponde de sauver cet enfant, — leur dit-il du ton dont un mauvais maître parlait à ses nègres quand il n'y avait que ses esclaves noirs, car tout le monde sait que depuis l'abolition de l'esclavage il y a des nègres blancs ! — et il est fort malade !... mais je vous prévins que si je revois un livre, une image, quoique ce soit qui puisse captiver son attention, je ne reviens plus, et je vous annonce que dans ce cas il sera crêvé avant quinze jours ! je vous le dis et vous devez me croire ! — Mais remarquant l'expression de profonde douleur répandue sur la face de ses deux auditeurs, il on fut touché et reprit plus doucement : Mais, je vous le répète, j'en réponds si mes prescriptions sont suivies ponctuellement.

— Oh ! Monsieur le major !... fit le vieux soldat pour protester de son obéissance.

— Qu'a-t-il donc, Docteur ? demanda anxieusement le Curé.

— Il a, dit le médecin de son ton bourru, il a une anémie que vous lui avez donnée par votre stupide éducation, car le gars était bien constitué.

— Oh ! Docteur, ne dites pas que c'est notre

faut ! implora le pauvre prêtre en joignant les mains.

— Mais si, répondit le médecin, je dois vous le dire au contraire ! Et sa voix devenant bienveillante, il poursuivit en pronant affectueusement le bras de l'abbé de Hersé : Voyez-vous, M. le Curé, la nature est une mère, une bonne mère, mais jalouse en diable ! Elle n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires et qu'on se mette à changer ses habitudes ! Un gamin de dix ans ne doit pas expliquer l'*Enéide* comme vous me le racontiez tout à l'heure, il peut savoir lire assez couramment, peut-être, commencer l'*Épître de l'histoire sacrée* mais rien de plus, morbleu !... ça n'est pas à cet âge qu'on s'assied à l'ombre, dans votre triste jardin, et qu'on raconte à son parrain qui laboure un carré ou ratisse ses plates-bandes la *Prise de Rome* ou la *Ruine de Carthage*. À cet âge, la nature veut qu'on monte aux arbres pour dénicher des oiseaux ; qu'on aille à la mer à marrée basse et qu'on se sauve comme on peut devant le flot qui monte ; qu'on arrive au presbytère, rouge comme une pivoine, essoufflé, n'en pouvant plus, ayant déchiré sa culotte et perdu son bonnet ; qu'on mange comme un loup et qu'on s'endorme dans sa chaise, parce qu'on est éreinté ! — Et son ton, devenant plus véhément, il dit encore : Au lieu de l'élever ainsi, vous vous êtes mis entre lui et son soleil, vous l'avez fait marcher constamment dans votre ombre, pauvres jardiniers ignorants, vous avez traité cette fleur comme un champignon ! Vous êtes deux vieux égoïstes, vous lui mangez son air ! Vous saturez ce petit être avide d'oxygène de tout le carbone qu'il expire vos vieux poumons ! Vous l'idôlatrez, vous l'assassinez !

— Oh ! mon Dieu, si c'était vrai ! murmura l'abbé, que la parole colorée du Docteur impressionnait vivement.

— Comment, si c'était vrai ? Me prenez-vous pour un âne !... si c'était vrai ?... Mais c'est clair comme le jour !...

— Oui, M. le major, c'est clair... comme le jour, dit humblement le vétéran, mais voyez-vous M. le major, monsieur le Curé ne savait pas ça quoi qu'il sache beaucoup d'autres choses, et moi je suis... une vieille bête, et je ne savais pas non plus... mais maintenant, M. le major, ça va changer... Et pour le traitement ! quelle est la consigne... ?

— La consigne, dit le médecin ému malgré lui, c'est d'ouvrir les fenêtres pour remplir la chambre d'air pur et de soleil, c'est de lui faire manger des viandes rôties et saignantes et de lui faire boire de bon vieux Bordeaux, si vous n'en avez pas, ici, je vous en enverrai de chez moi, parce qu'il en faut !... et puis donnez-lui des enfants de son âge pour jouer, pendant que vous, vous irez lire votre bréviaire sur la plage, et que vous, vous irez creuser vos trous, afin de ne pas les gêner ! Mais surtout, pas de livres ! — Et laissant les deux vieillards, il revint au lit de l'enfant, pendant une grosse demi-heure il causa avec lui d'une voix aussi affectueuse et aussi douce qu'elle était d'ordinaire brève et bourru avec les hommes. Quand il quitta son petit malade ils étaient les meilleurs amis du monde.

Pendant deux semaines il revint tous les jours, car le pauvre petit était bien gravement malade ; il amena plusieurs fois au presbytère l'un de ses enfants, bambin de l'âge d'André, aussi gai, aussi tapageur et aussi turbulent que l'autre était sérieux, silencieux et tranquille. Des or-

donnances et ses ordres exécutés à la lettre amenèrent bientôt un mieux sensible.

Enfin le petit malade entra en convalescence, c'est-à-dire qu'il avait repris assez de force pour se lever pendant quelques heures, et même pour s'associer aux jeux des compagnons que le fossoyeur allait racoler dans le village ou sur la plage. La convalescence devait être longue, mais cela importait peu, pourvu qu'il fut sauvé !

Un soir qu'il s'était endormi dans le grand fauteuil de l'abbé, celui-ci et son ami, assis près de la croisée, causaient à demi-voix de peur de le réveiller. Ils parlaient de son avenir.

Je ne désiro point qu'il ait la vocation, disait M. de Hersé, sûrement il est beau, il est grand d'être comme la lampe allumée à l'autel, de symboliser la Foi, de verser l'eau lustrale sur le front de l'enfant et de le laver de la tache originelle, de suggérer l'Espérance aux malheureux, de cultiver la Charité dans le cœur du riche ; certainement il est doux de chanter les louanges du Seigneur et d'envoyer l'hymne sainte, portée sur des flots d'encens jusqu'aux pieds du Tout-Puissant ; mais il faut pour le saint ministère une force que l'enfant n'a peut-être pas ! Il faut souvent se lever la nuit, prendre le ciboire et l'huile sacrée dans le pan de son manteau, et partir, ailer, quelque temps qu'il fasse, à de grandes distances, marchant au hasard à travers la lande ou les terres labourées, cherchant dans les ténèbres la petite lumière qui révèle la maison funèbre, entrer, et si l'on arrive à temps, trouver un moribond qui vous accueille souvent par un blasphème, en vous montrant sa famille éplorée, la cheminée sans feu, la hucho sans pain... Il faut alors traverser dans son cœur des paroles qui aillent à l'âme du mourant, il faut essuyer son front humide de sa dernière sueur, lui voiler les angoisses de la séparation et appeler sur ses lèvres le sourire de l'Espérance, tandis que de l'autre côté, il faut consoler ceux qui restent !... et le lendemain, il faut revenir avec le cercueil et l'eau bénite, souvent avec le drap qui doit ensevelir le mort, et du bois, et du pain ; car on a tout promis la veille pour débarrasser l'agonisant de ses préoccupations terrestres. D'autre fois, on marche en lisant derrière une haie ombragée, on l'on traverse, en rêvant soit une prairie pleine de marguerites et de boutons d'or, soit un champ couvert d'épis blonds, on élève son âme vers Dieu, et on le remercie en admirant les splendeurs de ses œuvres, on se dit avec joie que la moisson devant être abondante les pauvres n'auront pas faim cette année ; mais voilà qu'un mauvais ouvrier qui sort du cabinet passe à côté du prêtre dans l'étroit sentier et lui montre le poing ou le repousse brutalement en disant : Mais va donc, *seigneur* !—Et il faut commander à son front de ne pas rougir, à ses nerfs de s'apaiser, et se rappeler le divin supplicé pour répéter avec lui : Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne sait pas ce qu'il fait !...

—Oh ! fit le vétéran, avec indignation, cela vous est-il arrivé, M. le Curé ?

—Quelquesfois, répondit doucement le bon pasteur.

—Oh ! si j'avais été là ! s'écria le vieux soldat, en serrant les poings.

—L'abbé poursuivit : Non, je ne désiro pas que notre André soit prêtre ! La tentation est si près de la faute ; les obligations de l'homme sacré sont si grandes, si impérieuses, si sévères et si hautes, que je craindrais..... pour cette nature frêle et sympathique !... Si le Seigneur veut

m'exaucer, l'enfant ignorera jusqu'au nom du vice, car, même pour le combattre, je voudrais qu'il y demeurât étranger.

Et joignant les mains, il dit : Mon Dieu, son âme est blanche comme un lys, sa pensée est pure comme celle des Anges, il ne sait rien de mauvais, il n'a vu que le ciel et la mer, il n'a entendu que notre voix et le bruit des flots ; laissez lui sa robe d'innocence ! ne l'appellez pas, Seigneur, car, vous savez bien que l'agneau ne peut pas devenir berger !... Et il se tut.

Après un moment de silence, le bon fossoyeur, qui réfléchissait profondément, releva la tête, prit la main de l'abbé dans les deux siennes et la serra affectueusement, puis il dit à son tour :

—Vous ne désirez pas qu'il soit prêtre, et moi, je ne veux pas qu'il soit soldat !—J'ai remarqué qu'il aimait à aller voir les douaniers passer la revue, le dimanche matin, et j'ai souvent vu dans ses yeux qu'il serait intrépide !—Ses yeux n'étaient que doux, mais le vétéran le jugeait comme un père.—Et ça m'inquiète, reprit-il ; quand on est jeune on aime les broderies, les plumets, on voudrait se voir tout chamarré, comme un officier de hussards ou un tambour-major, on trouve ça beau ! et on part... et l'on ne revient pas toujours !... on oublie les vieux qui meurent d'ennui et de tristesse ! Et, si l'on revient... on trouve que des étrangers ont vendu les meubles pour payer l'enterrement, et qu'ils ont pris la pierre du foyer pour en faire une pierre de tombe !... Aussi, fit-il, en cherchant à raffermir sa voix tremblante d'émotion contenue, pas de sabre, on bien, morbleu ! nous nous fâcherons !.....

Un petit rire clair, harmonieux et perlé comme un prélude de rossignol, un petit rire qui exprimait peu de crainte mais beaucoup d'espéroglerie, interrompit le vieux soldat : Ah ! c'est comme ça, dit l'enfant dont les deux coudes reposaient sur l'un des bras du fauteuil, pendant que le menton dans ses mains, il dardait son regard malicieux sur les deux vieillards à travers les boucles blondes qui lui cachaient le front, ah ! c'est comme ça qu'on parle de moi quand je dors, et qu'on ne veut pas ceci, et qu'on ne veut pas cela, et qu'on se fâchera, et qu'on fait la grosse voix ! oh ! j'ai tout entendu..... !

Les deux amis furent d'abord un peu décontenancés ; l'abbé se remit le premier et s'approchant de l'enfant, il lui dit d'un ton affectueusement grondeur : c'est mal, cher petit, de feindre de dormir pour écouter !—mais voyant le doux visage perdre son expression joyeuse et se contracter légèrement, il s'empressa d'ajouter :—ça n'est pas bien grave, mais c'est une petite dissimulation, que ton âge excuse assurément, mais qui serait coupable, plus tard ! Et il se pencha pour l'embrasser afin d'atténuer encore l'amertume de sa faible réprimande. Il jeta ses bras autour du cou du Curé, le retint durant une minute, les lèvres contre sa joue, et lui dit : Eh bien, ne gronde plus, je vais vous dire quelque chose !...

—Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? dit son père, le soldat, d'un ton engageant.

—Eh bien, reprit André, en s'accommodant dans son fauteuil, voilà : Je ne veux être ni prêtre, ni soldat, ainsi n'ayez plus d'inquiétudes ! Je vais vous dire ce que je serai, poursuivit-il d'un ton grave, je serai marin !

—Marin ! s'écrièrent en même temps les deux vieillards.

—Oui, pas marin comme ceux de Plôëmer, qui

partent le matin et qui reviennent le soir, mais marin comme on raconte dans mes livres ! Et comme cela vous serez contents, et moi aussi !... vous penserez peut-être quelques fois au naufrage, mais il n'y a pas de danger ; j'ai toujours vu dans les histoires, et c'est certain puisque c'est imprimé ! qu'il y en a toujours un qui se sauve sur une planche, sur une vergue, ou sur une cage à poules ! Moi, je serai toujours celui-là ; et puis, je verrai une voile à l'horizon, je ferai des signaux et on me recueillera juste au moment où j'allais avoir très-faim.—Si vous êtes quelques temps sans avoir de mes nouvelles, il ne faudra pas être inquiets, c'est que je serai dans une île où je vivrai comme Robinson, en attendant qu'il passe un brick ; j'ai même pensé à des choses qu'il n'a pas faites et que moi je ferai !... Je verrai ces beaux pays où il fait toujours chaud, où il y a des oranges, des fleurs et des fruits, des oiseaux magnifiques ; et puis, un beau jour je reviendrai, alors je serai capitaine, j'aurai une grande barbe, une grosse voix, je serai très grand et très fort, j'aurai un sabre, des pistolets, des épauettes d'or, et au commencement vous ne me reconnaîtrez pas ! Et puis, nous nous assierons devant le feu, tous les trois, moi, je serai au milieu, pour raconter tout ce que j'aurai vu et tout ce que j'aurai fait, et dans les plus beaux moments vous vous regarderez et vous direz : hein ! comme il est brave !... Et puis, je vous rapporterai beaucoup de choses, des affaires de Chine et du Japon, des perroquets, un singe, des perles, et puis beaucoup d'argent pour vos pauvres !... et il termina en se jetant dans les bras de ses deux pères, tout enivré de ses rêves, et de tout ce qu'il pensait encore et n'exprimait pas.

Eux, étaient atterrés ! Cette vocation qui se révélait d'une façon si enthousiaste, avec une prolixité qui prouvait de longues méditations, les navrait.

Le vétéran sentait son vieux cœur palpiter dans sa poitrine, au souffle de ses angoisses, comme la feuille palpite au souffle du vent ; les images les plus lugubres, les tableaux les plus sinistres, se présentaient en foule à son imagination effarée. Car la résolution de l'enfant n'était pas une pensée que des distractions, une autre direction donnée à son esprit, un autre aliment fourni à ses rêveries, fussent aisément changer !—Il y a trois choses, trois amours dont on meurt à la côte de Bretagne : c'est l'amour du pays, qu'on appelle nostalgie ; l'amour de la fiancée et l'amour de l'Océan !

L'abbé de Hersé joignit les mains, et sa pensée instinctivement rattachée au ciel, monta vers Dieu : Seigneur, dit-il hurablement, si vous l'avez décidé que votre volonté soit faite ! mais pourquoi, Seigneur, saturer d'amertume, pourquoi enduire de fiel la coupe que votre divine bonté présente à nos lèvres ! Est-ce donc pour que nous sachions mieux qu'il n'y a de bonheur réel qu'au Ciel !... Puis, il pressa l'enfant contre sa poitrine, l'embrassa longuement, aussi longuement que s'il lui eût déjà dit adieu, se leva et sortit.

Cte. A. DE VERVINS.

(À suivre.)

Histoire.

[Pour le Foyer Domestique.]

NOTES

sur

YAMACHICHE.

AVANT-PROPOS.



La passion des études historiques s'est fait sentir d'une manière bien vive, depuis un certain temps dans les principales villes du Canada ; on a compulsé toutes les archives, on a répandu, au moyen de la presse, des manuscrits qui semblaient couverts pour jamais de la poussière de l'oubli, on a essayé de suivre à la trace tous les héros de notre passé. De ces recherches patiemment poursuivies notre histoire est sortie toute vivante, toute parfumée. Nous applaudissons au

dévouement de ces hommes qui passent leur vie à écouter les voix des ruines pour nous en transmettre les enseignements, et nous voudrions que la Patrie se montrât reconnaissante pour leurs travaux et leurs découvertes.

Mais il n'y a pas d'intéressants que les endroits rougis du sang de nos pères. tout coin de terre qui a été arrosé de leurs sueurs mérite notre respect et notre attention.

Il est temps que l'on fasse connaître les annales de nos paisibles paroisses de campagne, on y trouve un intérêt puissant et inattendu, comme les premiers pas dans cette voie l'ont prouvé surabondamment.

Placé par la volonté de nos supérieurs ecclésiastiques dans la paroisse d'Yamachiche, nous sommes plu bien souvent à jeter un regard sur cette plaine qui se prolonge à perte de vue le long du lac Saint-Pierre, et dont les moissons, sous le souffle des vents d'été, semblent être les flots d'un second lac plus beau encore que le premier. Nous avons compris alors combien il serait agréable de connaître l'histoire des braves pionniers qui sont venus combattre la forêt dont les ombres mystérieuses voilaient depuis tant de siècles, un sol généreux et fertile. Nous aurions voulu suivre les vestiges de ces guerriers d'une autre espèce, comme les antiquaires de Québec ont suivi les vestiges de Montréal et de Lévis. Dans ces sentiments, nous avons compulsé les archives de la paroisse, nous avons consulté avec plus de plaisir encore ces glorieuses archives vivantes que possède chaque paroisse, les vieillards presque centenaires et voilà qu'avec ces secours le passé de la paroisse s'est débrouillé considérablement, et pouvons même inviter les lecteurs à venir avec nous goûter, quelques instants, les émotions du passé.

Nous pouvons bien dire, sans vaine complaisance, que la paroisse d'Yamachiche est l'une des plus belles et des plus riches du pays ; son sol est

en grande partie formé de ces terrains d'alluvions d'une fertilité merveilleuse, qui ont gâté, dit-on, nos cultivateurs canadiens, en les accoutumant à ne pas rendre au sol ce qu'ils lui enlèvent par la culture.

L'aisance se montre partout sur nos rivages ; mais ce n'est pas ici que se sont passés les grands faits de l'histoire du Canada. On peut dire des femmes d'Yamachiche, aussi bien que des femmes de Spartes, qu'elles n'ont jamais vu la fumée d'un camp ennemi. Pour ce qui nous regarde, les vieilles annales sont d'un mutisme presque complet. La généralité des lecteurs ne trouvera donc probablement pas un intérêt bien palpitant dans les quelques lignes qui suivent, mais peut-être les enfants d'Yamachiche aimeront-ils à les parcourir comme on aime à entendre les légendes des nobles familles, et comme on aime les récits merveilleux que les vieillards font entendre le soir, au coin du feu.

I

Des différents noms qu'ont portés les rivières
d'Yamachiche.

Le nom d'YAMACHICHE paraît toujours fort étrange aux personnes qui ne sont pas accoutumées de l'entendre. Comme nos lecteurs ont pu le deviner déjà, c'est un mot qui nous est venu des langues sauvages ; il signifie *rivière vaseuse*, ou, pour traduire plus littéralement, *rivière avec de la vase au fond*. On ne pouvait désigner d'une manière plus heureuse la petite rivière Yamachiche qui, dans son cours tortueux, roule toujours une eau blanchâtre, très-mauvaise à boire, surtout dans les temps de crue.

On a mis beaucoup de temps à se fixer sur l'orthographe du nom d'Yamachiche, dans les anciens actes vous trouverez toutes les variantes qui suivent : *Yabamachiche, Ouabamachiche, Yabmachiche, Oubmachiche et Ouamachiche*, mais depuis que la paroisse a pris de l'importance, le nom d'YAMACHICHE ou de MACHICHE, par abbréviation, a décidément prévalu. Les Français ont aussi donné aux rivières Yamachiche différents noms qui sont complètement oubliés aujourd'hui. Ainsi, la petite rivière a porté, autrefois, le nom de *St. Lambert*, comme on peut le voir par le contrat de Jean Charles Vacher dit Lacerte (ancêtre du docteur E. LACERTE M. P.), en 1708 (1). Ce nom lui avait sans doute été donné en l'honneur de LAMBERT BOUCHER, seigneur du fief *Grand-Pré*. Nous croyons qu'elle a aussi porté le nom de rivière *St. Jean*.

Dans les *Relations des Jésuites*, il est parlé à deux

(1) Pardevant Étienne de Verron de Grandmesnil, notaire royal en la juridiction royale des Trois-Rivières, y résident, soussigné et témoin cy après nommés fust présent en personne le Sieur Charles Lesieur, seigneur de la Rivière Yamachiche, dans le lac St. Pierre, y demeurant, lequel a volontairement reconnu et confessé avoir baillé et concédé par les présentes à titre de cens et rentes seigneuriales, foncière, non rachetable, en pure roture, profits de lots et ventes, défauts, saisine et amende quand le cas y écherra, à Jean Charles Vacher dit La Serte à ce présent et acceptant, prenant et retenant pour lui ses hoirs et ayans cause à l'avenir, une terre et concession de six arpents de terre de front sur le bord de la petite rivière Yamachiche, autrement St. Lambert, au-dessus et au-dessous joignant les terres non encore concédées de la susdite seigneurie, avec quarante arpents de profondeur suivant les Rumbs de vent tirés par le Sr. Stérest, juré arpenteur, etc.

reprises, et sous des noms différents, d'une certaine rivière située à six lieues de la ville des Trois-Rivières. Il est tout naturel de penser que les bons Pères voulaient parler de la grande *Rivière Yamachiche* qui se trouve précisément à la distance désignée. Ils lui donnent d'abord le nom de rivière "Marguerite," dans la *Relation* de 1644. Le père BRESSANY remontait le fleuve avec un parti de Hurons ; à une lieue des Trois-Rivières son canot fit naufrage, "en un lieu," dit la *Relation*, "où il n'y avait aucun danger, et en un beau temps ; le voisinage de la terre sauva tout ce qui était dedans, mais cet accident les arrêta, et les obligea de coucher au deça de l'entrée du *Lac*, d'où étant partis le lendemain, le froid et les grandes neiges qui tombèrent les retardèrent beaucoup et ne leur permirent pas de passer la rivière Marguerite, éloignée de six lieues des Trois-Rivières ; où les Hurons ayant tiré quelques coups de fusil sur des outardes, se firent reconnaître par trente Iroquois qui n'étaient pas loin de là, et qui leur dressèrent une embuscade au-delà de la rivière, derrière une pointe, laquelle ils devaient doubler : si bien que le troisième jour après leur départ, le canot où était le Père BRESSANY, et qui allait le premier, étant arrivé à cette pointe, se vit incontinent attaqué par trois canots Iroquois, à la vue desquels le Père commanda qu'on ne combattit pas, la partie n'étant pas égale ny en hommes ny en armes. Les ennemis s'approchent et se saisissent du Père et des deux Hurons qui l'accompagnaient, et les déclarèrent leurs prisonniers.....

Ils ne firent alors aucun outrage au Père BRESSANY, ni aux autres prisonniers qu'ils emmenèrent en leur pays (*Relation* de 1644, page 41.).

Mais un Huron ayant été tué dans le combat, les Iroquois se jettent sur son corps, "luy arrachent le cœur de la poitrine, lui enlèvent la chevelure, lui coupent les lèvres et les parties les plus charnues des cuisses et des jambes, les font bouillir, et les mangent en présence des prisonniers."

D'après ce que nous pouvons comprendre, ceci devait se passer entre les deux rivières Yamachiche, à quelques arpents de l'endroit où s'éleva aujourd'hui le village. L'Eglise combattait alors avec une espèce d'infériorité, mais plus tard elle vaincra l'enfer et la barbarie, et elle attestera sa victoire en élevant un temple au vrai Dieu, précisément à l'endroit où Satan avait remporté un premier et insolent triomphe.

Dans la *Relation* de 1652 il est parlé de nouveau de la *Rivière Yamachiche*, qui, cette fois, est désignée sous le nom de "Rivière de la Madeleine."

"Le 6 de Mars de l'année dernière, 1652, les Iroquois qui ont rodé tout le Printemps et tout l'Esté à l'entour des habitations, désirèrent une escouade de Hurons qui les allaient chercher bien loing, et qui les trouverent bien près, sans y penser. Ils étaient en embuscade à la rivière de la Madeleine, six lieues ou environ audessus des Trois-Rivières. Cette escouade commandée par un nommé Toratati, tomba entre leurs mains et fut entièrement défaite.

II

Le Fief Gros Bois.

Les premiers voyageurs n'ont donné aucune attention aux rivières Yamachiche ; CHAMPLAIN lui-même ne les a pas remarquées lorsqu'il remonta le St. Laurent. La colonisation était déjà pros-

père sur plusieurs points du pays, que notre plage n'avait pas même reçu un nom.

Entin, dans l'année 1672, nous voyons que l'Intendant TALON voulait reconnaître les services du Sieur Pierre BOUCHER, lui concède une seigneurie sur les bords de la grande rivière Yamachiche.

“ Jean TALON, conseiller du Roi en ses Conseils d'état et privés, Intendant de la justice, police et finance de la Nouvelle-France, Isle de Terre-Neuve, Acadie et autres pays de la France Septentrionale, Salut. savoir faisons qu'en vertu du pouvoir à nous donné par Sa Majesté, nous avons accordé, donné et concédé, accordons, donnons et concédons par ces présentes, au Sieur BOUCHER, une lieue et demie de terre de front sur deux lieues de profondeur, à prendre, savoir trois quarts de lieues au-dessus de la rivière Amachiche et autant au-dessous de la dite rivière. Pour jouir de la dite terre en fief et tous droits de seigneurie et justice lui ses hoirs et ayant cause, à la charge de la foy et hommage que le dit Sieur Boucher, ses hoirs et ayant cause seront tenus porter au Château de Saint-Louis de Québec, duquel il relèvera, aux droits et redevances accoutumés au désir de la coutume de la Prévôté et Vicomté de Paris qui sera suivie à cet égard par provision, en attendant qu'il en soit ordonné par Sa Majesté, et que les appellations du juge qui pourra être établi au dit lieu ressortiront pardevant....., à la charge qu'il continuera tenir ou faire tenir feu et lieu sur la dite seigneurie, et qu'il stipulera dans les contrats qu'il fera à ses Tenanciers, qu'ils seront tenus de résider dans l'an et tenir feu et lieu sur les concessions qu'il lui accordera ou aura accordé, et qu'à faute de ce faire il rentrera de plein droit en possession des dites terres; que le dit Sieur Boucher conservera les bois de chêne qui se trouveront sur la terre qu'il se sera réservée pour faire son principal manoir, même qu'il fera la réserve des dits chênes dans l'étendue des concessions particulières faites ou à faire à ses Tenanciers, qui seront propres à la construction des vaisseaux.

“ Pareillement qu'il donnera incessamment avis au Roi ou à la Compagnie Royale des Indes Occidentales des mines, minières ou minéraux si aucuns se trouvent dans l'étendue du dit fief, et à la charge de laisser les chemins ou passages nécessaires; le tout sous le bon plaisir de Sa Majesté, de laquelle il sera tenu de prendre la confirmation des présentes dans un an du jour d'icelles. En témoin de quoi nous avons signé ces présentes, à icelles fait apposer le scel et de nos armes, et contresigner par notre Secrétaire, à Québec, ce 3 Novembre 1672.

(Signé : TALON, et plus bas par mon dit seigneur VARNIER.)

Pendant plusieurs années, Pierre BOUCHER sembla faire peu d'attention à son beau fief de Gros-Bois; occupé dans sa seigneurie de Boucherville où la colonisation était en pleine activité, il ne prit pas même soin, croyons-nous, de faire tenir feu et lieu sur les bords de la rivière Yamachiche, comme son contrat l'y obligeait.

Ce n'est que le douze septembre 1699, qu'il commença à faire valoir ces terres abandonnées, en concédant à Nicolas GATINEAU, son beau-frère, douze arpents de front sur quarante deux de profondeur, en arrière-fief, moyennant une rente de quatre minots de blé, payable chaque année, et certain autre droit

spécifié dans un contrat passé à Boucherville devant Maître TAILHANDIER, notaire du lieu.

Le fief dont il s'agit ici comprend la partie d'Yamachiche connue aujourd'hui sous le nom de Rivière-aux-Glaïses; on l'a appelé fief GATINEAU, du nom de son propriétaire.

Benjamin SUITE nous écrit: “ Nicolas Gatineau dit Duplessis était aux Trois-Rivières dès 1650. commis du magasin des Cent-Associés; à cette époque, il me semble, mais à coup sûr il servait de greffier ou notaire pour l'endroit. Il n'y avait pas encore de tabellionage régulièrement établi en ce lieu. Gatineau signait alors DUPLESSIS, tout en se nommant par ses deux noms dans le corps des actes. Une belle écriture, jamais de faute d'orthographe.”

Il s'établit au Cap de la Madeleine, comme on peut le voir par l'extrait suivant du recensement de cette paroisse, en 1681:

Nicolas Gatineau, 54 ans.

Anne (il faut lire Marie) Crevier, sa femme, 31 ans.

Enfants: Nicolas, 17 ans; Marguerite, 15; Jean, 10; Madeleine 9; Louis, 7.

60 arpents de terre en valeur, 14 bêtes à cornes, 2 fusils, 2 pistolets.

On voit que Nicolas Gatineau était un assez riche propriétaire pour son temps. Son épouse était la sœur de Jean Crevier, 1er seigneur de Saint-François, et de Damoizelle Jeanne Crevier, épouse de Pierre BOUCHER, seigneur de Boucherville et de Gros-Bois. Par tout ceci, on voit que nous avons affaire à une famille qui passait parmi les plus respectées du pays. Nicolas Gatineau, fils, est né le 18 juin 1664; il eut pour parrain Pierre Boucher lui-même et pour marraine Marie Boucher, épouse d'Etienne de Latond. Il demeura au Cap de la Madeleine, où on le voit marguillier en 1715. Il avait épousé (le 20 janvier 1699) Jeanne Tétard, fille de Charles Tétard et d'Anne Lamarque, aux Trois-Rivières.

Jean-Baptiste Gatineau s'établit dans la ville des Trois-Rivières; on l'appelle, dans les registres, bourgeois et lieutenant de milice. C'est sans doute lui qui accompagna Frs. HERTZEL, dans sa fameuse expédition de 1691, et qui fut ensuite chargé d'annoncer au gouverneur-général le beau succès qu'on avait remporté. Il était marié à Charlotte Le Boulanger. Il eut plusieurs enfants, et mourut aux Trois-Rivières en 1750, à l'âge de 82 ans.

Ce fut Louis, le plus jeune des fils de Nicolas Gatineau, qui entra en possession du fief qui porte leur nom; mais il n'y vint jamais demeurer. Ayant épousé Jeanne, fille de Jean Lemoyne, habitant du Cap de la Madeleine, à qui M. de CORNELLES avait concédé la Seigneurie de Ste. Marie (1) (à Sainte Anne de la Pérade); il devint héritier de cette Seigneurie et alla demeurer dans le manoir du Sieur Lemoyne. Il y mourut le 20 Fév. 1750, à l'âge de 77 ans, et eut pour successeur l'un de ses fils qui portait son nom. Nous devons dire, ici, que Marie Joseph Gatineau-Duplessis, frère de Louis, obtint une prolongation du fief Gatineau, quatre lieues dans les terres, ce qui explique comment la paroisse de St. Barnabé se trouve dans les limites de ce fief.

(1) En 1667, et par l'Intendant Talon, en 1672

III.

Etablissement d'Yamachiche.

Nous avons voulu suivre sans interruption la succession des seigneurs du *Fief-Gatineau* jusqu'à nos jours ; nos lecteurs nous sauront gré d'en agir de la sorte, car c'est le meilleur moyen de mettre de la clarté dans notre récit.

Il y a une tradition assez répandue parmi nous qui nous fit croire pendant longtemps que l'établissement d'Yamachiche avait commencé par la *Rivière-aux-Glaïses* et que les premiers défrichements s'étaient faits sur la terre appartenant aujourd'hui à M. Sévère Desaulniers (1). Le premier habitant de notre paroisse, nous disait un vieillard à cheveux blancs, fut un nommé Joseph Rivard. Il vint seul s'établir ici, et se mit courageusement à défricher un petit coin de terre au sein de la forêt. Il resta ainsi pendant trois longues années, et le seul homme qu'il vit pendant tout ce laps de temps fut un chasseur qui passa à quelque distance de sa maison. Ce récit, même lorsque nous le croyions véritable, nous intriguait et nous surprenait extraordinairement, car la coutume invariable de nos pères a toujours été de s'échelonner d'abord le long des rivières et sur les terres hautes, et nous demandions pourquoi les habitants d'Yamachiche en avaient agi autrement. De plus, nous trouvions contre la vraisemblance qu'un homme, dans ce temps, fut allé se plonger dans une forêt à plusieurs lieues de toute habitation. La tradition que nous avons rapportée est sans doute vraie, mais elle se rapporte à d'autres circonstances.

En nous entretenant plus tard sur le même sujet, nous avons rencontré des personnes qui ont contredit absolument ce qu'on nous avait dit d'abord, et bientôt, documents en mains, nous avons pu reconnaître nous-même la vérité. Pendant que les premiers défrichements se faisaient à Yamachiche, nous voyons par les registres que Joseph Rivard demeurait encore à Batiscan, et de plus le contrat de concession de la terre de M. Sévère Desaulniers ne date que de 1732 ; ce sont là deux raisons préemptoires, comme on voit.

Nous allons donc faire connaître la véritable histoire des commencements d'Yamachiche ; pour cela il nous faut présenter de nouveaux personnages à nos lecteurs.

En l'année 1702, Charles et Julien LESIEUR, de la paroisse de Batiscan (fils de Charles Lesieur, notaire royal et procureur fiscal de la côte), se rendaient à Boucherville auprès de Pierre BOUCHER, leur grand oncle, et par un contrat passé le huit juillet, devant Maître Tailbandier, faisaient l'acquisition d'une grande partie de la seigneurie de *Gros-Bois*, trois quarts de lieue et sept arpents de front sur deux lieues de profondeur, à prendre à sept arpents au dessus de la *Grande Rivière*, moyennant la somme de huit cent livres, monnaie courante. La vente était faite " sans rien réserver ny retenir aucune chose que " de lessor le sieur Nicolas Gatinaux, ou ses hoirs " ou nyans cause, jouir d'une concession que mon " d. sieur Boucher luy a concédé dans la dite seigneurie, suivant son contrat d'acquisition passé " pardevant le dit not. en date du douzième Sep-

" tombré mil six cent quatre-vingt dix-neuf qui " est de douze arpents de front sur quarante-deux " de profondeur, en arrière-sief, outre une rente de " quatre minots de bled et autre droit que les dits " sieurs acquéreurs et leurs hoirs recevront tous " les ans comme le d. sieur Boucher."

Les nouveaux propriétaires se mirent immédiatement en frais de peupler leur domaine, et dès l'année suivante, 1703, ils dirigeaient une petite colonie vers les bords de la Rivière Yamachiche.

Nous sommes vraiment heureux de pouvoir donner à nos lecteurs les noms de ces premiers et hardis défricheurs ; c'étaient Etienne, Jean-Baptiste et Pierre GÉLINAS, trois frères venus du Cap de la Madeleine. Ajoutons à ces trois noms celui de Charles LESIEUR lui-même, qui dut accompagner et guider ses nouveaux censitaires, ou qui, du moins, arriva seulement quelques mois après eux.

Nous voici en face de deux familles, les LESIEUR et les GÉLINAS, que nous pouvons bien appeler les familles-mères d'Yamachiche ; avant donc d'aller plus loin, on nous permettra de les faire connaître aux lecteurs du *Foyer Domestique*.

Le premier des LESIEUR portait le nom de Charles ; il s'établit d'abord au Cap de la Madeleine, où il épousa Françoise de Lafond, fille du sieur Etienne de Lafond et de Marie Boucher (1), puis en 1681 il alla se fixer à Batiscan.

Voici comment il figure au recensement de cette paroisse, en cette même année, 1681 :

Charles LESIEUR, 34 ans. [5 bêtes, 8 arpts. de terre.]	
Françoise de Lafond, 23 ans, sa femme.	
Charles	7 "
Pierre	4 "
Julien	18 mois. (2)

} leurs enfants.

L'extrait que nous venons de donner renferme certainement des dates fort précieuses. Les recensements de 1666 et 1667 ne mentionnant point Charles Lesieur, et le premier enfant qu'il eut de Françoise de Lafond, étant né en 1674, il est évident qu'il arriva dans ce pays et qu'il se maria entre les années 1667 et 1674, mais nous ignorons encore de quel endroit de la France il était parti.

D'après ce qu'on en peut connaître, Charles Lesieur était un personnage d'une certaine importance. Il exerça les fonctions de procureur fiscal de la Seigneurie de Batiscan jusqu'à sa mort, arrivée en 1697, lorsqu'il n'était encore âgé que de 50 ans.

Il laissa neuf enfants, dont nous donnons ici la liste complète, afin qu'on puisse y référer au besoin.

Charles, né en 1674, marié le 9 janv. 1700 à Charlotte Rivard Loranger. Mort en 1739.

Pierre, né en 1677. Il succéda à son père dans la charge de procureur fiscal. Il dut mourir célibataire.

Julien, né en 1679, marié le 10 janv. 1701 à Simon Blanchet. Mort en 1715.

Françoise, née en 1680, mariée en 1717 à Louis Joseph Rivard Loranger, de Batiscan.

Jean-Baptiste, né en 1686, marié le 30 juillet 1707 à Elizabeth Rivard Laglanderie.

(1) Marie Boucher était sœur de Pierre Boucher, sieur de Boucherville ; Charles Lesieur devint donc par son mariage le neveu de l'ancien gouverneur des Trois-Rivières.

(2) Comme Charles Lesieur partit du Cap en 1681, cet enfant se trouve aussi marqué sur le rôle de cette paroisse.

[1] Père de L. L. L. DESAULNIERS, écrivain, Inspecteur des Prisons.

Joseph, né en 1688, marié aux Illinois à Magdeleine A-douin.

Marie-Catherine, née en 1691.

Antoine, né en 1693, marié le 16 Avril 1719 à Marie-Anne-Angélique Rivard Loranger. Mort en 1736.

Marie-Françoise, née en 1695.

Dans le temps où nous nous reportons, il y avait une coutume qui est complètement perdue aujourd'hui : le fils aîné portait le nom de famille de son père, absolument comme nous faisons maintenant, mais les autres enfants se choisissaient un nom, ordinairement parmi les objets de la nature, et le portaient joint au nom de leur père. Avec le temps ce nom venait à prédominer. Comme les familles étaient alors extrêmement nombreuses (preuve, soit dit en passant, de la grande moralité de nos ancêtres) ceci empêchait la confusion, et chaque enfant mâle devenait ainsi la souche d'une famille distincte et séparée.

Ce système a été largement appliqué dans la famille LESIEUR : Charles, l'aîné, ne porta que le nom de LESIEUR ; mais Julien prit le nom de DUCHÈNE ; Jean-Baptiste prit le nom de DESAULNIERS ; Joseph prit le nom de COULOMB et Antoine prit le nom de LAPIERRE. Les Duchêne, les Desaulniers, les Coulomb et les Lapierre doivent donc aller chercher leur premier ancêtre canadien dans CHARLES LESIEUR, procureur-fiscal de Batiscan, tout aussi bien que les Lesieur proprement dits. Les Frény ne sont qu'une division de la branche des Lesieur dits Lapierre ; un certain Antoine Lesieur dut, le premier, prendre ce nom.

Les trois frères GÉLINAS, qui vinrent avec leur seigneur faire le premier essai de colonisation, à Yamachiche, étaient fils de Jean GÉLINAS et de Françoise de CHARMÉNIL (1).

Ce Jean Gélinas naquit certainement en France, mais nous ne savons malheureusement pas en quel endroit de la France il a vu le jour, ni en quelle année il vint dans ce pays. Ce que nous savons d'une manière positive, c'est qu'il était aux Trois-Rivières, avec Étienne Gélineau, son père, en 1666, comme en fait foi le recensement de cette époque :

Étienne Gélineau, habitant, âgé de 42 ans.

Jean Gélineau, son fils, âgé de 20 ans.

(Extrait du recensement de 1666.—Trois-Rivières.)

Dès l'année suivante, les deux GÉLINEAU étaient fixés au Cap de la Madeleine, où le recensement les désigne sous le nom de GÉLINAS, qu'ils portèrent désormais (2).

Jean Gélinas, épousa Françoise de Charménil vers 1670, et probablement au Cap de la Madeleine. Il eut sept enfants de ce mariage :

Étienne, né en 1670, marié le 8 Nov. 1701 à

(1) Les missionnaires paraissent avoir eu de la peine à saisir ce nom qu'ils ont écrit de cinq ou six manières différentes : Charménil, Charménie, Germénie, Jeanne Ménil. L'abbé TANGUAY semble avoir eu plus de mérite encore en mettant Françoise Germain.

Note de la Rédaction.—L'abbé TANGUAY a donné le nom de Françoise de Charménil, à l'épouse de Jean GÉLINAS.—Voir *Dict. Généalogique*, page 261.—Le nom GERMAIN qui se trouve six lignes au dessus est évidemment une faute typographique.

(2) Extrait du recensement de 1667.—Cap de la Madeleine :

Étienne GÉLINAS, âgé de 42 ans, possédant 20 arpents de terre, etc.

Jean GÉLYNAS, son fils, âgé de 20 ans.

Marguerite Benoist, aux Trois-Rivières. Mort en 1720.

Jean-Baptiste, né en 1671, marié le 8 Nov. 1701 à Jeanne Boissonneau, à St. Jean, Ile d'Orléans.

Benjamin, né en 1672.

Pierre, né en 1674, marié à Madeleine Bourbeau. Françoise, née en 1676.

Mario-Anno, née en 1678, mariée le 21 janvier 1702 à Pierre Rocheleau.

Marguerite-Jeanne, née en 1683, mariée le 1er Sept. 1717 à Pierre Durveau.

De ces enfants, Benjamin disparaît des registres, sans que nous sachions ce qu'il est devenu ; il n'a probablement pas laissé de postérité. Les autres frères ont suivi la coutume que nous avons déjà indiquée, en parlant des Lesieur : Étienne ne porta que le nom de famille de son père ; mais Jean-Baptiste prit le nom de BELLEMARE et Pierre celui de LACOURSE, de sorte que les trois devinrent la souche de familles nouvelles et distinctes. Les Lacourse ont laissé peu de trace à Yamachiche, mais les Gélinas et les Bellemare se sont multipliés d'une manière vraiment prodigieuse. Jean GÉLINAS fut béni dans sa race et Dieu semble lui avoir dit comme à ABRAHAM : *faciam te crescere vehementissime*.

L'histoire rapporte que les membres de la famille FABUS, à Rome, se réunirent un jour et formèrent une armée à eux seuls ; si les membres de la famille GÉLINAS se réunissaient, aussi, ils pourraient former, je ne dirai pas une armée, notre caractère paisible se prête peu à ces idées de guerre, mais ils pourraient former toute une colonie, et une colonie qui ne manquerait ni de gloire ni d'importance.

Les LESIEUR avaient été heureux dans le choix de leurs premiers colons, aussi leur seigneurie se peupla-t-elle fort rapidement.

Le premier enfant qui naquit sur les bords de la Rivière Yamachiche fut Étienne, fils d'Étienne GÉLINAS et de Marguerite BENOIST. Son parrain fut Pierre Rocheleau dit Monruisseau et sa marraine Charlotte Rivard. Le deuxième fut Jean-Baptiste, fils de Jean-Baptiste GÉLINAS dit BELLEMARE et de Jeanne BOISSONNEAU ; parrain Jean Gélinas, marraine Anne Colin. Le troisième fut Marie-Françoise, fille de Charles LESIEUR et de Marie-Charlotte RIVARD ; parrain Louis Fafard, marraine Françoise Beaudry. Ces trois enfants furent baptisés aux Trois-Rivières, après avoir été onduvés à la maison (1).

Comme on peut le voir, les nouveaux seigneurs remplissaient à merveille l'obligation qu'ils s'étaient imposée de tenir ou faire tenir feu et lieu dans leur fief de *Gros-Bois* ; mais on se rappelle que le Sr. BOUCHER avaient obtenue la concession d'une lieue et demie de terre "à la charge de rendre la foy et hommage au Château St. Louis duquel il relève."

Ce devoir fut loyalement accompli sous l'Intendant BEGON, le dix-sept février mil sept cent vingt-trois.

Après la conquête du pays par les Anglais, les héritiers de Charles et de Julien LESIEUR durent se présenter de nouveau, au *Château Saint-Louis*, afin de faire reconnaître leur titre de co-seigneurs de *Gros-Bois*. On sera curieux, sans doute, de savoir quel cérémonial on suivait en rendant ainsi *Foy et Hommage*, et quelle était la forme de l'acte

(1) Quelques temps après il y eut un missionnaire à la Rivière du Loup ; on faisait baptiser là.

que l'on dressait on ces circonstances. Nous citons donc en entier, malgré sa longueur, l'acte de Foy et Hommage des héritiers LESIEUR, en 1781; ce document renferme d'ailleurs plusieurs choses importantes et que le lecteur est prié de ne pas laisser échapper.

“ Du trente-un May mil sept cent quatre-vingt un.

“ En procédant à la confection du Papier Terrier du Domaine du Roi, en la Province de Québec, sont comparus au *Château St. Louis*, en la ville de Québec, et pardevant nous Frédéric HALDIMAND, Capitaine général et Gouverneur en chef de la Province de Québec et Territoires en dépendans, en Amérique, Vice amiral et Garde du grandseau d'icelle; Général et Commandant en chef des Troupes de Sa Majesté, en la dite Province et Frontières etc., etc., etc., ANTOINE LESIEUR, fils aîné, CHARLES LESIEUR et PIERRE TOUTANT, tant pour eux que pour acquitter Francoise Marie-Anne et Marie Lesieur, leurs tante et sœurs, comme représentant feu Charles Lesieur; Et Pierre Lesieur dit Duchêne, fils aîné, et Jean-Baptiste Lesieur dit Duchêne, tant pour eux que pour acquitter Marie-Françoise, Marie-Madeleine, Marie-Joseph et Charlotte Lemaître Lesieur, leurs sœurs, comme représentant feu Julien Lesieur, tous Seigneurs et Propriétaires par indivis de la moitié du Fief et Seigneurie *Gros-Bois*, contenant trois-quarts de lieue et sept arpents de front sur deux lieues de profondeur, à prendre à sept arpents audessus de la *Rivière Machiche*. Lesquels comparans nous ont dit qu'ils viennent pardevant nous pour rendre et porter au *Château St. Louis* la Foy et Hommage qu'ils sont tenus de rendre et porter à sa très Excellente Majesté, Georges III, à cause de la moitié du dit Fief et Seigneurie démembré de celui de *Gros-Bois*, sis et situé dans le District de Montréal cy après expliqué et nous ont représenté pour titres de leurs propriétés :

“ *Primo*: une copie authentique d'une concession donnée et accordée par monsieur TALON, ci-devant Intendant de la Nouvelle France, etc.....

“ *Secundo*: un contrat passé devant Taillandier, notaire à Boucherville, le premier juillet mil sept-cent deux, de vente faite par Pierre Boucher, Ecuier, Seigneur de *Boucherville* et de *Gros-Bois*, et Demoiselle Crevier, son épouse, aux sieurs Charles Lesieur et Julien Lesieur, frères, une partie de la Seigneurie de *Gros-Bois*, de la contenance de trois quarts de lieue et sept arpents de front sur deux lieues de profondeur, à commencer à sept arpents audessus de la *Rivière Machiche*, et trois quarts de lieue audessous, pour, et moiennant le prix et somme de huit cents livres.

“ *Tertio*: un acte de Foy et Hommage rendu entre les mains de Monsieur BÉRON, ci-devant Intendant, le dix-sept Février mil sept cent vingt-trois, par Charles Lesieur, propriétaire, avec Simon Blanchot, veuve de Julien Lesieur, son frère, et ses enfans mineurs de la dite moitié du Fief et Seigneurie, dans laquelle sont rapportés la concession et le contrat de vente ci-dessus, et qui accorde aux dits Charles Lesieur, et héritiers de Julien Lesieur, le droit de chasse et de pêche dans l'étendue de la dite moitié du fief et seigneurie, qui est sans justice, le droit de haute, moyenne et basse justice, étant attribué dans toute l'étendue du dit fief et seigneurie de *Gros-Bois* au Sr. Boucher, de Grand-Pré, ainsi qu'il appert dans l'acte de foi et hommage rendu entre les mains

“ du dit Intendant, par le dit Sr. de Grand-Pré, le dix-sept Février mil sept cent vingt-trois, rapporté à l'acte de Foi et Hommage qu'a rendu entre nos mains Conrad Gury, Ecuier, acquéreur du Sr. de Grand-Pré, le vingt-six Janvier de cette année, enregistré au Régistre No. 1 des Fois et Hommages, folio 52: qui sont tous les Titres que les dits comparans ont dit avoir à nous représenter; nous supplions qu'il nous plaise les recevoir à la Foi et Hommage de la moitié du dit Fief et Seigneurie relevant en plein fief de Sa Majesté, et à l'instant s'étant mis à devoir de vassaux, têtes nues, sans épées et éperons et un genouil en terre auraient dit à haute et intelligible voix qu'ils rendaient et portaient entre nos mains la Foi et Hommage qu'ils sont tenus de rendre, et porter au *Château St. Louis* de Québec, à cause du dit Fief et Seigneurie, à laquelle Foi et Hommage nous les avons reçus et recevons par ces présentes, sauf les droits du Roi en autre chose et de l'autrui en Toutes; et les dits comparans ont fait et souscrit entre nos mains le serment de bien et fidèlement servir Sa Majesté, et de nous avertir et nos successeurs s'ils aprenaient qu'il se passe quelque chose contre son service, et se sont obligés de fournir leurs aveux et dénombrement dans le tems prescrit par les lois, coutumes et usages de cette Province; Dont et du tout ils nous ont requis acte que nous leur avons accordé et ont signé avec nous ainsi signé sur le Régistre :

FERD. HALDIMAND.

“ En témoins de quoi nous leur avons fait expédier et délivrer ces présentes que nous avons signées, à icelles fait aposer le cachet de nos armes et contre-signer par le greffier du Papier Terrier.

“ FRED. HALDIMAND.”

“ Par ordre de son Excellence.”

Dans la transmission des biens nobles, l'aîné possédait toujours à lui seul la première moitié de l'héritage paternel, et la seconde moitié se divisait à parts égales entre les autres enfans. Sous un pareil système les seigneuries se trouvaient bientôt extrêmement morcelées, car on sait que les familles canadiennes sont ordinairement très-nombreuses.

La généalogie des fiefs devient, pour cette raison, un peu difficile à suivre.

Jean-Baptiste Provanché, par son mariage avec Marie Joseph L. Duchêne. Pierre Toutant, par son mariage avec Françoise Lesieur, et Jean-Baptiste Rivard-Laglanderie, par son mariage avec Marie-Anne Lesieur, entrèrent tour-à-tour dans le partage de la seigneurie de LESIEUR; mais ils vendirent ensuite leurs droits à d'autres héritiers. Cependant Jean-Baptiste Lemaître ayant épousé Catherine L. Duchêne; garda la part d'héritage qui lui revenait et la transmit toute entière à sa fille Charlotte, qui était devenu seule héritière, par suite de la mort soudaine de ses deux frères.

Joseph Gadiou dit St. Louis, qui épousa Charlotte Lemaître, ne se contenta pas de garder sa part de seigneurie, il en acheta plusieurs autres, et devint ainsi l'un des propriétaires les plus importants du fief *Gros-Bois*. Il transmit cet héritage à Antoine St. Louis, et celui-ci à sa fille Marie Frédéric (aujourd'hui Dame Veuve CHARLAND) qui en a joui jusqu'à sa mort.

Les aînés de la famille LESIEUR avaient conser-

vé, pendant trois générations, leur titre et leurs droits de seigneurs, lorsqu'Edouard Lesieur, fils d'Antoine et arrière petit-fils de Charles, se vit dépouillé de ses biens nobles, qui furent vendus par ordre de justice. Et quelque temps après Charles Lesieur (1), le dernier de cette famille qui ait possédé une part de la seigneurie, vendait aussi ce qui lui revenait à Benjamin Dumoulin, déjà acquéreur de la part d'Edouard Lesieur.

Il restait encore la famille Duchêne pour représenter les anciens propriétaires, mais Paul Duchêne étant mort sans enfant, sa veuve, Françoise Bélair, vendit comme les Lesieur ce qu'elle possédait de la seigneurie à Benjamin Dumoulin. Toute la partie du Fief *Gros-Bois*, achetée par Charles et Julien Lesieur, se trouvait ainsi entre les mains d'Antoine St. Louis et de B. Dumoulin; mais ce dernier possédait le titre de seigneur primitif.

Modeste Richer dit Laffèche, ce hardi spéculateur dont les succès étonnèrent tant notre population, et dont le nom fut si célèbre pendant un certain temps, voulut, dans ses années de gloire, se donner le relief d'un titre de seigneur, et il acheta toute la part de seigneurie que possédait M. Dumoulin; mais lorsqu'arriva la catastrophe qu'avaient préparée ses transactions hasardeuses, les biens seigneuriaux qu'il possédait furent saisis et vendus par le shérif. C'est alors que B. C. A. Gray, le propriétaire actuel, en fit l'acquisition.

Il y a un instant, le nom de Madame Paul LESIEUR-DUCHÈNE est venu sous notre plume; nous n'avons fait que le mentionner, nous voulons y revenir maintenant. Madame Duchêne jouissait d'une grande considération à Yamachiche; elle était d'un caractère distingué et avait reçu une éducation remarquable. C'était une sœur des Bélair, de Maskinongé, riches marchands, qui se sont faits un nom par leur esprit d'entreprise et aussi par leur prodigalité. Elle échangea son titre de seigneuresse contre celui de maîtresse d'école de son village; on est surpris de cette détermination, surtout lorsqu'on sait qu'elle était en possession de la magnifique ferme des Duchêne, aujourd'hui la propriété de M. Madore Gélinas. Peut-être trouvait-elle son plaisir dans l'enseignement; on affirme du moins qu'elle tenait son école sur un haut pied.

Et maintenant, pour interrompre la monotonie de notre récit, qu'on nous permette d'insérer ici une fraîche peinture du temps de Madame Duchêne. Ce récit est extrait d'un intéressant registre de famille que tenait feu le major P. J. HÉROUX, et que son fils, Elie Héroux, Ecuyer, Maire d'Yamachiche a eu l'obligeance de nous communiquer :

PROMENADE AGRÉABLE.

Aujourd'hui, mercredi, 25 Août 1830, nous avons été faire une promenade à la saline, au haut de la grande rivière *Machiche*, nouvellement expérimentée par les docteurs et célèbre par son pouvoir médical, préférable en quelque sorte à celle de Saratoga, dans les Etats-Unis (2). Les personnes qui nous accompagnaient étaient Mme SUTHERLAND, personnage de grande noblesse, Madame DUCHESNE, ci-devant seigneuresse d'une partie de Machiche et à présent Maîtresse d'École, Monsieur Louis BÉLAIR,

et sa Dame, les Sieurs Paul St. Louis et DAVELUY, tous deux officiers de milice et Louis DAVELUY, notable citoyen. Nous nous sommes rendus à la source. Là, nous avons défriché un campement pour passer agréablement le peu de temps que nous avions à rester dans cet endroit, pour y faire un repas champêtre à l'aise, et pour présenter deux bouquets, un à Madame HÉROUX et l'autre à Madame SUTHERLAND, portant le même nom de LOUISE.

Le tout étant préparé, les aimables dames DUCHESNE et BÉLAIR ont présenté celui de Mme HÉROUX, avec un compliment conçu en ces termes :

"MADAME.—Au bois, sur les bords de cette admirable saline où nous nous rencontrons maintenant, nous trouvons le temps propice pour vous féliciter avec plaisir et vous faire les compliments qui vous sont dus. Acceptez avec gratitude ce simple bouquet, au jour de votre fête; quoique peu de chose, nous vous le présentons avec allégresse."

Ensuite les deux Dames ont chanté le couplet de chanson suivant :

J'ai fait le choix d'une rose,
De la reine des fleurs,
Qui est fraîchement éclosé,
Rien n'égale sa couleur !
Où c'est vraiment votre image
En beauté comme en douceur,
Et je vous en fais l'hommage
Comme à la reine des fleurs.

Aussitôt il s'est fait de grands *Hourrah!* pour le bouquet de Madame Héroux, et une décharge de fusils s'est faite avec des acclamations de joie.

Ensuite de cela, les deux Dames ont présenté celui de Madame SUTHERLAND, avec ce compliment :

MADAME, acceptez cette rose,
Pour couronner votre fête;
Nous venons bouche close,
L'amour de vos vertus en tête,
Avec la plus grande allégresse
Honorer votre sagesse !

A la suite de cela, il s'est fait de grands *Hourrah!* une décharge de fusils avec de grandes acclamations, et nous avons pris le repas champêtre, avec différentes liqueurs qui avaient été apportées.

P. J. HÉROUX.

On voit que Madame DUCHESNE portait assez allègrement la perte de son titre de seigneuresse.

X.

(A continuer.)

(Pour le Foyer Domestique.)

DOCUMENT HISTORIQUE

EXTRAIT DES ARCHIVES DE LA VILLE DE SAINT-MALO.

Extrait Baptistaire des Sauvages amenés en France par Jacques-Cartier.

"Ce jour Notre Dame, 25 de Mars, l'an mil-cinq-cent-trente-huit, furent baptisés trois sauvages hommes des parties de Canada, princes au dit pays par honeste homme JACQUES-CARTIER, capitaine

[1] Charles et Edouard Lesieur avaient épousé des demoiselles Godefroi de Normanville, des Trois-Rivières.

[2] C'est la célèbre *Eau de Cazlen*.

pour le Roi, notre Sire, pour découvrir les dites terres.

Le premier fut nommé *Charles*, par vénérable et discret maistro DESCHAMPS GIRAULT, doyen et Chanoyne Honoraire, parrain principal et petit parrain M. le lieutenant Seigneur de la VERDERYE, et co-mère Catherine Des GRANGES.

Le second sauvage fut nommé *François*, nom du Roy, notre Sire, par honneste homme Jacques-CARTIER, principal compère et petit compère maistro Pierre le GOBEIN, co-mère *Mme la Lieutenant* de la VERDERYE.

Le tiers fut nommé par maistre SERVAN, du dit lieu, et petit-compère Etienne NOUËL et sa co-mère MAINGART."

Pour extrait fidèlement copié.

J. O. DION.

Collaborateur au *Foyer Domestique*.



[Pour le *Foyer Domestique*.]

Un Bouquet de Roses.

Dis-moi, bonne Azémie,
Tendre Sœur, mon amie,
Pourquoi, si grand matin,
Je te trouve au jardin ?—
Je voulais la première
Y cueillir la Frémère,
L'odorante Clara,
La suave Corn,
Madame d'Angoulême,
La Dauphine que j'aime,
La belle Azélin,
La sœur Camélin,
La petite Noisette
Et la douce Colette.
Je vais cueillir encor
Le noble Bouton d'or,
La mignonne Écossaise,
L'opulente Française,
La plaisante Thais
Et l'aimable Ducis.
De ces charmantes roses,
Depuis l'aurore écloses,
Je veux faire un bouquet
A l'ombre du bosquet
Je dirai : " Bonne mère,
Voyez, je suis fier
D'avoir avant mes sœurs,
Ces ravissantes fleurs.
.....
Allons à la Madone
Lui porter ma couronne ;
Humblement à genoux
Je la prierai pour vous ! "
—C'est bien chère petite,
A regret je te quitte.
Au revoir, belle enfant,
De toi je suis content.
Pour l'autel de Marie
La Frémère est fleurie !

F. E. J.

Québec, Juillet 1876.

Bibliographies.

[Pour le *Foyer Domestique*.]

BIBLIOTHEQUE DES MERES DE FAMILLE.

La *Roche-Noire*, par Mlle. Maréchal.—*Variétés*, éducation morale pour tous les âges, par Mme. Emmelino Raymond.—*La Civilité* non puérile, mais honnête, par la même.—*Leçons de Couture*, par la même.—*Contes* du Bibliophile Jacob (Paul Lacroix) à ses petits enfants sur l'Histoire de France.—*Pompéï*, les *Catacombes*, l'*Alhambra*, par G. B. de Lagrèze.—*Etude sur Jean Cousin*, par Amb. Didot.—*Les Drevs*, par la même.—*Histoire de la Littérature Française*, par D. Nisart. [Paris : Firmin Didot, Editeur ; Montréal : J. B. Rolland et Fils, Libraires-Dépositaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.]



Si la littérature française se fait trop souvent connaître par des écrits que la morale réprovoque et que les gens sérieux condamnent, empressons-nous de dire que plusieurs libraires de Paris se plaisent aujourd'hui à publier des livres qui peuvent être mis sans danger dans les mains de la jeunesse. C'est ainsi que nous sommes à même d'écrire quelques lignes sur plusieurs ouvrages que M. Firmin Didot, de Paris, ont bien voulu nous envoyer et qui dénotent chez ceux-ci le louable désir de répandre dans le public une littérature saine et instructive à la fois.

LA BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE se compose d'une série de volumes, format in-18 Jésus, publiée sous la direction de Mme Emmelino Raymond. L'utile réuni à l'agréable se trouvent dans cette charmante collection. La *Roche-Noire* est un délicieux roman qu'une mère peut laisser lire à sa fille. Les caractères y sont parfaitement tracés et chaque personnage y tient une place honorable, chose assez rare dans les romans du jour.

Sous le titre "*Variétés*," est un volume de *Mélanges* qui font connaître les différents travers de notre société et les moyens de les éviter. Ce sont de sages conseils donnés aux parents comme aux enfants. Il serait à désirer que ce livre se trouvât sur toutes les tables ; chacun y verrait de très-grandes vérités et y puiserait des leçons qui seraient très profitables à la société.

La Civilité non puérile, mais honnête, est un ouvrage qui a été rédigé sur " ce petit livre à couverture grise, dont les feuillets, jaunés par le temps, présentaient des caractères manuscrits, de forme gothique et d'aspect presque cabalistique, et qui avait nom "*Civilité puérile et honnête* ; " on le laissait, dit l'auteur, volontiers aux mains des enfants, quoiqu'il eût l'inconvénient de ne justifier que la première partie de son titre, et, tout en leur donnant des leçons fort opposées à la grammaire, de leur enseigner une foule de détails tout-à-fait en désaccord avec la deuxième partie du titre inscrit en tête de ses pages.

Le livre dont cet avant-propos esquisse la don-

née et les tendances pourrait se résumer en un seul précepte : *Pour être poète, soyez bon.* Celui qui est parfaitement bon évitera, en effet, d'humilier, de déshonorer, de blesser ses semblables, et il recherchera en même temps toutes les occasions qui pourront lui permettre de manifester sa bienveillance." Ces réflexions nous paraissent fort justes, et il n'y a pas de commerce possible dans le monde sans cette condition qu'on appelle le *savoir-vivre*. C'est un livre que notre jeunesse ferait bien d'étudier ; peut-être abandonnerait-elle certains usages américains qui cadrent peu avec la politesse française. *Le sans-facon* s'introduit aujourd'hui dans les salons avec un à-plomb désolant pour quiconque n'a pas été élevé au milieu des tribus des Montagnes Rocheuses.

Voici un livre que les jeunes filles devraient avoir en main. ce sont les "*Leçons de Coutures*," crochet, tricot, frivolité, guiparo sur filet, passementerie et tapisserie,—ouvrage illustré de 364 figures. Nous croyons que les Supérieures de nos Couvents seraient fort aise de communiquer ce livre à celle des religieuses qui est chargée de montrer la couture aux élèves. C'est un précieux manuel à consulter pour les travaux à l'aiguille, et les mères de familles y puiseraient assurément une foule de directions pour mener à bien de charmants ouvrages de broderie ou de tapisserie.

Nous l'avons dit en commençant, cette BIBLIOTHÈQUE est appelée à rendre de grands services à la jeunesse. Le style en est excellent et le but des plus honorables.

Passant à un ordre d'idées plus élevé, entrant dans le domaine de la littérature purement française, il nous est agréable de faire connaître à nos lecteurs les "*Contes du Bibliophile Jacob*," ou si vous aimez mieux de M. Paul Lacroix. Ce sont des lectures historiques remplies d'attraits et dans un langage d'une naïveté charmante ; c'est du vieux français du temps de Villehardouin, de Froissart, de Dubellay. Cette prose apparaît svelte, gracieuse et claire, et l'on se sent rempli d'aise en lisant les onze contes renfermés dans ce beau volume de 500 pages et illustrés d'autant de magnifiques gravures sur bois d'après les dessins de H. Philippoteaux. Sans entrer dans la narration de ces contes, disons seulement qu'on parcourt un espace de plus de trois siècles,—des années 1350 à 1695,—car chaque conte porte sa date. La réputation de l'auteur nous dispense d'en dire davantage sur son œuvre.

L'auteur de "*Pompeï*," les *Catacombes*, l'*Alhambra*" dit à la fin de son introduction : "Nous avons mis en présence trois civilisations : l'une est morte, l'autre agonisante ; la troisième toujours attaquée, est toujours pleine de vie. Le paganisme, sous quelque forme qu'on essaye de le ressusciter, est éteint pour jamais, et si les idoles ont encore des autels, ce n'est que chez les peuples qui sont en arrière de dix-huit siècles sur notre civilisation."

"L'islamisme règne toujours dans une vaste partie du monde ; mais pour ne pas disparaître de l'Europe il a déjà dû recourir à l'épée des descendants des croisés ; il a besoin de s'éloigner de sa source et de briser les entraves imposées par le coran pour l'empêcher de marcher dans la voie d'un progrès que le voile de l'avenir cachait aux yeux du prophète de l'Arabie."

"Le christianisme, au contraire, n'a rien à changer de sa constitution, parce qu'elle est divine ; il ne peut que gagner à se retrancher dans les

sources primitives. Il n'a pas une vérité, une vertu à ajouter à celles qui ornent son berceau dans les ténèbres des catacombes. Il est reconnu de nos jours, comme l'a bien dit Canestrini, que le catholicisme, étudié philosophiquement et pratiqué dans la société, renferme les vrais principes civils et religieux de la rénovation morale et politique des nations."

Plus loin, nous lisons : "J'ai donné à mon œuvre un caractère chrétien, mais sans polémique et sans ton dogmatique. En traçant ce tableau du dévergondage des mœurs païennes, j'ai passé légèrement sur les points difficiles, afin d'éviter, de laisser deviner, même par la forme préteritive, ce que je voulais éviter de laisser deviner."

Dans son premier chapitre : "*Naples et le Musée*," l'auteur fait une réflexion fort juste, et cela à propos de la découverte, à Herculanum, des espèces de rouleaux noirs symétriquement rangés ; c'étaient des papyrus carbonisés par l'action de la lave embrasée et représentant une bibliothèque antique, composée de dix-huit-cent volumes.

"Dans notre France civilisée, dit-il, de quoi se composent trop souvent les bibliothèques particulières ? Est-ce d'un choix de monuments laissés par nos grands génies, ou bien d'écrits de circonstance, parfois scandaleux, presque toujours frivoles, qui ont fait du bruit un jour pour tomber le lendemain dans l'oubli le plus mérité ? Combien de bibliothèques contemporaines où manquent COURCELLE et BOSSUET, et où abondent une foule de livres qui n'iront pas évidemment à la postérité !"

C'est bien dit, c'est bien pensé et c'est très vrai... —Enfin ce livre écrit dans un style élevé est dû à la plume de Mr. de Lagrèze, conseiller à la cour d'appel de Pau (Basses-Pyrénées). Illustré de 95 gravures sur bois dans ou hors le texte, cet ouvrage réunit à lui seul toutes les beautés d'une magnifique impression.

L'Etude sur Jean Cousin—et Les Drevet— dénote chez l'auteur des connaissances artistiques peu communes. Jean Cousin (né vers 1500—mort vers 1589) commença la glorieuse série des peintres français. Les *Drevet*, sous Louis XIV, étaient de très-habiles graveurs.—Ces deux livres sont fort intéressants et forment une édition de luxe avec portraits.

L'ouvrage qui a particulièrement attiré notre attention est celui de M. Nisart, intitulé : "*Histoire de la Littérature Française*." Publié en quatre volumes in-18, de 500 pages chaque (5e édition), cet ouvrage important est ainsi divisé : Le tome Ier est une introduction à l'histoire de la littérature française ; le tome II conduit l'histoire de la Littérature depuis l'époque de la Renaissance jusqu'aux premières années du seizième siècle ; le tome III traite des premiers modèles de l'art d'écrire en prose et en vers et de l'influence soit de certaines institutions, soit du gouvernement et de la royauté sur la littérature du dix-septième siècle ; le tome IV embrasse le dix-huitième tout entier, et se termine par une appréciation générale des principales richesses littéraires de notre époque.

Ces quatre volumes réclament une lecture assidue et raisonnée. Aussi nous promettons-nous d'y consacrer un peu de temps pour être à même d'en signaler les principaux passages. Pour aujourd'hui, nous reproduisons les quelques lignes suivantes sur Jean Jacques Rousseau ; il nous fait plaisir de les placer sous les yeux de nos lecteurs. ".....Quand un écrivain s'est illustré par l'u-

“ utopie d'une perfection chimérique, qui nous rend
 “ intolérables les imperfections d'autrui, on nous
 “ cachant ou en colorant les nôtres; qui dans la po-
 “ litique nous dégoûte de tous les gouvernements,
 “ dans la morale nous rend incapables de toute
 “ vertu proportionnée à notre état, il faut être
 “ sans ménagement. Et si cette utopie a pour
 “ cause première une faute contre la nature et
 “ l'honneur, il ne faut pas craindre de la discrédi-
 “ ter en en signalant la cause. Nous vivons dans
 “ un temps où il est d'un grand intérêt pour la
 “ société française de savoir que toutes les idées
 “ anarchiques depuis soixante ans sont nées de cette
 “ utopie, née elle-même d'une faute si grande qu'on
 “ est tenté d'en chercher l'excuse dans un com-
 “ mencement de folie. Je vois bien des esprits de
 “ cet avis. Si ces pages servent à les y confirmer,
 “ je me consolerais d'en encourir quelque disgrâce
 “ auprès de ceux qui professent le droit absolu du
 “ talent, et qui mettent les auteurs au-dessus du
 “ genre humain.”

Et en parlant de Voltaire, M. Nisart termine en disant :

“ Concluons de ces différences, non pas que
 “ les *Lettres* de Cicéron valent mieux que la *Cor-
 “ respondance* de Voltaire, mais qu'un païen qui
 “ cherchait sa morale, est quelquefois d'un meilleur
 “ leur commerce pour l'âme qu'un chrétien qui
 “ s'est ôté la sienne.”

Enfin toutes les publications qui sortent de l'im-
 mense établissement de MM. Didot sont imprimées
 avec des types admirables. Du reste, il faut se
 rappeler que le premier qui se soit distingué en
 France, dans l'art typographique, est François Am-
 broise Didot, né à Paris en 1730 et mort en 1804;
 il établit chez lui une fonderie d'où sortirent les
 plus beaux types qu'on eût vus jusque-là. Ses fils
 lui succédèrent, et cette famille d'imprimeurs-li-
 braires, qui a beaucoup contribué au progrès de la
 typographie en France, jouit non-seulement de
 l'estime publique mais aussi d'une réputation eu-
 ropéenne.

Annuaire de l'Université-Laval.

Nous accusons réception de l'Annuaire de l'UN-
 VERSITÉ-LAVAL, pour 1876-1877. Nous nous som-
 mes empressé d'en prendre connaissance; il nous
 a présenté un intérêt particulier par l'excellente
 organisation qui préside à la première institution
 de notre pays. Nous serons heureux de pouvoir
 signaler, dans un prochain numéro, les avantages
 que peuvent obtenir les parents en plaçant leurs
 enfants dans un établissement où l'instruction et
 la discipline sont les principaux éléments d'une
 bonne éducation.

GUST. SMITH.

Les Larmes d'un Vieillard.

Je ne sais si vous avez vu pleurer un vieillard ;
 il me semble qu'il n'y a rien au monde qui émeuve
 davantage. On ne peut se défendre d'une pro-
 fonde émotion en présence d'une telle douleur, qui
 pourtant ne se produit pas au dehors par des
 formes bien saisissables. C'est que nous pensons
 qu'un homme dont la vie a été longue et traversée
 par des orages et des malheurs de toute espèce
 doit avoir la fibre sensible bien émoussée, et qu'il
 faut une vraie et intime affliction pour rouvrir la
 source depuis longtemps tarie de ses larmes. Ou
 bien imbus de préjugé qui nous fait regarder
 la vieillesse comme l'âge du calme et du repos,
 peut-être nous affligeons-nous parce que nous la

voyons soumise aux peines et aux souffrances mo-
 rales dont jusqu'alors nous l'avions cru exempto :
 sensation analogue à celle qu'éprouveraient des ma-
 rins qui, encore en pleine mer, apercevraient de
 loin un vaisseau ballotté par les vents, déjà entré
 cependant dans le port où ils se dirigent eux-
 mêmes, et tenu jusqu'alors pour un abri sûr et
 tranquille (1).

Félicitations à un Mourant.

Nous extrayons le fragment suivant de la cor-
 respondance de Jean d'Avila, un des théologiens
 les plus célèbres de l'Espagne au seizième siècle.
 C'est simple et fort digne à tous égards de servir
 de leçon : féliciter un homme de ce qu'il va mou-
 rir n'est pas chose commune.

“ Encore que l'on dise ici que vous êtes près de
 passer dans la terre des vivants, et qu'ainsi j'aie re-
 gret de voir que lorsque cette lettre arrivera au
 lieu de votre résidence vous jouirez déjà de la féli-
 cité de cette autre vie promise par Jésus-Christ à
 ses élus, je ne saurais cependant résister au désir
 de vous écrire pour me féliciter avec vous
 de votre arrivée dans la céleste Jérusalem. Allez
 donc, à la bonne heure, voir et posséder à jamais
 le souverain bien ; allez vous reposer dans le sein
 de ce père céleste qui reçoit avec tant de bonté,
 entre ses bras et dans sa gloire, ceux qu'il a nour-
 ris ici-bas de ses grâces et corrigés par ses salu-
 taires châtiments. C'est à présent que vous allez
 connaître le prix de la faveur qu'il vous a faite en
 vous appelant à la vie religieuse et en vous don-
 nant assez de force pour mépriser les vanités
 du monde. Quelle récompense va être la vôtre
 maintenant que vous allez passer de la religion
 dans le ciel et de la vie dans la gloire ! Béni soyez
 donc, mon Dieu, de traiter de la sorte des voss de
 terre et de tirer les pauvres gens de leur poussière
 pour les faire siéger ainsi avec les princes ! Heu-
 reuse cette fin corporelle qui nous élève parmi les
 esprits bienheureux qui jouissent sans cesse de la
 présence de votre souveraine majesté !”

Précieux avantages de l'Étude.

L'instruction et l'élevation morale du peuple
 font non-seulement la dignité des individus, mais
 encore la grandeur des nations. Si Jacquart n'a-
 vait pas su lire, le journal qui promettait une
 haute récompense à l'inventeur d'un métier à tisser
 aurait été pour lui une lettre morte, et le métier
 Jacquart n'existerait peut-être pas. Watt com-
 mença par se nourrir du travail de ses mains dans
 sa jeunesse ; Stephenson fut longtemps ouvrier
 mineur avant de créer les chemins de fer ; le cé-
 lèbre docteur Livingstone, enfin, dont les remar-
 quables découvertes seront probablement pour
 l'Angleterre la source de nouvelles prospérités, fut
 longtemps ouvrier rattacheur dan une filature, et
 apprenait le latin dans des livres qu'il plaçait sur
 son métier pendant les intervalles du travail.

Combien ne doit-on pas se féliciter que ces hom-
 mes aient trouvé autour d'eux les ressources néces-
 saires pour développer, par une instruction sé-
 rieuse, le génie qu'ils tenaient de la nature et qui,
 malgré leur énergie, fut peut-être resté stérile s'ils
 n'avaient pas trouvé à leur portée les moyens de
 le faire valoir (2).

[1] J. P. Faber, *Rosa Mystica* ; 1861.

[2] Réflexions sur l'amélioration morale des classes ou-
 vrières. Discours de M. Ch. Thierry-Mieg à la société in-
 dustrielle de Mulhouse.

PRÈS D'UN BERCEAU.

ROMANCE.

Paroles de M. A. NETTEMER F.

Musique d'H. LOÛEL.

PIANO. *mf sempre legato.* *Andante moderato.* *à M^o A. NETTEMER F.*

Ped. *Ped.* *P* *dim.*

con moto. *riten.*

Comme un pêcheur, quand l'aube est près de clo-re, court é-pi-er le réveil de l'auro-re, pour livr

smorz. *Ped.* *P* *riten.*

re, pour livr au ciel l'espoir d'un jour se-rein, tu mère, en-fant, rêve à ton beau des-tin!... Ange des

cres. *mol.*

cieux, que se-ras-tu sur ter-re? homme de paix, ou bien homme de guerre? prêtre à l'au-tel, beau ca-va-lier au

animes.

cres. - rall. *Piu adagio.*

bal? - brillant po-ète: o-rateur? gé-né-ral? *mol.* En at-ten-dant, sur mes ge-noux, ange aux yeux

un poco rall. *cres.* *pegui la voce.* *con gusto piu lento.*

rall. *1^o tempo.* *rall.* *molto piu lento.* *1^o tempo.*

bleus, endormez-vous, en at-tendant, sur mes ge-noux, ange aux yeux bleus, endormez-vous.

Allez.

2^e COUPLET. Son oeil le dit, il est né pour la guer.rat de ses lau.riers comme je se.rai si.bre! il est sol-dat... lo voi-la gé-né-ral; il court, il vole, il devient ma-ré-chal... lo vo-yez-vous, au sein de la ba-tail-le, le front ra-dieux tra-ver-ser la mi-trail-le? son no-mi sui,tout cède à sa va-leur, son nez, clai-rons! car mon fils est vain-queur!... *dol.* En at-ten-dant, sur mes ge-noux, beau gé-né-ral, en-dormez-vous, en at-ten-dant, sur mes ge-noux, beau gé-né-ral, en-dor-mez-vous.

Allez And.

3^e COUPLET. Mais, ton, mon fils! ta mere, en ses a-larmes, craindrai pour toi le jeu sanglant des armes coulo plu-tôt tes jours dans le saint lieu, loin des pé-rils, sous les regards de Dieu!... sois cet-to lampe à lau-tel al-lu-mé-o, de la pri-ère ha-le-ne par-fu-mé-e; sois cet en-ce-s qu'offre le Sé-ra-phin à l'E-ter-nel a-vec l'hymne di-vin!... *dol.* En at-ten-dant, sur mes ge-noux, mon beau lé-vite en-dormez-vous, en at-ten-dant, sur mes ge-noux, mon beau lé-vite en-dor-mez-vous.

Piu lento.

4^e COUPLET. Pardon, mon Dieu dans ma folle ten-dre-se, j'ai de vos lois mé-connu la sa-grés-sé et j'ai pé-ché nen pa-uis-ser quo moi; j'ai seule en vous Seigneur mis que de foi; près d'un ber-ceau le ré-ve du ne-mé-re de-vrait ton jours ô-tre qu'a-ne pri-ô-re! daignez, mon Dieu, choi-sir pour mon en-fant; vous vo-yez-mieux, et vous lai-mez sur-tant. *dol.* Et toi, mon ange aux yeux si doux, re-pose en paix sur mes ge-noux, et toi, mon ange aux yeux si doux, re-pose en paix sur mes ge-noux.

Beaux-Arts.

[Pour le Foyer Domestique.]

ÉTUDES

SUR LES

BEAUX-ARTS.

IIÈME ÉTUDE.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES ARTS DU DESSIN.

[Suite.]

§ 8.



A connaissance des *Proportions* est si nécessaire aux praticiens comme à tous ceux qui veulent s'instruire dans les arts du dessin, que je n'hésite pas à en faire une longue analyse qui aura pour objet d'initier nos lecteurs à tous les détails des diverses branches du dessin, et de leur permettre de recourir à des ouvrages spéciaux dans lesquels ils pourront encore compléter leur instruction. Les arts du dessin, dans l'antiquité, offrent comme exemple des *proportions*, les œuvres célèbres de Poly-

clète, de Vitruve et de Phidias. Il est donc intéressant d'étudier ce sujet et d'en faire ressortir toute l'importance.

Le mot *proportion* (en latin *proportia*, formé de *pro*, en comparaison de, et *portia*, partie) signifie convenance et relation des parties d'un objet comparées entre elles ou comparées à l'ensemble.

Le jugement que nous portons sur les proportions des parties résulte ou de la nature des choses, ou bien de l'habitude. Celle-ci nous a tellement familiarisés avec certaines proportions, que tout ce qui s'en éloigne nous paraît une contradiction ou être exagéré. Dans les objets qui ne sont déterminés que par l'habitude, les jugements que les hommes portent sur les proportions peuvent être contradictoires. Mais il y a aussi un jugement qui est le résultat de la nature des choses. Lorsqu'une partie d'un tout a une grandeur qui est en contradiction avec sa nature ou sa destination, cette disproportion nous choque nécessairement. On dit d'un objet qu'il est bien proportionné lorsqu'une de ses parties n'est contraire ni à l'habitude ni à la nature. Il n'y a pas alors de parties qui, par ses dimensions, attirent particulièrement l'attention ; on est libre d'embrasser l'ensemble et d'en sentir l'impression. Au moyen des bonnes proportions, on sent la véritable unité de l'objet. Aucun objet ne peut donc être appelé *beau* sans être parfait dans ses proportions.

On a observé que les proportions qui plaisent le plus, sont celles qu'on peut exprimer par des nombres, ou qu'on peut facilement comparer ensemble ; telles sont celles par lesquelles on exprime les consonnances dans la musique. Mais en cela il n'y a rien de mystérieux ni d'irréparable.

En considérant ce sujet sous son véritable point de vue, on en trouvera facilement la raison.

La proportion suppose deux grandeurs, puisqu'elles consistent dans leur comparaison et leur rapprochement. Quant à la grandeur de chaque partie, il s'agit maintenant de savoir avec quelle autre grandeur on peut la comparer. Lorsque ces grandeurs sont trop éloignées l'une de l'autre, il ne peut plus y avoir entre elles de comparaison. On compare bien la grandeur de la bouche ou du nez avec celle du visage, mais non pas avec la grandeur du corps entier. Dans l'architecture, on ne compare pas les petits membres avec l'édifice entier, mais avec la partie principale à laquelle ils appartiennent immédiatement.

§ 9.

De tous les temps, on a reconnu que le corps humain est le modèle le plus parfait des bonnes proportions. On y remarque, en effet, toutes les règles de l'harmonie la plus parfaite. Cette forme, considérée dans son ensemble, offre d'abord quelques parties principales, dont aucune ne domine l'autre, dont aucune attire l'attention au point de la détourner du reste. Plus une partie principale est petite, et plus elle se distingue par sa variété et par sa beauté, qui remplacent, pour ainsi dire, ce qui lui manque en grandeur. La tête, comme la plus petite partie, a le plus grand degré de beauté ; le tronc, qui est la plus grande partie du corps, en a beaucoup moins. Il en est de même des parties subalternes, elles sont distribuées de manière qu'aucune d'elles n'attire une attention spéciale. Les parties du visage, le front, les joues, les yeux, le nez, la bouche, le menton, suivent la même règle ; les yeux gagnent en beauté, en charmes, ce qui leur manque du côté de la grandeur, et il en est de même des autres parties.

Nous avons déjà dit que l'art du dessin avait précédé la peinture, la sculpture et l'architecture, que cet art leur sert à tous de fondement, et que c'est ce qui leur avait fait donner le nom commun d'*Arts du Dessin*. Constatons-le de suite d'après les anciens.

L'origine de la géométrie, on le sait, remonte à la plus haute antiquité ; on considère généralement l'Égypte comme le berceau de cette science ; mais elle se réduisit alors à quelques considérations relatives au partage et la mesure des terres, à la figure et à la dimension des matériaux propres aux constructions, etc. Pour maintenir le peuple dans la dépendance, les prêtres et les rois se réservaient le monopole des sciences. Sous le règne des Ptolémées (323-88 av. J.-C.), les sciences mathématiques et physiques, l'astronomie, la géométrie surtout, avaient fait d'assez grands progrès chez eux.

Les Égyptiens employaient une écriture toute particulière, les *hiéroglyphes* (du grec *hiéros*, sacré, et *glypho*, sculpter), signes symboliques ou figures gravées sur les monuments avec une étonnante perfection ; or, l'habileté qu'ils possédaient dans l'art de graver ou sculpter sur la pierre indique clairement qu'ils connaissaient les premières notions du dessin, ou notions sur la géométrie élémentaire qui les formèrent à la rectitude de leurs immenses travaux. Sésostris, après ses nombreuses conquêtes, fit construire par la multitude de captifs qu'il avait ramassés avec lui de gigantesques monuments. Les pyramides, les temples, les obélisques qu'on admire encore aujourd'hui,

surtout à Thèbes, à Kamak, à Louksor, à Esneh et Dendérah, ces œuvres colossales et indestructibles qu'admirent si souvent les voyageurs, laissent parfaitement voir encore ces caractères si bien tracés.

§ 10.

Chez les Egyptiens comme chez les Grecs, il existait une mesure de proportion ou le *canon*, c'est-à-dire la règle même des proportions. Les égyptiens ayant adopté une règle pour établir les dimensions exactes de leurs monuments fixèrent aussi les proportions du corps humain.

“ Les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, réclament comme leurs disciples les plus anciens sculpteurs grecs, surtout Téléclès et Théodore, tous deux fils de Rhæcus, qui exécutèrent pour les habitants de Samos la statue de l'Apollon pythien. La moitié de cette statue, disent-ils, fut faite à Samos par Téléclès, et l'autre moitié fut sculptée à Ephèse par Théodore, et ces deux parties s'ajustèrent si bien ensemble que la statue entière semblait être l'œuvre d'un seul artiste. Après avoir disposé et taillé leur pierre, les Egyptiens exécutèrent leur ouvrage de manière que toutes les parties s'adaptent les unes aux autres dans les moindres détails. C'est pourquoi ils divisent le corps humain en vingt-et-une parties et un quart, et ils règlent li-dessus toute la symétrie de l'œuvre. ”

“ Mais, ajoute M. Ch. Blanc, il est clair que Diodore de Sicile n'a pas bien su ce dont il parlait, et qu'il a dû se tromper quand il a dit que les sculpteurs égyptiens divisaient le corps humain en vingt-et-une parties et un quart ! Un corps proportionné, encore une fois, est celui dans lequel un nombre est le diviseur commun de tous les autres. Or, là où tous les membres ont un diviseur, il n'y a pas de fraction. ”

Ce savant écrivain voulant contrôler l'exactitude du *canon* égyptien, continue ainsi : “ En effet, de quelle importance n'est pas, dans les arts, la découverte de cette mesure, si vénérable par son antiquité, si admirable par sa justesse ! Ce qui paraît ici, après deux mille ans, ce n'est rien moins que le célèbre *canon* de Polyclète, tant vanté par les écrivains anciens, et dont la tradition était déjà perdue du temps de Vitruve (1). Perfectionnant le système tracé par un autre sculpteur fameux, Pythagore de Rhégium, Polyclète avait composé un traité sur les proportions du corps humain, et pour joindre l'exemple au précepte, il avait traduit en marbre ses propres leçons. La statue qu'il modela pour expliquer son écrit, et qui fit l'admiration de toute la Grèce, représentait un garde du roi de Perse, armé d'une lance, un *Apollon*. A cette figure normale Polyclète donna le même nom qu'à son livre : il l'appela le *canon*, c'est-à-dire la règle par excellence. Mais quelle était la loi des proportions dans la statue de Polyclète ? ”

L'auteur après avoir disserté longtemps sur ce sujet et ayant trouvé que l'étalon de Polyclète était semblable à celui des Egyptiens, déclara avec certitude que le corps humain se divise en dix-neuf parties. La différence se trouve ainsi : “ Diodore, sans doute par inadvertance n'a pas fait abstraction de la coiffure qui, sur le *canon* égyptien des propor-

tions de l'homme (statue d'un homme, debout, les bras allongés sur le côté) dépassa justement d'un quart la vingt-et-unième division.

Voilà donc une nouvelle preuve que le canon égyptien était connu et pratiqué, en Grèce, du temps de Polyclète, et que les proportions dont ce grand statuaire avait écrit la règle et sculpté le modèle étaient conformes à celles que les prêtres égyptiens enseignèrent aux fils de Rhæcus, au VIII^e siècle avant notre ère.

§ 11.

L'antiquité, avec cette grâce naïve qu'on ne retrouvera plus, a exprimé ces pensées sur la suprématie de l'homme dans un conte indien dont voici la substance :

“ Il y avait une fois un jeune taureau qui, étant d'une beauté rare, faisait l'admiration de ses parents. Son père, au moment de mourir, lui dit : Tu peux parcourir le monde et te montrer partout ; tu ne trouveras pas un animal qui soit plus beau que toi ; mais tu en trouveras un beaucoup plus puissant : il s'appelle le roi des animaux. — Son père mort, le jeune taureau se mit en route, et, après deux jours de marche, il rencontra, au détour d'une forêt, un éléphant. Voilà sans doute l'animal dont mon père m'a parlé, se dit-il, et s'avançant vers lui, il le salua avec respect, l'appelant le roi des animaux. — C'est une erreur, répondit l'éléphant, je ne suis pas le roi des animaux ; mais si tu veux cheminer quelque temps avec moi, je m'engage à te le faire voir... Tous les deux ils voyagèrent un jour entier, et, arrivés en un lieu désert, ils virent sortir d'une caverne un lion : — celui-là, dit l'éléphant, est le roi des animaux... Le jeune taureau, pénétré d'admiration, s'avança humblement et présenta au lion ses hommages. — Vous vous trompez, dit le lion, ce n'est pas moi qui suis le roi des animaux : mais, s'il vous plaît de me suivre, je vous le montrerai dans peu... Le taureau et l'éléphant suivirent le lion, qui, leur ayant fait traverser un bois, s'arrêta tout-à-coup à la vue d'un pâtre endormi qu'on apercevrait au travers du feuillage. — Voilà le roi des animaux, dit le lion. — Celui-là ? reprit le taureau. — Silence ! fit le lion ; prends garde de le réveiller, car, je te le dis et tu peux m'en croire, celui-là est notre maître : c'est lui qui est le roi des animaux. ”

Qu'on nous pardonne cette petite digression : mais elle était nécessaire pour que nous nous permettions de donner les dix-neuf parties qui divisent le corps humain — d'après le *canon* égyptien et grec — ou la *symétrie*, mot que les grecs employaient dans l'art et qui correspond à ce que nous appelons aujourd'hui *proportion*.

GUST. SMITH.

(A suivre.)

Pensée.

La vie est un mal dont on tient ordinairement à ne guérir que le plus tard possible ; mais nous sommes entourés de docteurs habiles à conseiller et à faire adopter des remèdes aussi infailibles qu'expéditifs.

[1] Vitruve, célèbre architecte romain qui, cependant, paraît s'être aussi trompé dans les proportions du corps humain.

Biographie.

SA SAINTETÉ N. S. LE PAPE.

PIE IX ⁽¹⁾(261^e SUCCESEUR DE SAINT PIERRE)

Jean-Marie-Jean-Baptiste-Pierre-Pelegrin-Isidore, de la maison comtale de Mastai-Ferretti

DATES MEMORABLES

—o—
13 Mai 1792
Nai-ance à Sinigaglia.—
19 Decembre 1818
Sous-Diaconat.—
11 Avril 1819
Première Messe.—
4 Octobre 1827
Mission au Chili.—
24 Mai 1827
Préconisé archevêque de Spolite.—
3 Juin 1827
Sacré par le Cardinal Casiglioni (PIE VIII)—
17 Decembre 1832
Archevêque-évêque d'I-
mola.—
23 Decembre 1839
Créé Cardinal in petto.

P. M. S.

DATES MEMORABLES

—o—
14 Decembre 1840
Publié Cardinal du titre
de Saint-Marcelin et
Saint-Pierre.—
16 Juin 1846
Exaltation au Pontificat—
21 Juin 1846
Couronnement.—
27 Novembre 1848
Départ de Rome pour
Gaète.—
12 Avril 1850
Retour à Rome.—
8 Decembre 1854
Définition de l'Immacu-
lée Conception.—
8 Decembre 1864
Publication du Syca.—
8 Decembre 1869
Concile du Vatican.—
20 Juillet 1870
Proclamation de l'Inf. I-
libilité pontificale—
20 Septembre 1870
Envahissement de Rome

HOMME ! voilà l'homme !
Voilà votre père, le père commun
des fidèles, le souverain spirituel
de deux cents millions de catholi-
ques, celui dont les entrailles pa-
ternelles se dilatent, dont le cœur s'a-
grandit, afin de rendre à tous ses en-
fants prière pour prière, amour pour
amour. Tel Pio IX apparut, il y a un
peu plus d'un an, à ce jeune enfant de

notre pays, lorsqu'en le conduisant par la main
dans la galerie du Vatican, il lui montra le tableau
du *Crucifiement de saint Pierre*, et lui dit, avec cet
accent de résignation et de sérénité ineffable de la
sainteté ouvrant son cœur devant l'innocence:
"Voici mon tableau!"

Ah! Saint-Père, cette parole navrante est en-
trée profondément dans notre cœur, et depuis elle
n'en est plus sortie. Comme un de ces éclair qui
illuminent en un instant les profondeurs de l'hor-

(1) Le 26 avril 1860 la censure impériale avait empêché
la *Semaine des Familles* de publier une gravure représentant
notre bien-aimé Père et Pontife Pie IX devant un tableau
du *Crucifiement de saint Pierre*. Treize années se sont écoulées
depuis ce jour,—dit cette Revue religieuse,—et les tribula-
tions de l'auguste Captif du Vatican se sont multipliées
avec les années. Aujourd'hui que l'iniquité est consommée
et que la plupart de ses auteurs ou de ses complices ont

déjà reçu leur châtiment, auquel n'échapperont pas davan-
tage ceux qui continuent leur œuvre de spoliation sacrilège,
nos fidèles abonnés nous sauront gré de leur donner, à l'oc-
casion de la fête de saint Pierre, l'innocente gravure qui
avait tant effrayé nos maîtres d'alors, ainsi que le remar-
quable article qu'y avait joint notre éminent et regretté di-
recteur Alfred Nettement. Gravure et article reproduits
textuellement.

(Voir la *Semaine des Familles*, année 1874, p. 194.)

zon, elle nous a permis de sonder d'un regard les profondeurs de cette mer d'amertumes dans laquelle votre âme est noyée. Il nous semble toujours vous voir devant ce tableau du *Crucifiement de saint Pierre*, le front calme, mais triste, comme une victime résignée.

Voici votre tableau ! Auguste disciple du Crucifié, vous avez senti aussi les pointes aiguës de la couronne d'épines, mal cachées sous la tiare. Vous avez senti ces blessures plus cuisantes encore, que l'ingratitude laisse dans l'âme déchirée d'un père indignement méconnu.

Voici votre tableau ! Ah ! Saint-Père, vous le savez d'expérience, il n'y a pas que les pointes des clous qui puissent attacher à une croix. L'injustice, l'ingratitude, le mensonge, la calomnie, l'hypocrisie portant sur ses lèvres le venimeux baiser de Judas, nous y attachent plus cruellement encore par toutes les fibres saignantes de notre cœur.

Voici votre tableau ! Saint Pierre, votre lointain prédécesseur, est mort crucifié ; et vous, ô vénérable Pontife ! vous vivez crucifié. Vous buvez lentement le calice rempli d'absinthe et de fiel. Ni les insulteurs, ni les scribes, ni les pharisiens, n'ont manqué à votre calvaire, les uns avec leurs outrages éclatants, les autres avec leurs respects dérisoires.

Ah ! sans doute, pendant que, debout devant ce tableau, vous méditez sur le présent et sur l'avenir, les premiers jours de votre pontificat vous sont revenue à la pensée. Si votre front est pensif, c'est que vous repassez dans votre mémoire tous les bienfaits qui témoignent votre amour à votre peuple dans les promesses de votre principat sacré. Que lui avez-vous refusé ? que n'avez-vous pas fait pour Rome, pour les États pontificaux, pour l'Italie ? Vous êtes allé si loin dans votre amour, qu'en avril 1848, nous nous en souvenons, vous étiez obligé de répondre par une allocution solennelle aux calomnies de ceux qui parlaient de vous "comme étant le principal auteur des commotions politiques qui troublaient, à cette époque, plusieurs pays de l'Europe, et notamment l'Italie."

"Nous apprenons, disiez-vous, qu'on répand le bruit parmi les peuples des contrées allemandes de l'Europe, et particulièrement d'Autriche, que le Pontife romain, soit par des émissaires, soit par d'autres machinations, a excité les nations italiennes à provoquer de nouvelles commotions politiques." Et, pour repousser loin de vous cette calomnie, vous rappelez que, dès 1831, les principaux souverains de l'Europe, ceux de Russie, d'Autriche, de France, d'Angleterre, de Prusse, avaient concilié au Saint-Siège de modifier quelques-unes des institutions des États romains. Grégoire XVI, votre prédécesseur, avait déjà fait plusieurs pas dans cette voie ; vous y avez marché d'un pas plus hardi, parce que les bienfaits de votre prédécesseur n'avaient pas paru satisfaire pleinement aux vœux des souverains ni suffire à l'affermissement du bien-être et de la tranquillité dans toute l'étendue des États temporels du Saint-Siège. "C'est pourquoi, continuiez-vous, dès le premier jour où, par un jugement impénétrable de Dieu, vous fûmes élevé sur la chaire de saint-Pierre, sans y être excité par les conseils de personne, mais pressé par notre ardent amour envers le peuple soumis à la domination temporelle de l'Église, nous accordâmes un plus large pardon à ceux qui s'étaient écarté de la fidélité due au gouvernement

pontifical, et nous nous hâtâmes de donner quelques institutions qui nous avaient paru devoir être favorable à la prospérité de ce même peuple. Tous ces actes, qui ont marqué les premiers jours de notre pontificat, sont pleinement conformes à ceux que les souverains de l'Europe avaient surtout désirés. Lorsque, avec l'aide de Dieu, nos pensées ont reçu leur exécution, nos sujets et les peuples voisins ont paru si remplis de joie et nous ont entourés de tant de témoignages de reconnaissance et de respect, que nous avons dû nous efforcer de contenir dans de justes bornes les acclamations populaires, les applaudissements et les clameurs trop enthousiastes de la population de cette ville sainte. Elles sont encore connues de vous, Vénérables Frères, les paroles de notre allocution dans le consistoire du 4 octobre de l'année dernière (1847), par lesquelles nous avons recommandé aux souverains une paternelle bienveillance et des sentiments plus affectueux pour leurs sujets, en même temps que nous exhortions de nouveau les peuples à la fidélité et à l'obéissance envers les princes."

Quoique plusieurs années nous séparent déjà de ces temps et de ces événements, qui sont sortis du domaine de la politique pour entrer dans celui de l'histoire, ces souvenirs sont présents à notre esprit comme s'ils étaient d'hier. Nous assistons par la pensée à cette ovation qui se prolongea pendant plus d'une année. Quelle bonté d'un côté ! et de l'autre quels transports ! quelle ivresse ! Nous entendons ces cris d'enthousiasme et d'amour ; et cette parole d'un homme du peuple qui, dominant les clameurs enthousiastes, criait : "Courage, Saint-Père !" retentit encore à notre oreille.

Du courage ! Qui donc osait souhaiter du courage à Pie IX, le meilleur des pères, mais le plus courageux des pontifes dans son invincible douceur ? Du courage ! N'a-t-il pas toujours eu celui du devoir ? C'est en vain que les acclamations de la multitude, qui ébranlent les plus hautes intelligences, ont essayé de l'entraîner sur la pente de la popularité où tant de pieds ont glissé. Bénir l'Italie, oh ! oui, il la bénit du plus profond de son cœur, avec des paroles qu'un père seul sait trouver. Écoutez ! écoutez ! "Bénissez l'Italie, ô grand Dieu ! et conservez-lui toujours le plus précieux de vos dons, la foi ! Bénissez-la de la bénédiction que vous demandez humblement votre vicaire, le front prosterné jusqu'à terre ! Bénissez-la de la bénédiction que vous demandez pour elle les saints qui la protègent, les apôtres dont elle garde les religieuses reliques, et votre Fils fait homme, qui a voulu que cette Rome fût la résidence de son représentant sur la terre !"

Ainsi parlait Pie IX, le 10 février 1848, dans sa proclamation aux Romains. Puis, un peu moins de deux mois après, le 30 mars 1848, quand, au bruit de la révolution de Février, l'Italie, se levant contre l'Autriche, avait reconquis sur elle son territoire, la voix de Pie IX s'élevait encore : "Aux peuples d'Italie, salut et bénédiction apostolique, disait cette grande et sainte voix. Nous ne pouvons nous empêcher de vous dire que le bon usage de la victoire est chose plus grande et plus difficile que la victoire même. Que les enfants profitent des erreurs de leurs pères ! Souvenez-vous que toute prospérité et toute stabilité ont pour raison civile la concorde, que Dieu seul est celui qui unit les habitants d'une même demeure ; que Dieu n'accorde ce bienfait qu'aux hommes d'humilité et de

mansuétude, à ceux qui respectent ses lois dans la liberté de son Eglise, dans l'ordre de la société, dans la charité envers tous. Souvenez-vous que la justice seul édifie, que les passions ne savent que détruire, et que Celui qui prend le nom de Roi des rois s'appelle aussi le Dominateur des peuples. Puisse nos prières monter devant le Seigneur et faire descendre sur vous cet esprit de prudence, de force et de sagesse dont la crainte de Dieu est le principe, afin que nos regards contemplent la paix sur cette terre d'Italie, que dans notre charité universelle pour le monde catholique nous ne pouvons appeler la plus chère, mais que Dieu, dans sa bonté, a voulu du moins placer plus près de nous !

Quelles paroles touchantes ! quels accents paternels ! Vous le voyez, les bénédictions sortent facilement, sortent avec abondance de la bouche du doux Pontife quand il s'agit de cette Italie bien-aimée, si tendrement aimée, qu'il est obligé de se souvenir de son devoir de pasteur universel des peuples pour ne pas la placer trop près de son cœur. Et cependant, quand la révolution veut arracher au père commun des fidèles une déclaration de guerre contre l'Autriche, il refuse avec une fermeté apostolique. "Plusieurs, s'écrie-t-il (1), demandent que, réuni aux peuples et aux autres princes de l'Italie, nous déclarions la guerre à l'Autriche. Nous protestons contre une telle résolution, entièrement contraire à nos pensées, attendu que, malgré notre indignité, nous tenons sur la terre la place de Celui qui est l'auteur de la paix, l'ami de la charité, et que, fidèle aux divines obligations de notre suprême apostolat, nous embrassons tous les pays, tous les peuples, dans un égal sentiment de paternel amour... Toutes les pensées, tous les soins, tous les efforts du Pontife romain ne tendent qu'à agrandir chaque jour le royaume de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, et non à reculer les limites de la souveraineté temporelle dont la divine Providence a doté le Saint-Siège pour la dignité et le libre exercice du suprême apostolat."

C'est ainsi, Très-Saint-Père, qu'en laissant de côté les affaires politiques du moment, en interrogeant votre passé dans le lointain de l'histoire, nous arrivons à connaître Pie IX tout entier. Il est l'ami de l'Italie, mais il ne saurait être l'ennemi de personne. Celui qui, si loin que s'étende sa pensée sur la chrétienté, ne voit que des enfants ; celui dont la bouche, dont la main, dont le cœur ont des bénédictions pour la ville et le monde, *urbi et orbi*, celui-là refuse de prendre part aux querelles intestines de ses fils ; son drapeau, c'est la croix : divin et pacifique drapeau qui, planant dans une sphère sereine où les agitations de la terre n'arrivent pas, brille au-dessus de tous les drapeaux !

Maintenant que nous connaissons votre cœur, ô grand et pieux Pontife ! de quelles paroles assez fortes pourrions-nous nous servir pour déplorer vos douleurs ? Que n'avez-vous pas fait pour Rome en 1848 ? quels bienfaits, quels droits lui avez-vous refusés ? Elle avait demandé des assemblées : elle obtint des assemblées, et le statut fondamental introduisit dans les Etats de l'Eglise tout le mécanisme des gouvernements modernes, avec deux grands conseils législatifs ; elle avait demandé la liberté d'écrire : elle obtint la liberté d'écrire ; une garde civique : elle eut une garde civique ; un ministère dans lequel les laïques eussent la grande part : le

comte Rossi, l'avocat Cigognani, le professeur Montanari, le duc de Rignano, le comte Guarini, M. Righetti, s'assirent dans le conseil avec les cardinaux Soglia et Vizzardelli. Et, au bout de tout cela, qu'est-il arrivé ? Hélas ! hélas ! tous les échos de l'histoire nous répondent. A la faveur de tant d'issues ouvertes à la liberté romaine, l'esprit de faction et de révolte passa. Enfin, de moment en moment, votre voix paternelle s'élevait pour avertir et pour prier : "Seigneur, sauvez votre ville de Rome de tant de malheurs ! vous écriez-vous. Eclairez ceux qui ne veulent pas écouter la voix de votre vicaire. Prévenez une commotion qui menace d'éclater en actes de violence, et qui, ne respectant pas même les personnes, foulant aux pieds toute espèce de droits, tente (grand Dieu ! notre cœur se glace à cette pensée !) de rougir les rues de la capitale du monde catholique du sang de vénérables personnages, victimes innocentes désignées à la fureur de ceux qui ne veulent plus écouter la voix de la raison... Et ce sera la récompense que devait attendre un Souverain Pontife pour les témoignages d'amour si multipliés qu'il a donnés à son peuple. O mon peuple ! que t'ai-je fait ? *Popule meus, quid feci tibi* (1) ?"

A ces paroles, tirées par le Pontife-Roi de l'office du vendredi saint, le jour des grands gémissements de l'Eglise, le cœur se trouble, les larmes viennent aux yeux. On sent que la passion du Pape Pie IX commence : "Mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? Tu étais une belle vigne que j'ai plantée moi-même de ceps excellents, et tu n'as eu pour moi qu'une amertume extrême, car dans ma soif tu m'as donné du vinaigre à boire, et tu m'as couronné d'épines."

Est-ce le Christ, est-ce son vicaire qui se lamente par ces poignantes paroles ? Est-ce à Jérusalem, est-ce à Rome qu'elles sont prononcées ? Ne voyez-vous pas poindre dans l'âme de Pie IX, dont "le cœur se glace à la pensée du sang qui va rougir les rues de la capitale du monde catholique," le pressentiment prophétique de l'assassinat de l'infortuné comte Rossi ?

Je n'irai pas plus loin. Le 18 novembre 1848, le Pape, après avoir vu son premier ministre lâchement assassiné et un de ses prélats tué presque à côté de lui, était obligé de s'éloigner en fugitif de sa capitale ingrate et rebelle, où une armée française devait glorieusement le ramener. La seconde partie du pontificat de Pie IX appartient encore à la politique ; laissons-la et restons dans l'histoire. Mais aimons-le d'un filial amour, ce saint Pape qui a tant aimé ses enfants, et dont l'affection paternelle a été si mal reconnue. Aimons-le comme catholiques, aimons-le comme Français : car, à l'exemple de son divin Maître, il nous a aimés le premier ; toujours, en toute occasion, il a témoigné son affection paternelle à notre chère France.

Dans ces jours malheureux où elle était en proie à la guerre civile, quand le pieux et courageux archevêque de Paris, traversant sa ville épiscopale couverte de barricades, donna sa vie pour son troupeau comme le bon Pasteur, la grande voix de Pie IX, déjà menacé par les factions, s'éleva dans la ville éternelle : "En nous empressant

(1) Allocution prononcée en avril 1848.

(1) Proclamation du 1er mai 1848.

disait-il, de pourvoir au veuvage de l'illustre Eglise métropolitaine de Paris, le devoir de notre charité pontificale exige que, dans votre auguste assemblée, nous fassions une mention honorable et pleine de regrets du très-illustre pontife de cette Eglise, dont la cruelle mort nous a causé la plus grande douleur. Vous comprenez que nous voulons parler de notre vénérable frère Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris. Evêque, il a aimé son troupeau d'un amour si grand, que, remplissant glorieusement le devoir du bon pasteur, il a donné un illustre et admirable exemple de charité chrétienne. Cette charité si ardente qui porta notre vénérable frère à s'offrir au Dieu très-bon et très-grand comme une hostie d'holocauste pour son troupeau et pour toute la nation française, nous fait justement espérer que, de la misérable condition de cette vie mortelle, il s'est envolé vers l'éternelle et bienheureuse patrie... Nous avons aussi cette espérance que, du haut du royaume céleste, ce même pontife, regardant encore avec amour cette France qu'il a tant aimée pendant sa vie, conjure Dieu par ses prières d'éloigner d'elle toutes les erreurs et toutes les calamités... Et ici, Vénérables Frères, nous sommes heureux de payer à cette illustre nation française le juste tribut d'éloges qu'elle a si bien mérité, en ne cessant, même dans les temps les plus agités et dans les circonstances les plus malheureuses, de donner d'éclatants témoignages de son amour et de sa vénération pour cette chaire de saint Pierre."

Très-Saint-Père, c'est ainsi que vous avez toujours parlé de notre France, que vous avez toujours prié pour elle. Aussi c'est du plus profond de notre cœur que, dans ces grandes solennités de la semaine sainte, nous avons prié pour vous. Il nous semblait que ces admirables oraisons de l'Eglise avaient un sens plus direct et plus pressant. "Pourquoi les nations se sont-elles agitées ? pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets ?... Quand je serais assiégé par une armée campée autour de moi, mon cœur ne serait pas touché de crainte. Si la guerre s'élevait contre moi, j'espérerais dans le Seigneur... Seigneur, jusques à quand les pécheurs triompheront-ils ? jusques à quand les ouvriers d'injustice et les parleurs d'iniquités prévaudront-ils sur la terre ? Ils ont dit : Le Seigneur ne le verra pas, le Dieu de Jacob n'en saura rien. Insensés ! Celui qui a fait l'œil peut-il ne pas voir ? Celui qui a formé l'oreille peut-il ne pas entendre ?" Puis venaient ces oraisons plus directes encore, que nous prenions dans nos cœurs pour les placer sur nos lèvres : "Priez pour la sainte Eglise de Dieu, afin que le Seigneur daigne lui donner la paix, la maintenir dans l'union et la protéger sur toute la surface de la terre, en lui soumettant toutes les puissances... Prions pour Notre Saint-Père le Pape, afin que Dieu le conserve à la sainte Eglise pour conduire le peuple de Dieu. Prions pour Pie IX !"

ALFRED NETTEMENT.

LE CALVAIRE

ET

LE VATICAN.

Nous croyons intéresser nos lecteurs et les attirer de plus en plus à la Chaire de Pierre en leur mettant sous les yeux l'écrit suivant que nous li-

sons dans la *Revue Catholique de Troyes*, et qui devra compléter la biographie qui précède de l'immortel Pie IX :

" Au moment où l'Eglise rappelle à ses enfants, d'une manière plus sensible et plus émouvante, le grand drame qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, sur le CALVAIRE, la pensée se reporte malgré soi au VATICAN ; elle fait un rapprochement entre les deux cités prédestinées, Jérusalem et Rome, et en méditant sur le crucifiement matériel de notre Sauveur sur la montagne du Calvaire, on ne peut s'empêcher de songer aussi au crucifiement moral de Pie IX dans le Vatican.

" Le premier trait de ressemblance entre les deux crucifiés se trouve dans la qualité de leurs ennemis. Pendant les dix-huit heures de sa Passion, Jésus fut la victime des haines, des rivalités jalouses, de la faiblesse et de l'aveuglement du Sanhédrin, d'Hérode, de Pilate, des soldats et du peuple. Dans la longue Passion de Pie IX, si nous retranchons l'ordre sacerdotal, nous rencontrons parmi ses adversaires et ses bourreaux tous les ordres politiques, militaires et populaires qui étaient représentés à Jérusalem, avec cette différence pourtant que les auteurs du crucifiement de Pie IX ne sont pas Romains. Quand à leurs qualités morales, elles ont toute la turpitude et la perversité des bourreaux de Jésus-Christ.

" Le Sauveur les avait dépeints peu de jours avant sa mort : *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites* ; et dans une autre rencontre, il les avait appelés *Fils de Satan*.

" Pie IX n'a pas cessé de flétrir en termes énergiques les menées ténébreuses des ennemis de l'Eglise. Ces hommes sont les dignes successeurs des Scribes et des Pharisiens, et les surpassent même en hypocrisie. Les Juifs admettaient du moins l'existence de Dieu et professaient son culte. Les ennemis de Pie IX nient la Divinité, et ne vouent un culte qu'à l'or et à la matière.

" Le second trait de ressemblance est dans les prétextes que les uns alléguèrent pour persécuter Jésus-Christ, et que les autres emploient encore contre Pie IX.

" Le récit évangélique nous donne quatre prétextes. Le premier est le plus radical : " Que feroons-nous, car cet homme opère beaucoup de prodiges ? Si nous le laissons en liberté, le peuple " le suivra, et les Romains viendront s'emparer de " notre pays. " C'était là, disons-nous, un prétexte, car la véritable raison de leur haine contre Jésus c'est qu'il opérait beaucoup de miracles.

" Les trois autres prétextes qu'ils produisirent devant Pilate pour obtenir la condamnation de Jésus, sont d'une infamie et d'une audace infinies. Ils l'accusèrent de sédition : *Cet homme soulève le peuple* ; de rébellion : *Il refuse de payer le tribut à César* ; enfin d'usurpation : *Il se proclame le Christ Roi*.

" On recourait aux raisons de la politique, ce qui s'est renouvelé pour Pie IX. Qu'a-t-on allégué avec le plus de force et le plus d'audace contre le Saint-Père ? La liberté, l'unité, l'indépendance de l'Italie, inconciliables, disait-on, avec son pouvoir temporel. Cela est si évident que toute preuve est inutile. Pour s'emparer de Rome, quel motif a-t-on mis en avant ? Le Pape était cause du bouleversement de l'Italie. Son pouvoir temporel était une source continuelle d'agitation, et menaçait la sécurité publique. Ainsi, on le voit, dans leur substance, dans leur forme et jusque dans leur but, les prétextes inventés pour crucifier Jésus sont identiques

à ceux mis en avant contre Pio IX. Il existe cependant entre eux un autre point de ressemblance qu'il ne faut pas oublier, c'est la lâcheté, la bassesse de l'âme de leurs ennemis.

"Le grand crime de Pio IX est d'être le Vicaire du Christ, son représentant infallible ; ne pouvant atteindre Dieu, ils attaquent celui qui le représente sur cette terre. Donc, la même raison qui demandait la mort du Christ demande aujourd'hui la mort de l'Eglise et de son Chef.

"Le crucifiement du Sauveur, considéré même sous le point de vue de la plus vulgaire légalité, fut l'acte le plus inique, le plus injuste. Encore ici nous trouvons une ressemblance étonnante avec le crucifiement de Pio IX.

"Plusieurs jurisconsultes érudits et pieux ont étudié avec soin la cause de Jésus, et ils ont énuméré toutes les illégalités commises dans ce procès. Voici les plus notables : Jésus fut arrêté sans aucun indice de culpabilité. On procéda envers lui par des injures, au lieu de l'examiner. Les juges furent en même temps parties, magistrats et accusateurs ; les inquisiteurs subornaient les faux témoins, crime coupable de mort, suivant les lois juives. Il fallait établir des preuves contre lui, ce qui ne se fit point. On lui enleva la liberté de se défendre ; on ne prouva point que ses affirmations étaient fausses, puisqu'on le condamna parce qu'il se disait Dieu. On ne lui donna pas de défenseurs, et on le jugea avant qu'il fut reconnu coupable, de l'aveu même de Pilate, qui le déclara innocent tout en le faisant flageller, et enfin le faisant mourir sur la croix, au lieu de le lapider, supplice des blasphémateurs.

"La conduite des ennemis du Pape a été la même. Pio IX est dépouillé, prisonnier sans la plus minime apparence de légalité, ce qui est la plus énorme injustice.

"Après le supplice du fouet, des épines, de la croix, ce qui fut le plus cruel pour Jésus fut d'endurer les outrages de ses ennemis. Pio IX, lui aussi, a bu à ce calice d'amertume ; il l'a éprouvé jusqu'à la lie.

"Chez Caïphe, le Sauveur fut souffleté, on lui cracha à la figure. Pio IX a reçu les mêmes outrages des apostats, des renégats de la foi et de la hiérarchie catholique ; on a flétri sa liane et sa majesté.

"Hérode avec sa cour s'est moqué de Jésus ; on le traita de fou. A Pio IX, ceux qui l'ont découronné lui font subir les mêmes outrages ; on le regarde comme un vieillard faible et insensé.

"Devant Pilate, la populace gagnée par la Synagogue simule un plébéien, et demande Barrabas en place de Jésus, qui fut rejeté comme Sauveur de son peuple. N'a-t-on pas fait les mêmes affronts à Pio IX, véritable père du peuple italien et le plus ardent défenseur de sa sécurité et de son indépendance même civile ?

"Dans le prétoire de Pilate, Jésus fut couronné d'épines, recouvert d'un lambeau d'écarlate et reçut un jonc pour sceptre ; il fut dans cet état salué roi des Juifs. Les soldats païens joignirent ici leurs insultes à celles de la Synagogue et des Juifs, et flétrirent sa dignité de roi. Pio IX ressent les mêmes affronts de la part des anti-chrétiens, qui lui ravissent les insignes de sa royauté et le traitent de roi du théâtre. Ils appartiennent tous à la race des préteurs de Pilate.

"Jésus fut mis à la croix par ses compatriotes, les Israélites ; Pio IX est crucifié par ceux de sa nation, à la différence qu'ils sont en petit nombre, tandis que c'était toute la ville de Jérusalem qui

demandait la mort de Jésus. Mais il y a une autre différence : ceux qui furent les ministres immédiats du crucifiement de Jésus étaient des païens de Rome, et les bourreaux immédiats de Pio IX sont bien des Italiens, mais non de Rome. Ajoutons encore un genre de douteur qui se ressemble dans les deux victimes.

"Jésus, sur la croix, se plaignait à son Père d'être abandonné, non pas qu'il fût en rien séparé de son Père quant à la divinité ; mais pour la punition de nos fautes dont il s'était chargé, il fut privé de toute consolation dans sa longue agonie. Comme disent les commentateurs, toute joie spirituelle fut ravie à son âme, et il entendit les Juifs lui répéter ces sarcasmes : *S'il est Dieu, qu'il descende de la croix.*

"Les amis et les ennemis de Pio IX s'accordent à voir en lui un homme dépourvu de tous secours humains. Ses amis pleurent sur son sort, ses ennemis s'en réjouissent, et non est qui adjuvet. Dieu a voulu que son vicaire reproduisit en quelque manière cet affreux état d'abandon universel.

"Les ténèbres se répandirent sur la terre au moment où Jésus fut crucifié. Depuis que le Pape est prisonnier, n'avons-nous pas été témoins du même prodige moral ? Quelles ténèbres dans les esprits séculiers, dans les cabinets de l'Europe, dans les peuples ! Ténèbres mystérieux sur les vérités les plus élémentaires de la religion, de la probité, de la civilisation, de l'honnêteté et de la justice !

"La terre semble aussi s'être ébranlée, et la chute de la France a accompagné celle du Pape. Et tant qu'il ne sera pas, lui aussi, ressuscité, il n'y aura plus de repos pour l'Europe.

"Un troisième signe étonnant de la mort de Jésus : les pierres se fendirent et se brisèrent. Aujourd'hui, les pierres angulaires de la civilisation vacillent ou se brisent.

"Après la mort de Jésus, le cœur de plusieurs de ses bourreaux se changea, et ils se convertirent. Nous avons vu aussi beaucoup de ceux qui avaient travaillé à la chute de la Papauté se frapper la poitrine et confesser ouvertement leurs erreurs.

"Si quelque chose avait pu adoucir les dernières heures du Sauveur, la présence de sa Mère, de saint Jean, des saintes Femmes, était une source de consolation intérieure. Pio IX a près de lui la Mère de Jésus qui le soutient, et toute l'Eglise, dont saint Jean était l'image. Sur la croix Pio IX est plus grand que plus glorieux, plus vénéré, plus aimé que tous les rois de l'univers sur leurs trônes. En lui se vérifie ce que Jésus avait dit de lui-même : "Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi."

"Jésus avait annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour, ce qui arriva en effet. Qu'en sera-t-il de Pio IX ? Les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir contre l'Eglise ; parole infallible qui doit épouvanter les envahisseurs de Rome. Oui, la Papauté ressuscitera, et l'on peut même espérer que Pio IX triomphera ; mais quand ? Nous ne savons pas la durée des trois journées du sépulcre, mais nous sommes sûr que le triomphe viendra.

"Les bourreaux prennent leurs précautions pour garder le tombeau et sceller la pierre. Inutiles efforts ! Qu'ils redoublent leurs gardes ; à l'heure venue, l'ange vengeur brisera les portes de la prison et ensevelira sous leurs débris les bourreaux et leurs satellites. Et qu'ils en soient bien convaincus, cela viendra plus tôt qu'il ne le pensent car déjà l'on entend le sourd craquement, présage de la chute de leur sacrilège édifice."

Agriculture.

LA

Mouche des Patates.



OUS reproduisons des journaux quotidiens le Travail suivant, dont l'importance ne manquera pas de frapper l'attention de tous nos lecteurs.

“ La partie Ouest de la province de Québec verra l'année prochaine, (1877), ses champs envahis par un fléau, dont les ravages peuvent atteindre des proportions désastreuses; je veux parler de l'arrivée de l'insecte appelé par les naturalistes *Doryphora Decemlineata*.

Et tout d'abord, pour le nom vulgaire à donner à cet insecte, je me permets ici de laisser de côté les noms de puceron, de punaise et de *barbeau*, dont on s'est servi quelque fois, comme traduction des mots anglais “ potato bug ” et “ potato beetle,” adoptés par les américains, pour désigner cette *Doryphora*; comme il est essentiel toutefois d'avoir un nom usuel, qui s'accorde au langage ordinaire en évitant d'un côté, d'énoncer une idée par trop fautive du sujet, et de l'autre, d'assumer des allures de pédantisme scientifiques, j'ai donc cru devoir adopter le nom de MOUCHE DES PATATES, pronant ici le mot mouche dans son acception la plus large reçue, moyennant laquelle il s'applique à tous les insectes qui volent: Je suis en cela la loi de l'analogie consacrée par l'usage; je dis la mouche des patates comme on dit la mouche du blé, etc., etc. Je puis aussi m'autoriser de la lettre du Ministre de l'Agriculture de France, adressée en 1875, à l'Académie des Sciences et à la Société Centrale d'Agriculture, dans laquelle Son Excellence appelle l'insecte dont il s'agit *Mouche des pommes de terre*. Il ne faut pas oublier que dans le cas de la Mouche des Patates, comme dans ceux de la Mouche du blé et autres, ce ne sont pas les insectes parfaits qui détruisent les récoltes, mais leurs larves.

A ceux qui n'ont pas le temps de faire des recherches et qui, cependant, aimeraient à lire une histoire à peu près complète de la mouche des patates, je me permettrai d'offrir les lignes qui suivent:

La *Doryphora Decemlineata*, appartient à l'ordre des coléoptères, à la classe des tétramères, à la famille des cycliques et à la tribu des chryzomélines. Dans les classifications qu'on en a faites, on a encore fait usage des noms génériques de *polygrama*, de *myocoryna* et de *leptinotera*; mais on ne paraît pas avoir tenu à ces désignations.

L'insecte parfait a environ un demi pouce de long, un peu plus qu'un quart de pouce de large, et presque un quart de pouce de hauteur au sommet du dos, qui est convexe en tous sens, l'insecte affectant dans son ensemble, la forme ovoïde; sa couleur est jaune-orange, plus ou moins clair et tournant quelquefois au rougeâtre. Il est sans poil; sa tête est saillante et dégagée; ses antennes sont

simples; son sternum est armé d'une épine dirigée en avant, d'où le nom de *doryphora* (*porte lance*), chaque élytre est marqué de cinq bandes noirâtres dirigées dans le sens de la longueur.

Les femelles, disent les naturalistes, font trois pontes par année, vers mai, juillet et septembre; cependant on observe la présence des œufs et de l'insecte à tous les états, pendant toute la saison, ce qui semblerait indiquer une ponte continue pour l'espèce. On a calculé qu'une femelle peut pondre de 500 à 700 œufs par année. Les œufs sont attachés à la page inférieure des feuilles de la patate, en groupes qui varient considérablement en nombre, de dix à cinquante, disent les uns, de vingt à cent-cinquante, disent les autres. Ces œufs sont de forme oblongue, longs d'une demi-ligne, à peu près, de couleur jaune orange et luisants.

A l'éclosion, la larve est de la dimension d'une tête de grosse épingle et d'un brun noirâtre très foncé; elle grossit avec une grande rapidité; au bout de quelques jours, elle ressemble de loin à une grosse punaise, dont elle a la couleur et l'aspect (d'où le nom donné par les Américains de *potato bug*). Dans le cours de seize à vingt jours, cette larve attein tout son développement; elle a alors les dimensions, ou à peu près, de l'insecte parfait, dont elle affecte la forme ovoïde, à l'encontre d'autres insectes, dont les larves ont d'ordinaire la forme allongée des vers. La larve de la mouche des patates, arrivée à son plus grand degré de croissance, est de couleur blanc jaunâtre, ayant passé par le brun, le roux et le rose tendre pendant sa croissance; la tête et les six pattes sont noires; elle présente deux rangées de points noirâtres sur les flancs, et un cercle de même couleur au premier anneau; sa tête est arrondie, rugueuse; le corps est mou et l'ensemble revêt un aspect répulsif.

C'est arrivé à ce point que la larve s'enfonce dans la terre, pour y subir sa dernière métamorphose et en sortir insecte parfait; ce qui a lieu environ un mois après l'éclosion, que le nouvel insecte vient de suite contribuer à la propagation de son espèce. On voit avec quelle rapidité cet insecte se développe et se multiplie; c'est pendant ces trois semaines environ de séjour sur les tiges et les feuilles de la patate, que la larve opère tous les dégâts qui peuvent aller jusqu'à la destruction complète de la plus précieuse de nos récoltes.

Les œufs, les larves et l'insecte parfait, protégés par la plante qu'ils détruisent ou par le sol, dans lequel ils s'enfoncent, résistent aux orages, aux extrêmes chaleurs, comme aux froids les plus intenses, des latitudes qu'ils ont occupées.

L'insecte et les larves des dernières pontes pénètrent à l'automne dans la terre, pour leur hivernement, à des profondeurs qui varient de quelques pouces à quelques pieds, mais ordinairement à une profondeur d'un pied. Les dégâts commencent au printemps et ne se terminent qu'avec la destruction complète du champ attaqué, pour peu que la colonie d'invasion soit considérable, si le cultivateur n'intervient à temps pour sauver sa récolte.

La Mouche des Patates vole facilement, ordinairement durant les heures de chaleur de l'été et elle parcourt des distances considérables, traversant même des masses d'eau de grande étendue, comme le prouve l'histoire de ses migrations à travers le continent d'Amérique. Elle est originaire des Montagnes Rocheuses, où elle se nourrit d'une plante indigène, de la famille des solanées, appo-

léo *Patate à bec*, SOLANUM ROSTRATUM qui n'offre à l'insecte qu'une nourriture grossière et insuffisante, sur laquelle, il n'atteint pas le degré de vitalité et de fécondité que lui fait acquérir la patate cultivée.

La *Doryphora Decemlineata* a été ainsi nommé par le naturaliste américain Thos. Say, qui l'observa et la classa en 1823, dans le cours d'une expédition de recherches à laquelle Say était attaché comme chef de la section de l'histoire naturelle. On fait remonter à l'année 1859, l'époque du commencement de la désolante migration qui nous amène ce fléau. L'invasion prochaine d'un territoire est annoncée, d'ordinaire, un ou deux ans d'avance, par l'apparition de quelques individus de la race, qui semblent servir d'éclaireurs aux phalanges qui suivent. Ce ne fut qu'en 1863 que cet insecte fut complètement étudié par le professeur C. V. Riley, du Missouri, dans un article publié dans un journal d'agriculture, ayant pour titre *The Prairie Farmer*. En 1861 le fléau avait traversé le Nébraska; en 1865, il avait envahi tout l'Etat d'Iowa; en 1866 il avait passé le Mississippi et ravageait les Etats de Wisconsin et d'Illinois; en 1867, il avait envahi l'Indiana et la partie sud du Michigan; en 1869, il entra dans l'Etat d'Ohio; en 1870, il commença à se montrer dans Ontario et avançant toujours en accélérant sa course il atteignit les bords de l'Atlantique et la pointe Sud-Ouest du Nouveau-Brunswick, en 1875.

La marche de la mouche des patates a été bien moins rapide en Canada que dans les Etats-Unis, puisque de l'année (1870) de son apparition à la même longitude, de Columbus dans l'Etat d'Ohio et de Windsor dans la Province d'Ontario, l'insecte atteignait en 1875 les limites de l'Etat atlantique du Maine, tandis qu'il n'était encore rendu qu'aux rives de la Rivière des Outaouais en Canada.

Cette année, l'insecte dont on avait constaté la présence l'année dernière, dans le voisinage de la ville d'Ottawa, exerce ses ravages dans les comtés environnant la capitale fédérale; c'est le point extrême nord qu'il paraît encore avoir atteint. Jusqu'ici, en effet, il a semblé limiter ses dégâts à une zone comprise entre les 39^e et 45^e de latitude nord, comme limites générales des routes de son parcours; limites qu'il vient par conséquent de dépasser au nord, on atteignant presque le 46^e dans la vallée de l'Outaouais.

L'espace parcouru par le fléau, en ligne droite de l'Ouest à l'Est, paraît avoir varié entre 80 et 200 miles par année; la marche de l'insecte ayant été excessivement progressive et de plus en plus rapide, à dater de la première observation faite de sa marche vers l'Est, dans les plaines au pied des Rochers du Colorado. Ce seul énoncé des prérégrinations de la mouche des patates et de l'immense espace envahi par elle, depuis les quelques dix-huit années qu'elle a abandonné les lieux sauvages de son origine, pour se ruer sur les champs cultivés, donne l'idée de la prodigieuse vitalité de cet insecte, de son étonnante fécondité et de ses moyens de transport.

Le danger que court de ce fait la récolte alimentaire, aujourd'hui la plus importante pour toutes les contrées du Nord a alarmé toute l'Europe, bien que séparés par un vaste océan du pays d'occupation, la plupart des gouvernements européens ont prohibé l'importation des patates de provenance américaine. Cependant on n'ignore pas, en ces lieux, que le tubercule lui-même n'est jamais atteint, dans le sol, par l'insecte, qu'il ne le

recèle point non plus; mais on a craint que cette peste ne fut apportée en même temps que les tubercules, soit dans des particules de terre, soit dans des débris de feuilles ou de tiges, soit dans les objets d'emballage. Tout en constatant l'apparente absence de dangers, des hommes comme Messieurs Milne-Edwards, de l'Académie des Sciences, et Monsieur Blanchard, de la Société Centrale d'Agriculture de France, ont conseillé la prohibition complète, sachant combien sont sujettes à faillir les prévisions de la science humaine.

Quant à ce qui regarde le Canada, on ne saurait exagérer l'importance d'un danger qui menace, à ce point, nos champs à patates. Le dernier recensement nous apprenait que la récolte annuelle de ce produit s'élevait alors pour les provinces d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, à 47,130,187 minots, et la comparaison des rapports du recensement de 1861 avec ceux du dernier recensement, démontre la valeur croissante qu'on attache à la production de cette denrée alimentaire, dont la masse produite annuellement doit avoir atteint maintenant pour toute la Confédération, le chiffre d'environ soixante millions de minots. Il est facile d'imaginer quelles conséquences auraient pour le pays, les ravages de la Mouche des Patates, s'il lui était permis de se multiplier à raison du nombre que son effrayante fécondité peut produire.

Heureusement que nous possédons des moyens comparativement faciles et peu coûteux de se garantir contre les ravages de ce redoutable ennemi de nos récoltes; je dis comparativement facile et peu coûteux, car il faut tout de même y mettre quelque chose et y consacrer quelque temps; mais ces petits sacrifices sont insignifiants quand on les compare aux résultats obtenus; la question pour plusieurs, allant à rien moins qu'à choisir entre l'abondance et la gêne, pour beaucoup d'autres entre le suffisant et la misère.

Les moyens certains de défendre les champs de patates contre la mouche *Doryphora* sont de deux genres, savoir :

1^o. Les moyens de détail, qui consistent à faire la chasse à l'insecte parfait pour le tuer, à chercher les œufs pour les écraser et à cueillir des larves pour les détruire.

2^o. Les moyens en masse, qui consistent à répandre sur les larves un poison auquel elles ne peuvent résister.

Je dirai qu'il paraît important de combiner ces moyens : mais que le dernier est de beaucoup le plus effectif; qu'il ne faut apporter dans l'emploi des uns et des autres, aucune négligence, et que la lutte contre l'envahisseur doit être menée à outrance et sans relâche. La chasse à l'insecte parfait se fait quand on le trouve, et peut se borner à tuer chaque mouche des patates aperçue quelque part. Pour procéder à l'écrasement de œufs, on peut choisir l'occasion des jours où le vent agit et retourne le feuillage des plants de patates; alors, en se promenant dans les rangs, on voit sans peine les dépôts à écraser au revers des feuilles. On peut par préprophétie et encore parce que la matière ainsi touchée paraît avoir, à la longue, une action résistante sur la peau, s'armer la main d'un gant.

Maintenant quand au poison à employer pour détruire l'insecte à l'état de larve, il n'y en a qu'un seul jusqu'ici reconnu comme inmanquablement effectif, c'est l'arséniure de cuivre, qui va dans le

commerce sous le nom de *Vert-de-Paris* (en anglais *Paris-Green*) et que l'industrie emploie comme peinture. On a employé le Vert de Paris délayé à l'eau, mais comme ce produit est insoluble dans ce liquide, il se dépose dès qu'on cesse d'agiter le mélange; cet inconvénient joint à d'autres, font qu'il vaut beaucoup mieux se servir du *Vert de Paris* à l'état de poudre, à répandre sur les larves.

Les substances à ajouter à l'arseniure de cuivre pour volume, et cette dernière aussi, sont d'autant mieux conditionnées, qu'elles sont réduites en poudre plus tenue; c'est pourquoi la fine fleur de farine est le meilleur véhicule qu'on puisse adopter et cela dans la proportion de 25 parties de farine pour une partie de Vert de Paris bien associées ensemble. Il vaut mieux opérer le mélange soi-même, en ayant soin de ne pas aspirer la poussière, qui est un poison violent. Il ne faut pas ajouter la moindre confiance à toutes ces poudres et ingrédients qu'on débite à grands renforts d'affiches et qui ne sont, comme la plupart des drogues d'annonces, que les produits du charlatanisme, exploitant la crédulité publique. Rien n'empêche d'expérimenter diverses substances, mais il ne faut pas se reposer sur l'attente de résultats incertains. Ainsi le public doit se garder d'acheter ces drogues qu'on a déjà commencé à colporter par les campagnes.

L'application du *Vert de Paris*, ainsi préparé, consiste à parcourir les rangs de patates, saupoudrant les larves, partout où elles se rencontrent sur la tige et sur les feuilles; la moindre parcelle de la poudre ainsi composée tue ces larves. Pour l'opération de saupoudrer, on peut se servir d'une passoire quelconque, d'un bec d'arrosoir ou d'une petite boîte de ferblanc, percés de petits trous et munie d'un manche.

Il faut visiter le champ tous les jours et secouer de la poudre sur toutes les larves qu'on rencontre. On peut compter qu'une livre de Vert de Paris mélangée à vingt-cinq livres de farine suffit à défendre un arpent semé de patates, pendant toute une saison. Quand le mal est pris au début et quand on a soin encore d'écraser les œufs aussitôt qu'ils se montrent, la besogne devient de plus en plus facile et ne demande que très peu de temps chaque jour.

On a élevé aux Etats-Unis et on élève ici des objections, contre l'emploi du *Vert de Paris*, sous le prétexte que les patates peuvent être rendues poisonneuses par son usage; mais il ne peut exister de doute sur la parfaite innocuité de cette substance, en tant que les tubercules sont concernés. Les patates récoltées ne sont nullement affectées par l'usage fait du Vert de Paris en la manière ci-dessus décrite. Mais en faisant usage de cette substance, qui est un poison violent pour l'homme et pour les animaux, il faut avoir soin de n'en point ingérer. Il serait dangereux d'en avaler, même une très faible dose; il serait dangereux d'en respirer la poussière; il serait dangereux d'en mettre en contact avec des plaies ou des égratignures; il serait dangereux de laisser les animaux brouter des feuilles de patates qui on auraient été saupoudrées.

Ainsi, quand on opère le mélange du Vert de Paris avec de la farine, il faut avoir grand soin de n'en point aspirer: quand on opère dans le champ, il faut avoir soin de ne pas marcher contre le vent. Il faut aussi faire attention de choisir pour déposer cette poudre, un endroit où les enfants, les personnes qui ne sont pas sur leurs gardes et les animaux même ne peuvent courir le risque de s'en

empoisonner. Il faut avoir soin encore des plats et autres ustensiles dont on se sert pour ces opérations. Enfin, il faut apporter dans la vente et l'usage du *Vert de Paris*, les précautions qu'on apporte dans la vente et l'usage des autres poisons employés dans les arts, les industries et dans les pratiques journalières du ménage.

A l'heure où nous sommes, dans les contrées envahies, indépendamment de toute autre circonstance, la question d'avoir des récoltes de pommes de terre où de n'en point avoir, dépend de l'usage des moyens que je viens d'indiquer et dans la mesure exacte de cet usage. C'est par ces moyens combinés, et par ces moyens seuls, que les Etats-Unis et la Province d'Ontario peuvent aujourd'hui récolter des patates, et cette récolte est diminuée en raison de la négligence qu'un certain nombre de gens apportent dans l'application de ces mêmes moyens. C'est une guerre sans trêve, qu'il faut faire à l'insecte jusqu'à ce qu'il soit exterminé. Il n'y a pas d'autre alternative, il faut faire cette guerre en la manière décrite, ou bien renoncer à la culture des patates: ce qui serait, dans l'ordre matériel, la plus grande calamité qui puisse nous arriver.

Cette lutte doit commencer avec le premier insecte qui se montre, avec les premiers œufs qu'on aperçoit sous les feuilles, avec les premières larves qui occupent la plante, et doit continuer tant que durera le fléau; le plus tôt commencé, le plus tôt terminée sera la lutte; il faut donc, dès ce moment, surveiller les champs de patates, les visiter souvent dans l'attente de ce dangereux hôte; car chaque insecte, qu'on laisse croître et arriver à son complet développement, représente des générations entières qui le suivront dans la dévastation de nos champs.

Il est du devoir de tous de contribuer à la diffusion des connaissances capables de conduire à l'extirpation de ce fléau. *Les journaux doivent revenir souvent sur ce sujet*, et tous les hommes instruits doivent faire leur possible pour que chacun soit informé de ce qu'il a à faire et le fasse. Il y a bien certains insectes, ennemis de la mouche des patates, qui commencent eux aussi à se multiplier et à lui faire la guerre dans les Etats-Unis; il y a bien cet espoir qui naît pour la province de Québec, d'être en partie située au nord des latitudes, jusqu'ici atteintes par le fléau; malgré cela, il ne faut pas compter sur une immunité peu probable ou sur des secours étrangers; mais se tenir sur l'alerte et agir avec énergie et ensemble au moindre danger.

M. l'abbé Provencher, qui avait eu l'occasion d'observer la mouche des patates dans l'Illinois, en mai 1870, fut un des premiers en Canada, à donner l'alarme dans son journal *Le Naturaliste*, (numéro de décembre, même année), il en a parlé de nouveau en 1875, (numéro de juin et juillet); d'autres feuilles aussi en ont parlé et ont mis le public sur ses gardes. Les journaux politiques ne manqueront pas de se joindre aux révéues spéciales et aux publications périodiques dans cette occasion. Espérons que tous ces appels ne resteront pas sans échos, et que chacun faisant sa part, le pays sera garanti pour les plus désastreux effets au moins, d'un fléau qui pourrait autrement être tout à fait ruineux.

Au moment où je termine ce travail j'apprends que la mouche des patates se montre dans les comtés de la province de Québec situés à l'ouest de Montréal; il importe de commencer à lui faire la guerre de suite. La presse à évidemment pour devoir de donner l'éveil et de faire l'instruction du public sur le sujet." J. C. T.



LE FOYER DOMESTIQUE

OTTAWA, 1er AOUT 1876.

(Correspondance particuliere)

Aux abomés du "FOYER DOMESTIQUE."

Amis lecteurs, et vous surtout, mes fraîches et jolies lectrices, ayez pitié d'un pauvre homme à qui l'on impose une mission bien difficile : celle de vous parler politique, de vous raconter toutes les vilainies, toutes les sottises et tous les scandales ; en un mot : tous les événements accomplis sur ce continent pendant le mois qui doit précéder chacune de mes chroniques, sans vous faire rougir jamais, sans vous ennuyer, on me demande même de vous amuser ; et, comme pour appuyer le système de M. AZAIS sur les *Compensations*, votre Comité de rédaction, si plein de bienveillance et de sympathie pour vous, se montre avec moi d'une singulière dureté : Il ne me permet que la malice et proscribit sévèrement ces *méchancetés* si pleines de charmes qui dispensent un chroniqueur d'avoir de l'esprit et lui rendent la tâche plus facile. Mais le moyen de faire rire des lecteurs, au XIXe siècle, si l'on ne dit pas un peu de mal du prochain ?... je voudrais bien les y voir !...

Autrefois j'aurais dit : il me faudrait pour y parvenir tout l'esprit du *Figaro* ! mais depuis qu'il s'est fait Bonapartiste, ce journal ne peut plus servir de terme de comparaison, parce qu'il est devenu trop bête ! Je pourrais peut-être m'inspirer d'Alphonse KARR, première manière, ou du docteur VÉRON ! mais l'autour des *Abeilles* dit dans l'une de ses *Causeries*, en parlant d'un homme qui porte une fleur rouge à sa boutonnière : " A vingt pas il a l'air d'un chevalier de la légion d'honneur, à quatre pas on reconnaît qu'il n'est qu'un sot ! " C'est plus que de la malice, c'est de la méchanceté ça ! Le docteur VÉRON, dans son petit dictionnaire humoristique, définit un homme chauve : " Un Monsieur qui peut s'écrier aux pieds d'une femme : O Madame, je vous adore à trois genoux ! " C'est cruel pour les malheureux qui ont perdu leurs cheveux en conservant un cœur tendre ! Je dois donc chercher mes modèles ailleurs... !

Enfin, je vais essayer. Je couperai mes tartines aussi minces que possible, afin que vous les trouviez moins indigestes et moins lourdes que les comptes-rendus d'un journal que je ne veux pas nommer parce que c'est dans votre pays même qu'il cultive le pavot avec tant de succès. Si vous me demandiez pourquoi je fais allusion à celui-là plutôt qu'à tel autre, aussi soporifique, je vous dirais, parce que je n'ai pas de secrets pour vous : que j'ai eu l'avantage d'écrire à son rédacteur, et que ce gentleman ne m'a pas fait l'honneur de me répondre. Il a dû penser qu'un homme de son importance était parfaitement dispensé de formes, bonnes pour des princes et cette catégorie d'esclaves..... des convenances, qu'on appelle " les gens bien élevés ; " ou bien, il s'est dit : qu'un homme

de sa valeur ne devait pas prodiguer ses autographes ; à moins qu'il n'ait pensé que ma prose ne valait pas les trois sous qu'il aurait dû dépenser pour me répondre ?

Je me dois d'ajouter, à propos de cette dernière hypothèse : que je ne lui avais pas envoyé d'ÉCHANTILLON, de sorte qu'il n'a pu juger de ma littérature que par ma lettre, et elle ne lui a probablement rappelé ni Paul Louis Courrier, ni Mad. de Sévigné... s'il les a lues ! J'en suis fâché, mais, dam ! on fait ce qu'on peut !...

Bien que ce manque d'égards soit plus fâcheux pour lui que pour moi, il m'a choqué ! parce que son amour a le mérite de copier le type d'une publication Française, excellente ; ce qui prouve au moins du goût ! or, si le fond diffère, la forme y est, et c'est quelque chose ! puisque c'était là ce qui m'avait captivé.

En Orient, la nature offre de ces illusions : le pèlerin mourant de soif, épuisé de fatigue, voit souvent surgir à l'horizon, ou de grands bois qui lui parlent d'ombre et de fraîcheur, ou, les nombreuses coupoles et les minarets élancés d'une ville... Il se hâte, l'infortuné ! mais ce n'est, hélas ! qu'un mirage décevant, une malice du diable, une ironie de la Fortune ! quand il en approche, la forêt s'évanouit soudain, la ville disparaît ; l'immensité stérile et torride l'environne de nouveau, le malheureux est déçu comme sont déçus les lecteurs de la publication dont je veux parler : Falacieuses promesses du sommaire, séductions du titre, caractères neufs, élégance et finesse du papier... ! mirages ! Comme au désert, comme aux marches du Sahara, comme à la frontière Numide, mirage ! Pas le moindre retrait, pas le plus mince filet d'eau, pas la plus faible brise !... Rien ! que la prose étouffante du bonhomme en question ! ! !

Débarassé de ce qui m'a taquiné jusqu'à ce jour, où il m'est donné de dire à mon correspondant ce que j'avais sur le cœur, je reviens à mon sujet :

Il sera donc entendu entre nous que j'aurai autant d'esprit que je pourrai, que je vous raconterai tout ce qui se passera chez vos voisins, ce qui intéresse toujours !... Mais comme je ne suis chez eux qu'en visite pour ainsi dire, cela m'impose certaines réserves.

Cependant, quand ça sera très drôle, je clignerai de l'œil du côté des *malins*, et ma foi ! ils devront comprendre ce que je ne dirai pas !

Si, au lieu d'éclairer joyeusement le coin du *Foyer* auquel on m'accueille aujourd'hui si cordialement, vous trouvez que je ne vous apporte qu'un lampion qui vous laisse dans l'ombre et vous donne envie de bâiller, je le verrai vite ; dans ce cas, je vous promets de souffler ma chandelle. Mais, si au contraire, je m'aperçois que j'intéresse le père de famille, que je fais rire la grand'mère, qui tricote au coin du feu, et que j'amuse Miss Jenny, avec tous mes *racontars*, oh ! alors, ma cause sera gagnée ! Et nous reviendrons bientôt de bons amis, parce que je ne vous visiterai guère sans porter une fleur à la jeune fille, un conseil ou un enseignement aux jeunes gens, une consolation ou une espérance aux vieux, et des nouvelles à tous. Je m'efforcerai, en jetant un regard sur ce vaste continent, en résumant pour vous les événements qui doivent constituer sa grandeur et affirmer sa vie, de dégager de ses événements une vérité ou un principe dont vous trouverez l'application dans votre maison ou dans les affaires publiques, dans la pratique de vos obligations de pères de famille ou de vos devoirs de citoyens. Morale ou Principe, souvent inexprimé,

car je dois écrire cette Chronique, un peu *currente calamo*, au dernier moment, d'où il résultera que j'irai souvent du *cog* à l'*âne*; sans esprit de suite, puis-je jo devrai en quelques pages embrasser des éléments nombreux et très divers; mais, si vous réfléchissez un peu, après m'avoir lu, la morale ou le principe ressortira de l'ensemble des faits, jaillira du choc des événements, comme l'é-tincelle jaillit de deux cailloux; et, si fugitive que soit cette lueur, elle suffira pour vous montrer à droite la bonne voie, à gauche l'obstacle ou l'abîme.

Devant expédier mes Chroniques en temps utile pour qu'elles puissent paraître le premier de chaque mois, elles comprendront les événements du 20 du mois précédent au 20 du mois de leur envoi.

Vous ayant été présenté le mois dernier, nous allons donc causer comme de vieilles connaissances!

* * *

Le mois qui vient de s'écouler a vu deux réunions peu augustes mais fort importantes, en raison du grand événement qu'elles étaient appelées à préparer; je veux parler de la *Convention républicaine* réunie à Cincinnati et de la *Convention démocratique* qui s'est assemblée à Saint-Louis.

Les candidats du parti républicain étaient MM. Blaine, Morton, Conkling, Brestow, Washburne, Hayes, Hartrauft et Wheeler; soit, huit compétiteurs; ceux du parti démocratique étaient: MM. Tilden, Hendricks, Hancock, Bayard, Parker, Davis, Broadhead, Allen et Thurmann; en tout, dix-sept Lycurgues, presque une douzaine et demi d'Aristide ou de Brutus, prêts à s'immoler à l'intérêt général! Pas à la façon de Curtius, ni à la manière de Mr. Grant, il faut au moins l'espérer! mais, s'offrant, comme le dit M. Tilden, dans un récent discours: comme *serviteurs de la nation*!— Il est bien entendu que chacun de ces tauraux blancs, dévoués au sacrifice par leur beauté même, ne se laisse couronner de fleurs et conduire à l'autel du patriotisme que par dévouement à la chose publique! Chacun d'eux voyant bien, hélas! qu'il est le seul qui puisse conduire sûrement le grand vaisseau de l'Etat!

Ils sont là dix-sept! et chacun se dit qu'il doit poser sa candidature et combattre *onquibus et rostro* pour fermer la porte à seize ambitieux qui conduiraient certainement le pays aux abîmes! Car, malgré la perfection des institutions républicaines et les vertus qu'implique ce régime, la première expression du pouvoir, la plus grande magistrature du pays n'est pas un hommage rendu par le peuple à la plus haute vertu, ce doit être le résultat d'une lutte acharnée, d'une course au pouvoir, d'un assaut au grand sommet, dont le *Derby* ou la *Prise de Malakoff* ne peuvent donner qu'une assez faible idée!

Voilà inévitablement la petite scène qui doit se passer chez chacun:

Dans un appartement somptueux, ou seulement confortable, un homme d'un certain âge fait les cent pas, le front courbé sous le poids de lourdes préoccupations, si lourdes! que si Dieu ne l'a pas doué d'une constitution athlétique, nous le voyons assis comme le *Penseur* de MICHEL-ANGE, au lieu de le voir arpenter son salon comme un fauve arpente sa cage.—Mais assis ou debout, ça ne fait rien à la chose! *L'esprit* le tourmente, et son

patriotisme et son abnégation seront les mêmes!—Devant lui, mais invariablement debout, celui-là! un autre homme, attend dans l'attitude discrète d'un confident de tragédie, que son patron daigne parler.

Enfin, celui-ci pousse un soupir, douloureux comme un gémissement, et murmure: Certainement X..... est un honnête homme, mais il est impossible!... Quant à Z..... son élection serait un scandale véritable!.. Et K.....! est-ce la peine d'en parler?... Après un silence, fixant son compagnon: Vous l'avouerez-je, mon cher ami, dit-il, j'ai beau regarder à la Chambre et au Sénat, promener mon regard du Pacifique à l'Atlantique; du Mexique au Canada, le seul homme qui me semble réunir le génie nécessaire à l'intégrité requise, le dévouement à la chose publique joint au culte de l'honneur national, le désintéressement républicain et le mépris des grandeurs, la fermeté du chef unie à la bonté du pasteur, en un mot toutes les grandes vertus civiques, à l'éminent degré que requiert ces hautes fonctions, c'est...

Il hésite et rougit... s'il peut!—Il le peut rarement.

—C'est vous! s'écrie bravement l'autre.

—Oui! je le crois! profère le candidat, d'une voix grêle ou grave, mais convaincue!

—Mais c'est clair comme le jour! reprend son interlocuteur; et si le candidat est républicain il ne manquera pas d'ajouter: les démocrates sont ineptes! si au contraire le candidat est démocrate, il dira, en parlant des républicains: ils sont si corrompus!

—Alors vous pensez... interroge le premier.

—Que votre élection est sûre, interrompt le second.

Sur quoi, Maître Corbeau ouvrant un large bec laisse échapper sa proie.—Le ronard s'en saisit... et court à Cincinnati ou bien à St. Louis, où, le fromage en question soumis à des préparations savantes, et même un peu... diaboliques, se convertit en lacs de *Cocktails*, en méditerranées de *Whiskey* et en océans de *Lager-Beer* dans lesquels tous ceux qui vivent, mangent et surtout boivent du triste métier de politiciens, se précipitent, et se plongent, et se roulent, et se vautrent avec des cris de sauvages, des grognements et des glapissements de Coyottes.

Tout à coup, le silence se fait. Le jour solennel est arrivé! Les 752 mandataires du parti républicains se réunissent et désignent aux futurs votes de leurs commettants le plus obscur de leurs candidats: M. HAYES. "Parce qu'étant inconnu" ou plus exactement "parce que s'il est inconnu, l'on n'en peut au moins dire aucun mal!" Ça n'est pas flatteur pour les autres! mais il faut avouer, cependant, qu'après tant de musique allemande, tant de libations et tant de folies préliminaires, la sagesse et l'humilité de cette déclaration étonnent autant qu'elles honorent le bon sens du parti.

C'est sans ironie et sans réserve que je dis sage, la décision des républicains; car, si l'on peut répéter, après lui-même, que le peuple Anglais est un grand peuple, on doit reconnaître avec autant de sincérité que l'Union est un grand pays! Ses richesses minérales et autres sont incalculables; il ne peut avoir d'ennemi redoutable, immédiat; sa population, qui dépasse 40,000,000 d'âmes, est assurément l'une des plus intelligentes, et certainement la plus active du Globe; ce qui s'explique par les éléments de sa formation! n'ayant donc rien à redouter du dehors et riche au dedans, sa

population, si nombreuse qu'elle soit, étant répandue sur un territoire fertile et pour ainsi dire sans limites, la grandeur future de ce pays est assurée, si aucune affection intorne, aucune lésion intérieure ne se déclare. Dans ces circonstances un honnête homme lui est bien plus nécessaire qu'un grand homme. Et, c'est pour cela, en dehors de tout esprit de parti, par sympathie pour cette société adolescente, je trouve intelligente et prudente la décision des délégués de Cincinnati, dans la course dont l'histoire peut être écrite comme suit: Engagés:—8.

Blaine, Morton et Conkling, des écuries de Grant, *alias* Augias; tout trois favoris. Puis Brestow, Washburne, Hartrauf, Hayes et Wheeler. Pendant le *pesage*, de nombreux paris s'engagent sur les tribunes et autour de la lice. Au départ, Blaine, malade depuis deux ou trois jours, a perdu la corde, et a été bientôt distancé par tout l'escadron, dont Morton et Conkling tenait la tête tandis que Hayes semblait suivre assez difficilement. Cependant, après des péripéties assez émouvantes, il arrivera premier, Wheeler second. Mais sa victoire semble due, moins à des qualités exceptionnelles qu'au peu de fonds de ses concurrents, brillants au départ, mais pour qui, la piste de Cincinnati avait trop d'obstacles. En effet, d'une course-plate qu'on avait annoncée, on leur a fait un *steeple-chase* ! D'où, chute de six coureurs sur huit ! l'on n'a fort heureusement constaté que des contusions, suivies de prostration et d'atonie, mais pas d'accidents sérieux.

A Saint-Louis, la convention Démocratique a fait des élections plus politiques, dans le sens grammatical du mot. Le candidat heureux fut M. TILDEN, gouverneur de New-York. Il a été choisi pour d'autres raisons que M. Hayes !

Il fut proclamé vainqueur sous les voûtes de l'*Exchange*, où était réunie la Convention, au bruit des imprécations des Tommanistes, des vivats des anti-Tommanistes et des fanfares allemandes. Car l'Allemand est né musicien comme le Français est né malin ! cela tient-il à son organisation lymphatique, qui a besoin des vibrations des cuivres et des hoquets de la clarinette ! Sont-ce ses intestins beaucoup plus développés que les nôtres, qui modifient ses instincts et prescrivent ses goûts ?... c'est au moins démontré pour ses appétits ; il nous a dévoré l'Alsace et la Lorraine, on le verra l'un de ces jours avaler des bayonnettes, et s'il y coulait de la bière, le *Rhin* deviendrait une vallée, au fond de laquelle on pourrait bientôt semer ! Quoiqu'il en soit, ce qui demeure acquis, c'est qu'il raffole du trombone et de l'ophycélide ; et c'est pour cela que la Convention Démocratique annonça aux accents j'allais écrire "aux accords," quel *lapsus calami* !) d'une musique enragée, que M. TILDEN était nommé.

Ayant toujours vécu dans l'Ouest, où j'ai toutes mes relations et toutes mes sympathies, je désire sincèrement le succès des démocrates, que leur programme recommande, car en voici les articles principaux :

1o Rétablissement de l'ordre dans les finances désorganisées par la création et la multiplication d'un papier monnaie, accepté originairement comme expédient de guerre et dégénéré depuis en instrument d'agiotage ;

2o Réforme du système douanier, qui, au lieu d'être basé sur les besoins du trésor, est uniquement fondé sur le privilège, au profit d'une oligarchie mercantile ;

3o Introduction de la probité et de la capacité dans l'administration publique, à la place de la corruption et de l'ignorance qui l'ont envahie ; (pas poli, cet article 3o !)

4 Réconciliation des sections jadis divisées par la guerre civile, et rétablissement de la paix et de l'harmonie, sans lesquelles le pays ne peut prospérer.

.

Si M. TILDEN doit être élu, ce que les républicains nient avec acharnement, cela se comprend ! il est vraiment fâcheux qu'il ne puisse l'être immédiatement, parce que s'il était fidèle au programme qu'il a accepté, il mettrait fin à des abus, à une naïve interprétation des règlements, ou, à une malvoillance de parti pris, de la part de la Douane, qui honorent peu l'esprit Américain et nuisent singulièrement au succès de l'*Exposition de Philadelphie*, qui n'a cependant pas besoin de cela !

Ainsi : il y a quelque temps, c'étaient des négociants Brésiliens qui se proposaient d'exposer pour £10,000,000 de diamants ; la Douane leur a demandé de commencer par acquitter les droits !! Ils doivent, à l'heure qu'il est, se trouver dans les environs de Rio-Janeiro, car ils sont repartis en courant, et il y a plus d'un mois de cela !

Aujourd'hui la Douane interdit aux exposants de vendre les marchandises apportées en double, avec celles exposées dans leurs vitrines, à moins qu'ils n'acquittent en bloc et d'avance, les droits de douane sur la totalité de leurs importations. Or, il a toujours été de règle aux Expositions Européennes, qu'à la condition de ne pas dégarnir leurs vitrines les exposants avaient le droit de vendre les objets qu'ils avaient en duplicata ; sauf, bien entendu, à en acquitter les droits, au fur et à mesure de leurs ventes. Les marchands trouvaient dans cette faculté de vendre une compensation aux dépenses qu'ils avaient eu à faire pour concourir à l'Exposition. Ces dépenses étant plus considérables, et leur résultat étant d'augmenter la splendeur d'une manifestation nationale, ils avaient le droit d'attendre plus de libéralisme de la part du gouvernement Américain, qui leur retire des avantages et des compensations dont ses nationaux ont joui en Europe ; aussi doit-on penser que les difficultés créées et le préjudice causé aux exposants par les exigences de la Douane, l'inhospitalité du Gouvernement et son désir manifeste d'exploiter les étrangers, laisseront au cœur de ceux-ci une profonde impression d'amertume.

Quand je dis que l'administration exploite les étrangers, je n'exagère rien ; l'anecdote suivante, dont l'authenticité est parfaitement établie, le prouvera : Des eaux-de-vie de prix ont été volées dans le département de l'Agriculture. Les recherches qu'on fit amenèrent la découverte des coupables, qui étaient deux pompiers, deux policemen et un inspecteur de la Douane ; des enfants de la maison ! L'administration refuse de payer ou de rembourser le prix des marchandises qu'elle avait en charge ! Nécessairement ! mais ça n'est pas cela que je veux vous raconter, ce que je veux vous dire, c'est que la Douane exige des volés le paiement des droits des eaux-de-vie qui ont été bues par ses employés ! —'t is funny, hein ?

Ayant l'intention de vous parler longuement de l'*Exposition*, le mois prochain, je n'ajouterais qu'une nouvelle à ce qui précède : Il vient d'arri-

vor à Philadelphie un groupe de délégués du peuple, ou plutôt, du gouvernement Français, car c'est l'Assemblée nationale qui a voté les fonds nécessaires à leur voyage.—Est-il bien digne d'un gouvernement de déléguer des nationaux auprès d'une entreprise toute privée, comme l'est l'Exposition de Philadelphie ?

Les délégués, à qui un représentant a confié, au banquet de Lyon, la mission de dire aux *communards* réfugiés dans ce pays qui leurs *Frères de France* ne les oublient pas, etc., ont été choisis parmi ceux que leurs opinions politiques plus que leurs aptitudes comme ouvriers désignèrent au choix de leurs compagnons; en tous cas, les maîtres d'école qui se trouvent parmi eux, et qui s'intitulent d'après M. de GAVARDIE, sénateur, "les apôtres du progrès et de la civilisation" prouvent une mission beaucoup plus politique que scientifique ou sainement économique. On ne peut voir dans cette démarche que l'une de ces manifestations internationales qui affectionne le parti qui les a délégués; je verrais même dans ce voyage des amis de M. de MONTLAUR un danger réel pour ce pays, si la république Américaine était plus vieille de cent ans.

Je vous dirai, enfin, que sans excuse fournie, M. le Président GRANT n'a pas cru devoir assister à la solennité du 4 juillet; un Roi n'aurait pas cru pouvoir s'en dispenser dans des circonstances analogues; il est vrai que M. FILDEN nous assure que les Présidents sont les serviteurs des nations?..... Après ça, il suffit de s'entendre! ce qu'on appelle "servante" chez nous, s'intitule ici "Aide femme!" Dernièrement un gentleman engageait un domestique: j'aime mieux vous prévenir tout de suite, dit le candidat à son futur... assisté, que je ne cire pas les chaussures?... Eh bien, dit Celui que moi j'appellerais le maître, vous mettez vos bottes à côté de mes souliers, le soir, et je les cirai en même temps.

L'émotion et le brouhaha causés par la réunion de la Convention Démocratique n'étaient pas éteints, que l'aurore du centième anniversaire de la proclamation de l'*Indépendance Américaine* se levait sur cette vaste contrée.

Ce serait le moment de faire du lyrisme, c'est-à-dire d'accorder ma guitare, puisqu'il paraît démontré que le luth dont parle les poètes n'a jamais existé! mais, je n'en ai pas le désir.

Les hommes qui ont ou la pensée d'émanciper les Etats, ont peut-être obéi à des aspirations légitimes, elles étaient naturelles en tous cas! mais ceux qui sont restés fidèles à la métropole, c'est-à-dire à la famille et à la mère-patrie, aux traditions du droit, furent grands, eux aussi, car ils sacrifièrent tout ce qu'ils possédaient à la fermeté de leurs principes.—Et puis, je me demande ce que sera ce pays quand un autre siècle tombera dans les abîmes du Passé?—Se couchera-t-il dans la lumière, ce siècle qui commence, ou, disparaîtra-t-il dans une tempête?—Quand une population considérable se pressera sur cette terre, et s'agitiera sur elle-même ne pouvant plus s'épandre; quand les hommes de la montagne s'apercevront que leurs intérêts sont opposés à ceux des gens de la plaine, ceux des hommes du Nord en opposition avec ceux des gens du Sud; que la loi rationnelle dans l'Est est injuste ou excessive dans l'Ouest; quand de l'exercice permanent du pouvoir et de l'habitude des hautes fonctions, quand de la fortune, d'une éducation supérieure, de la tradition et du raffinement des mœurs, sortira une aristocratie dont la

création est infaillible, qu'arrivera-t-il?—Quelles pensées rouleront les classes inférieures? que leur suggérera leur orgueil? Dans quelle mesure leur intervention dans les affaires, alors compliquées de la nation, sera-t-elle nuisible ou profitable au bien-être général?—Mais la constitution et les lois seront modifiées à mesure que cela deviendra nécessaire!—Dans quel sens?—Seront ce MONTESQUIEU, parlant des grandes républiques, seras-ce de HUMBOLDT ou Xavier de MAISTRE, parlant spécialement des Etats-Unis qui auront raison; ou bien, le génie Saxon, l'esprit Français et la fierté Espagnole qui ont crû et ensemencé le sillon, produiront-ils, fécondés par l'immigration Allemande, comme les plaines de Memphis le sont par le Nil, des moissons si abondantes et si belles que deux cent millions d'hommes vivront dans l'abondance, la paix et l'harmonie, donnant tort au juriconsulte, au géographe et au philosophe!—Qui peut le dire?

.

Mais je tourne singulièrement au Cassandre.

Décidément, il faut être *hydalgo* et amoureux d'une *manola* quelconque pour jouer agréablement de la guitare? D'ailleurs, c'est M. le chevalier Gustave SERRIN qui a seul le droit de vous parler musique, et il le fait avec trop de talent pour que j'essaie une pointe sur ses terres; moi, je ne suis chargé que de vous renvoyer l'écho, heureusement affaibli par la distance, du tintamare effroyable des pétards du 4 juillet.

Dès la veille, la ville était illuminée et pavoisée; les Germains blonds, facilement reconnaissables à leur Saxoorn, à leur air placide et contents d'eux-mêmes, réunis, sans se confondre; aux Irlandais pavoisés comme la ville ou comme des frégates un jour de grande revue, ornés de nœuds, d'écharpes et de cravates illustrées de la harpe nationale, se formèrent en une longue procession et parcoururent la ville:—*Paddy*, naïvement fier de ses rubans verts et de sa longue redingotte noire, souriant, toujours un peu tristement, à la jolie fille et à la jeune mère qui lui adressent au passage un geste affectueux; les *Teutons* superbes, avec ou sans instrument de cuivre, promenant orgueilleusement leurs prodigieux abdomens et l'exhubérance de leurs chair, blondes comme leurs cheveux, entre deux haies de Grotchens et de *Barbarras*, qui les admirent en les voyant si gras et si cossus!

Ensuite sont venus les fusées, les feux de Bengale, les chandelles romaines et les soleils; les pétards dans les jambes des passants, et dans les oreilles des chevaux, et les tonneaux flamants dans les terrains à bâtir, et les feux de joie à tous les carrefours, dressés avec les planches dérobées aux maisons en construction ou aux échafaudages, ce qui a rempli le double objet d'éclairer la nuit du 4 et de faire casser le cou aux travailleurs du 5.

Le haut de la ville, qui est mieux habité, était à cause de cela beaucoup moins bruyant, mais pour être de meilleur ton, la joie n'y était pas moins réelle! on sentait un air de fête circuler partout.

Les *bar-rooms*, aux portes et aux plafonds enguirlandés de verdure, les maisons illuminées, la profusion de drapeaux flottant aux croisées et la foule bigarrée du bas de la ville, comme les voix fraîches, le murmure des causeries sous les arbres, les essaims de robes blanches qui priaient les péristyles des résidences pareils à des nids de cygnes,

dans les hauts quartiers ; parlaient à l'étranger des bonheurs du *home* et des joies de la Patrie : lâbas, entachées d'ivresse tapageuse ou brutale, ici, discrète, recueillie et comme-il-faut, mais véritables et profondes partout !

..*

Etrange coïncidence ! pendant que ce peuple fête la proclamation de son *Indépendance* ; que ses orateurs flattent son orgueil et ne trouvent pas de mots assez durs, d'épithètes assez sanglantes pour flétrir les *opresseurs* ; pendant qu'il éclaire la nuit de ses feux de joie en commémoration de son avènement à la vie comme nation ; il dirige dans l'ombre un général et des soldats pour aller ravir à d'autres hommes, dont les droits sont plus sacrés et plus anciens que les siens, à la liberté et à l'indépendance sur ce territoire, ce qui, dans sa propre opinion fait sa principale gloire !

Je n'aborderai pas, ici, l'examen de la question Indienne, elle est trop complexe et trop large ! Je dis complexe : car elle touche à tout, à la conscience, à la justice, à l'humanité, à l'économie de l'Etat, à la politique du gouvernement, à la fortune publique et à l'honneur national ; je dis, trop large pour le cadre que je prétends donner à ces *Causeries*, parce qu'elle relève d'une Justice si haute, qu'elle n'a pas de personnification ici bas, DIEU seul étant assez puissant pour punir la destruction d'une race, l'anéantissement de l'une de ses grandes œuvres, l'Homme rouge ! qu'il a fait à son image comme l'Homme blanc, et qui lui est aussi cher !

Comment concilier le sentiment de respect pour la dignité de l'homme, de fraternité évangélique et de haute philosophie qui a fait immoler des milliers de combattants, armé le fils contre son père, le frère contre le frère, ruiné les plus anciennes familles et grèvé ce pays d'une dette qui s'élève encore aujourd'hui à \$2,099,439,344.99 pour émanciper les nègres ; comment concilier, dis-je, le sentiment qui a prescrit toutes ces choses douloureuses avec la guerre d'extermination, le manque de foi et les spoliations odieuses, dont le malheureux peuple Indien est, chaque jour, victime ?

On les dit rebelles à toute civilisation ! Mais depuis qu'ils ont vu le visage d'un blanc, depuis Christophe COLOMB, comment leur est apparue la civilisation ? En Abyssinie, les Sango-Gallas réunissent les enfants de leurs tribus lorsqu'on va égorger des bestiaux, afin de les familiariser avec la vue et l'effusion du sang ; je ne sache pas que les Indiens pratiquent la même coutume, mais s'il en était ainsi, les instincts de férocité qu'ils développeraient dans leurs fils ne seraient-ils pas légitimés par les meurtres, les trahisons, les vols, le mépris des traités et tous les crimes commis par les hommes des *grands canots*, à leur préjudice. Car, enfin, il n'y a pas deux humanités philosophiques, deux sagesse, deux probités, deux honneurs, deux droits ; toutes ces choses qui constituent la justice et la conscience, c'est-à-dire l'homme moral, sont une, comme la Vérité !

On dit encore, qu'ils occupent de grandes terres, qu'ils ne cultivent pas, que l'intérêt du plus grand nombre doit l'emporter sur des intérêts moindres, que d'immenses territoires demeurent ainsi improductifs et qu'il en résulte une dimi-

nution dans la production générale du globe, préjudiciable à l'humanité entière ! Sans pouvoir jamais s'élever à être plausible, cet argument pourrait avoir une certaine valeur relative, si toutes les terres vacantes étaient employées et que la somme de la production fut inférieure à celle des besoins ; mais dans ce cas même, les possessions Indiennes devraient être sacrées, parce qu'elles sont entourées d'une barrière qu'on ne peut franchir sans crime, puisqu'elle est élevée sur leurs droits ; et le droit, je le répète, est une chose unique, immuable, éternel, comme le pouvoir dont il émane ! on peut le fouler aux pieds, le meurtrir, l'ensanglanter, mais aucun pouvoir humain ne peut le tuer, c'est-à-dire empêcher qu'il ne soit. Quand on aura achevé la destruction des peaux rouges, leur droit survivra à leur anéantissement même !

Mais comment aurait-on de ces pensées dans ce pays, quand dans le vieux-monde, où les idées d'équité, de propriété et d'honneur, basées sur un intérêt commun, que vingt siècles de civilisation devraient rendre évident pour tous, sont méconnues ou reniées par le plus grand nombre ; quand on y vit les *Etats Pontificaux* envahis et conquis sans déclaration de guerre, le royaume de Naples pris en trahison, par un parent de souverain légitime ; le Danemark, succombant sous l'agression la plus brutale et la moins justifiée ; enfin, quand la plus grande figure de ces temps troublés, proclame impudemment une formule repudiée dès le moyen-âge : *La force prime le droit* ! Hélas ! c'est vrai ! Cependant, les Juifs sont autrefois sortis d'Egypte ! Le royaume d'Alexandre s'est écroulé ! l'Empire romain est allé mourir à Byzance ! La mauvaise foi punique a creusé l'abîme dans lequel s'est englouti Carthage !

Mais ma plume fait des siennes ! Et, stupide ! je la regarde et la laisse courir, sauter, danser et cabrioler... Holà, pécore ! Etes-vous folle ?... au lieu de vous livrer à la fougue de votre méchant tempérament, prenez donc le maintien réservé et l'allure modeste qui vous conviennent.

..*

Au lieu de philosopher, racontez, s'il vous plaît ! et tenez-vous en là, si c'est possible !...

Le Général CUSTER, ses deux frères, son neveu et son beau-frère, tous les officiers et les hommes de troupes qu'il commandait ont été massacrés par les Indiens, qui infligèrent, d'autre part, des pertes sérieuses au major RENO.

Voici succinctement l'histoire de cette guerre et du triste évènement qui vient d'en marquer le début :

On sait que les *Black-Hills* fixent depuis quel temps l'attention des chercheurs d'or, mais les terrains aurifères, ou supposés tels, appartiennent aux *Sieux*, qui en ont refusé la cession ou demandé un prix qui équivalait à un refus. Cependant de nombreuses expéditions de mineurs s'organisaient et entrèrent sur le territoire Indien, la Presse et certains membres du Congrès répétaient alors dans les lieux-communs d'usage depuis cent ans, mais le gouvernement ne prit aucune mesure préventive pour assurer l'exécution du traité de 1868, et finit par déclarer qu'il était impuissant à empêcher la violation du territoire Indien des *Black-Hills* !... Plusieurs chefs, tels que *Sitting-Bull*, *Red-Horse*, *Red-Cloud* et *Spotted-Tail* se livrèrent alors à des

incursions sur le territoire Américain, incursions qu'on ne doit considérer que comme des représailles. Cependant, des troupes fédérales furent dirigées contre eux. Un premier engagement eut lieu le 17 du mois dernier, dans lequel les Indiens eurent l'avantage, et qui eut pour résultat d'obliger le général Crook à se replier sur le camp de *Goose-Creek*, ce qui sauva le village qu'il avait résolu de détruire. Cet échec amena encore la retraite des *Crows*, indiens alliés des Américains, qui lors de l'engagement du 17, avaient eu à soutenir seuls l'attaque des *Sioux*.

A cinq jours de là, c'est-à-dire le 22 juin, le général CUSTER quitta les sources du *Rosobud* à la tête de douze compagnies, du 7^e de cavalerie, se dirigeant vers le *Little-Horn*, l'un des bras du *Big-Horn*. Le 24, vers le soir, l'un de ses guides releva une large trace d'un parti d'Indiens et en rendit compte au général qui poussa en avant. Le lendemain, 25 juin, l'on découvrit un grand village à environ quinze miles de distance, l'on s'en approcha, et malgré la fatigue des hommes et des chevaux qui avaient parcouru 78 milles depuis 24 heures, Custer crut devoir attaquer. Il le fit en entrant dans le village, musique en tête; sa colonne était de cinq compagnies seulement, parce qu'il avait détaché le major RENO avec trois compagnies, et le colonel BERTON avec les quatre autres, pour prendre les Indiens à revers, tandis qu'il les attaquerait de front. Mais les ordres qu'il avait donnés ne purent être exécutés: RENO, attaqué lui-même par les Sioux, ne put qu'à grand-peine gagner une hauteur sur laquelle il se retrancha tant bien que mal et où il tint deux jours, c'est à dire jusqu'à l'arrivée des généraux TERRY et GIBBON.

Les troupes commandées par RENO, troupes auxquelles s'étaient ralliées les quatre compagnies du colonel BERTON, souffrirent beaucoup de la soif, et l'arrivée des généraux ci-dessus nommés les sauva d'une destruction certaine et complète. CUSTER fut moins heureux!

Il fut tué avec tous les siens; un seul homme, un guide *Crow*, parvint à s'échapper, travesti en *Sioux*, c'est-à-dire, revêtu d'une couverture enlevée sur le champ de bataille, grâce à laquelle il put traverser les rangs de ses ennemis et rejoindre le général CROOK.

Les Indiens scalpèrent et mutilèrent horriblement tous les malheureux soldats, les cadavres de CUSTER et d'un reporter du *Tribune*, de Chicago, héros, furent les seuls qu'ils respectèrent. A quelques jours de là un parti assez considérable d'Indiens fut vu par les troupes du général TERRY, revêtu des habits des soldats tués.

Les regrets que provoque la mort de ces braves gens, et le courage déployé par CUSTER, laissent peu de place au blâme, cependant on ne peut s'empêcher d'accuser le commandant de cette malheureuse expédition d'une folle témérité, et d'un oubli complet des lois de la guerre et surtout de la guerre contre les Indiens.

Si l'on se contente d'accorder un soufre aux déclamations emphatiques des journalistes qui le placent au dessus des héros d'Homère (*Sic!*) et qui l'appellent Curtius, Caricee, Machabée et qui lui donneraient encore d'autres noms si leur instruction était plus grande; et, si l'on n'examine que les journaux sérieux, on trouve une explication à la conduite de CUSTER, on prétend que la nature de ses déclarations dans le procès de M. BELKNAP avait indisposé le gouvernement et ses partisans

contre lui, et que pour reconquérir une faveur qui intéressait son avenir il avait saisi avec plus d'enthousiasme que de prudence l'occasion de se distinguer. Quoiqu'il en soit, c'était un soldat et il est tombé au champ d'honneur; c'est le cas de se rappeler le vers du Tasse dont la tonner m'échappe, mais dont le sens est: "Que nos plaintes cessent et que la paix soit devant un cadavre!" J'ajouterai, cependant, que la pensée de lui élever une statue prouve un désir *trop vif* de créer un Panthéon Américain! Quelles que soient les circonstances qui ont accompagné sa mort, elle n'a rien de commun avec celle de Léonidas! que des pensées personnelles l'aient, ou non, poussé à l'équipée dans laquelle il est tombé avec toute sa colonne, qu'il se soit fait tuer sans enthousiasme comme sans désespoir, seulement pour mourir avec ses soldats, c'est honorable, sa famille a le droit d'en être fière; mais le pays doit autrement juger le général à qui douze compagnies étaient confiées et qui les a perdues!

Cet événement est d'autant plus regrettable qu'il donnera plus de confiance aux *Sioux*, qui vont rêver de victoires impossibles, pendant que d'un autre côté, les blancs croiront l'honneur national intéressé à tirer des peaux-rouges une vengeance éclatante, parce qu'ils ont tué leurs officiers et leurs soldats au lieu de se laisser massacrer par eux!— De tous côtés s'offrent des volontaires pour l'extermination des sauvages; à *Salt Lake-City* il fut résolu dans un *meeting* public qu'on offrirait 1,200 hommes au gouvernement; des résolutions analogues ont été prises ailleurs, et c'est fâcheux, parce que c'est injuste, bien que le sentiment qui prescrit ces résolutions soit parfaitement compréhensible.—Mais ce ne sont pas des régriments qu'il faut pour satisfaire aux exigences de l'honneur national, c'est qu'un homme d'intelligence et de cœur se révèle au Congrès ou au Sénat, qu'il y parle au nom de la justice et de l'humanité, qu'il se montre impartial, comme s'il n'était pas Américain! qu'il ne s'en tienne ni aux rapports ni aux déclarations d'un gouvernement ou d'agents à qui il est trop facile de prouver qu'ils ont raison; qu'il arrache ses voiles à la concussion derrière laquelle se cache le meurtre, et qu'il obtienne du Congrès des dispositions qui donnent la mesure de la somme de grandeur et de générosité qui s'attribue ce pays.

Une particularité assez intéressante sur *Sitting Bull*, le principal chef des *Sioux*, c'est qu'il a été converti par le R. P. de SMET, qu'il parle et écrit le français, et qu'il fait sa lecture ordinaire de la vie de NAPOLÉON Ier qu'il dit vouloir imiter!

Un autre *casus belli* vient de surgir pour l'Union mais c'est avec des hommes noirs, celui-là!

M. Pablo VILLANUEVA, ancien ministre de la guerre et de la marine de la république Haïtienne, sous la présidence de GONZALEZ, s'est embarqué le 20 juin sur le steamer Américain le *Tybee*, qui, après avoir touché à Puerto Plata et à Samaná est arrivé à San-Domingo. Là, le gouvernement a demandé au capitaine, M. KULL, de lui livrer son passager. Cet officier l'a refusé en disant que VILLANUEVA était sous la protection de son drapeau. Il s'en est suivi une entrevue au consulat Américain, entre le capitaine du *Tybee* et les agents du gouvernement Dominicain, dans laquelle le consul a protesté contre le projet d'enlèvement

du Général. Sans tenir compte de ses protestations ni de celles du capitaine Kuhl, les autorités dominicaines ont envoyé des soldats à bord; VILLANUEVA était assis sur le pont et refusa de se lever, alors il fut attaché et descendu avec des cordes, dans une embarcation qui le porta à terre. M. Kuhl avait fermé la coupée de son navire avec un drapeau, et il avait en outre étendu un pavillon Américain sur le pont, de façon à obliger les soldats à le fouler aux pieds pour arriver à VILLANUEVA. Mais il paraît que le pavillon en question n'a aucune des propriétés de la *torpille* ni de la *pieuvre*, car les nègres ont marché sur le second après avoir déchiré le premier, sans ressentir le moindre choc magnétique ou électrique; ils ont descendu leur prisonnier comme un colis, ont regagné le quai, comme je l'ai dit; et l'on rapporte que VILLANUEVA a été immédiatement jugé, condamné et exécuté. C'est assez noir!—On se demandait il y a quelques jours de quelle nature serait la réparation demandée par les Etats-Unis, dont le drapeau a été si grossièrement insulté, et dont la protection semble si complètement méprisée! L'insolence de ces noirs et la violation de tous droits internationaux de la part des Dominicains me rappelle une anecdote: On raconte que TOUSSAINT-LOUVREURE, le fondateur de cette République, écrivit un jour à Napoléon Ier une lettre ainsi adressée: "Le plus grand des noirs au plus grand des blancs." Bourrienne, le secrétaire de l'Empereur, lui demanda ce qu'il devait répondre: "Mais rien, dit Bonaparte en haussant dédaigneusement les épaules, on n'écrit pas à un singe!" Ce fut probablement ce souvenir qui fit qu pendant huit jours je me demandai comment la Grande République traiterait la Petite République; en hommes! en singes! ou en Sioux!—En Sioux, me disais-je, ça serait peut-être un peu bien sévère!... Or, je lis dans plusieurs journaux: que le gouvernement de Washington a reçu des explications à propos du *soi-disant outrage* commis par le gouvernement Dominicain sur le steamer Américain *Tybee*, et qu'il paraît démontré qu'il n'y a ni outrage ni insulte, le *Tybee* n'étant pas un vaisseau national mais seulement un vaisseau marchand!

Mon Dieu! il m'est parfaitement indifférent qu'on exige une réparation du gouvernement Haïtien, ou, qu'on pense que la peau d'un nègre, fut-il général, ne vaut pas la dépense que nécessiterait la réparation en question; mais si j'étais Américain je crois bien que je penserais autrement! En effet, un navire américain sous pavillon américain, commandé par un capitaine américain, représente aussi complètement le pays à l'étranger que le premier vaisseau militaire de l'Union, par conséquent il peut devenir lieu d'asile pour un prévenu et même un condamné politique; il n'y a pas l'ombre d'un équivoque, en droit! VILLANUEVA, assis sur le pont du *Tybee* portant les couleurs Américaines, était en Amérique tout aussi bien que si un pavillon d'amiral eut flotté à la misaine.— Il n'y a pas, que je sache, deux pavillons nationaux, l'un qui est bon, l'autre qui ne l'est pas; l'un qu'on doit respecter, l'autre qu'on peut impunément insulte; l'un pour les vaisseaux de l'Etat, l'autre pour la marine marchande. On ne peut pas nier que le capitaine Kuhl ne fut chez lui, à bord de son steamer! si le gouvernement Américain est protecteur de ses nationaux, il doit protéger leur domicile quand il est violé. Et c'est le cas ici!—Enfin, si ça leur convient comme ça, il n'y a rien à dire, le seul qui ait à se plaindre là

dedans, c'est cet infortuné VILLANUEVA, mais s'il est mort?...

Mais quittons Haïti, et jetons un regard au delà: c'est vraiment très drôle pour un spectateur désintéressé: toutes les républiques, c'est-à-dire tous les états, des frontières du Texas à celle du Brésil, sont en révolution, soufflent après une révolution, ou se préparent à une nouvelle révolution!

DIEU a vainement prodigué aux hommes de ces contrées tous les trésors de la nature et tous les miracles de la création, leur malice et leur ambition s'érigent en face des œuvres du Créateur et font un lieu d'horreur et de désolation de ce Paradis-terrestre. Les musulmans, qui se battent en ce moment contre des chrétiens qui ne sont guère moins tures qu'eux-mêmes, croient à l'existence d'un arbre, le *Sedjin*, qui projette sur la terre de leur purgatoire une ombre profonde, du sein de laquelle sortent des bruits sinistres et mystérieux! Cet arbre funèbre est immense! il faudrait cent ans à un coursier rapide pour sortir des ténèbres que répandent ses noirs rameaux. Eh bien! il semblerait que l'arbre de la Liberté verse des ombres semblables sur tout front qu'il abrite!... ou dirait que ses fruits sont empoisonnés, qu'ils donnent la fièvre, le délire, le vertige, et enfin la mort, à tous les infortunés qui ont l'imprudence d'en approcher leurs lèvres; que toutes mains qui le cultivent se dessèchent; que des monstres hideux sont accroupis sur toutes ses branches, que des yeux étincellent sous toutes les feuilles, et qu'un air mortel circule avec un bruit de sanglots à travers les ténèbres qu'il porte comme des crêpes, suspendus à ses grands bras.

Je ne veux pas parler de la Liberté radieuse que le Christ a revendiquée pour l'Humanité, de la liberté normale à laquelle toute créature consciente a droit, comme au soleil, comme au spectacle de la nature, comme à l'air, non! je veux parler de l'autre! En effet:

Au Mexique, DIAZ fait la guerre à Lardo de Tejada, et les révolutionnaires affirment que sa réélection comme Président de la République, précèdera de fort peu son renversement. Huit mille insurgés se disposent à attaquer Matamoros, le général CURILLA vient de mourir des suites de ses blessures, et des bandes de malfaiteurs nombreux comme des armées, désolent l'intérieur, sous l'étendard de Diaz ou sous celui du Président.

A Cuba les incendies et les meurtres se continuent au nom de la Liberté.

A Cauca, de graves désordres paraissent imminents, l'Evêque de Popayan est à la tête du parti conservateur, et l'on prédit la chute prochaine du gouvernement actuel.

Au Nicaragua, on s'attend à une invasion du Costa-Rica, l'état de siège a été déclaré et la loi martiale a été proclamée partout.

A Honduras, MEDINA et LEIVA continuent à se disputer le pouvoir par la force des armes; LERDO occupe les départements de Tegucigalpa et d'Olancho; MEDINA a concentré ses forces à la Paz, sous les ordres du général Pardons et du colonel Cuel-lar.

Le Guatemala et le Salvador viennent de faire alliance et de décréter l'expulsion des Jésuites. L'ex-Président TALLEZ s'est retiré en Californie, et

GONZALEZ et ses partisans ont passé la frontière du Nicaragua.

En Bolivie, l'armée s'est soulevée, a emprisonné le Président THIAS et ses ministres, et a proclamé DAZA, président de la république. On dit que cette révolution a été accompagnée de toute sorte d'excès.

Ce qu'il y a d'instructif, bien que ce soit un peu obscur, c'est-à-dire d'une compréhension un peu... difficile, c'est que tous ces hommes se proscrivent, incendient et s'entre-tuent au nom de la *Liberté*, de l'*Egalité* et de la *Fraternité*, les trois vertus théologiques, les trois articles de Foi du catéchisme républicain; il n'y a que le Canada, au Nord, et le Brésil, au Sud, qui soient tranquilles, et ce sont les deux seuls Etats du continent Américain soumis à la monarchie. C'est étrange!... ou, tout simple!—ça dépend du point de vue où l'on se place.

Quant aux Etats-Unis, on peut dire avec Candide: que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes!—La paix, la concorde et l'amour des hommes règnent sur cette terre bénie et nous ramènent tout doucement à l'âge d'or. C'est peut-être pour cela, que le ciel, jaloux de notre bonheur, vient de nous envoyer un ouragan terrible qui a causé des ravages considérables dans l'Iowa. La place me manque pour des détails que la plus part des journaux ont d'ailleurs donnés.—Les pluies ont été très abondantes dans toute la vallée du Mississippi pendant tout le mois qui vient de s'écouler; on a eu des craintes sérieuses pour les blés, mais elles ont cessé à temps et la récolte des céréales est fort bonne. Il en sera de même pour les cotons, mais on les suppose généralement de qualités inférieures.—Les affaires vont assez mal, ou plutôt sont, ce qu'ici on appelle *dull*, c'est-à-dire sans activité, et il continuera d'en être ainsi jusqu'après les élections présidentielles. Quand je dis que les affaires sont *dull*, jugez-en: Ce mois-ci l'on a créé qu'une religion; elle s'intitule *religion de l'humanité*. MM. Cortland Palmer, George Avery, Joseph Plumenthal, Daniel Bart, Hug Brown, Charles Codman, H. Johnson et Burnside Stoddard sont les Messies de cette nouvelle croyance, dont ils viennent de déposer les articles d'incorporation au greffe du comté de New-York. Ces nouveaux apôtres se proposent:

1o De développer et d'étendre la connaissance de la nature synthétique et religieuse de la science et de l'humanité!

2o De prendre la science et l'humanité pour base et substance de la religion, au lieu de la théologie;

3o De pratiquer et encourager la nouvelle religion comme le fondement des devoirs religieux et sociaux de la prospérité du progrès humain.

Dans l'état de marasme où sont toutes les affaires, je crois bien que *ça ne paiera pas!* D'abord parce que leur programme n'est pas très clair, ensuite, parce que, ce que l'on comprend de leur annonce n'est pas très-neuf, enfin parce que le marché est encombré.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, une histoire à vous raconter, mais la place me manque.—Au mois prochain!

MAXIME.

St. Louis, 20 juillet 1876.

[Correspondance particulière.]

Nouvelles du Mexique.

Notre correspondant nous écrit en date du 14 juillet:

La révolution est toujours en armes sur différents points du Mexique. Le mouvement le plus considérable et le plus inquiétant pour le gouvernement est celui des états de Zamailepas et de Nuevo-Léon qui obéit au général Porfirio Diaz.

Un nouveau chef vient d'entrer en campagne contre le gouvernement de Lerdo: c'est le général Juan N. Cortina.

Cortina arrive de Mexico où il était prisonnier sur parole. Il publie une proclamation pour inviter tous ceux qui ont combattu autrefois sous lui à se rallier autour du drapeau de Diaz, parcequ'il est le symbole de la constitution de 1857, parcequ'il peut seul donner au peuple mexicain un véritable gouvernement républicain.

Cortina est un ancien *vaguero*, qui ne sait ni lire ni écrire, mais jouit d'une grande popularité sur la frontière; il n'est pas non plus sans un certain mérite militaire; il a gagné ses épaulettes par son audace et son sang-froid. Il a planté son drapeau sur les bords du Rio-Grande, à quelques lieues au-dessus de Natamoros. Ses *muchachos* sont allés le rejoindre au nombre d'un millier. On s'attend à le voir bientôt attaquer Natamoros.

Les journaux ont accusé dernièrement Diaz de recevoir l'appui du parti clérical; un organe radical l'a justifié de cette accusation en rappelant que Diaz, au contraire, a toujours combattu contre le parti de l'Eglise.

Les hommes sages pensent que Diaz, au pouvoir, n'aurait pas le fanatisme de Lerdo, qui non seulement a continué la persécution de Juarez, contre l'Eglise, mais même a invité le protestantisme à son aide, pour hâter l'apostasie de la nation. Diaz est libéral dans ses principes, mais il ne paraît pas être franc-maçon. Au reste, toute cette révolution est une farce ou plutôt un brigandage en permanence. C'est le vol et le pillage organisé. Il y a peu de sang répandu, mais beaucoup de démoralisation semée à la suite de ces levées d'armes.

Les soldats volent sur les grandes routes et dans les prairies, et les chefs dans les villes. Quand ils ont besoin d'argent, ils se présentent devant une petite ville; on ne songe pas même à leur résister. Ils entrent tambour battant, réunissent les principaux, surtout les marchands, et leur signifient d'avoir à leur délivrer, sous vingt-quatre heures, dix, vingt ou trente mille piastros à titre de *prestamos* ou emprunt. Quelques jours après ils se laisseront déloger par un autre parti en quête de *prestamos*.

Les ministres protestants, envoyés pour pervertir les mexicains; soulèvent les populations contre eux par leurs blasphèmes et leurs calomnies. Dernièrement cinq personnes étaient exécutées pour avoir pris part à l'incendie d'une chapelle protestante à Mexico.

Notre Premier Volume,

Avec la présente livraison, se termine le 1er volume du *Foyer Domestique*. L'abondance des matières ayant nécessité l'addition de plusieurs feuillets, chaque mois, nous avons pu compléter ce volume en cinq mois, formant 384 pages, suivant les conditions exprimées en tête de notre publication.

Nous aurions désiré publier le 2e volume dans les quatre mois prochains de cette année 1876, et commencer chaque volume avec les 1er Janvier et 1er Juillet, suivant nos prévisions, mais nous sommes forcément obligé de renoncer à ce projet, au moins pour cette année.

Le public ayant généralement répondu à notre appel du mois dernier, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous avons fait l'acquisition d'un matériel d'imprimerie qui va nous permettre de commencer la publication du 2e volume avec les améliorations projetées.—Nouvelle raison, pour nos Agents et pour tous ceux qui s'intéressent au succès du *Foyer Domestique*, de nous envoyer les noms de nouveaux abonnés. Que chacun apporte sa part d'influence et de travail, et nous serons assuré d'un succès complet.

Il ne nous reste plus que quelques Actions à placer sur le Capital souscrit pour la publication du *Foyer Domestique*.

A nos Agents.

Nos Agents et Abonnés sont priés de nous faire parvenir au plus tôt le montant dû pour abonnement au 1er volume du *Foyer Domestique* (\$1.00).

Nous sommes en mesure de fournir aux nouveaux abonnés toutes les livraisons du 1er volume.

Les Droits de l'Eglise.

On mande au *Pall Mall* que la loi des droits prétendus de l'Etat sur l'Eglise catholique déjà votée par la Chambre basse de Saxe, a été adoptée le 29 du mois dernier par la première Chambre, après deux amendements. Le prince Georges de Saxe, frère du roi et héritier présomptif de la couronne, a voté contre la loi avec six autres membres de la Chambre haute. Le prince Georges a nié à l'Etat le droit de traiter la limite des droits de l'Eglise catholique, et a demandé un concordat. D'après le prince, l'Eglise catholique romaine peut bien reconnaître des délimitations de fait, mais lorsque ces délimitations veulent s'imposer et se fixer par la législation, l'Eglise ne peut se soumettre. L'évêque catholique, Mgr. Bernert, a aussi pris la parole. Le correspondant anglais reproche à l'éminent prélat d'avoir invoqué le traité de Westphalie.

Un article refutant l'*Episode de la Conquête du Canada* ou l'abbé CASSIER, ne paraîtra que dans le prochain numéro, ainsi que d'autres articles reçus trop tard.

Union Agricole Nationale.

DIEU ET PATRIE.

La première session de la Convention Agricole Nationale s'ouvrira mardi le 17 septembre prochain, en la cité de Montréal. Les délégués des différents Cercles Locaux sont requis d'être présents.

Les cultivateurs qui ne sont pas encore membres de l'Union sont invités à en faire partie. Il suffit de devenir membre d'un Cercle Local pour être membre de l'Union.

Les personnes désireuses d'organiser un Cercle obtiendront les informations nécessaires en s'adressant par lettre au secrétaire soussigné, à la Patrie, P. Q.

Is. LEVESQUE,

Président.

J. A. CHICOINE,

Secrétaire.

15 Juillet 1876.

12^{me} Convention Nationale des Canadiens-Français des Etats-Unis.

En vertu des pouvoirs accordés au Président de la prochaine Convention Nationale des Canadiens-Français des Etats-Unis, dûment élus à la Convention Nationale tenue à Glen's Falls, Etat de New-York, le 18 août 1875, il a convoqué et par les présentes convoque la douzième Convention Nationale des Canadiens-Français des Etats-Unis, laquelle aura lieu à Holyoke, Etat du Massachusetts, selon l'ajournement d'icelle, le 31^{ème} Mardi, le 15 août 1876, à la clôture de la Convention de l'Union des Sociétés Canadiennes-Françaises de Secours mutuels des Etats-Unis.

Cette Convention est appelée pour prendre en considération et discuter les sujets du bien-être moral, intellectuel, social, matériel et politique de nos nationaux; se renseigner sur notre position aux Etats-Unis et prendre les moyens d'agrandir l'éducation française pour conserver notre belle langue; donner l'émulation, l'encouragement à notre presse canadienne qui ne vit que de sacrifices, se protéger mutuellement et détruire autant que faire se peut, les maux qui nous affligent comme nation.

Il est à espérer que tous les délégués présents à la Convention de l'Union, seront instruits par leur société respective à cette Convention. Seront aussi admis tous délégués d'organisation canadienne, centres canadiens ou autre lieux des Etats-Unis, quand bien même il n'y aurait pas de société établie dans leur localité ou qu'étant constitué en corps mais ne faisant pas parti de l'Union des Sociétés.

Nous faisons un chaleureux appel à tous nos compatriotes d'étudier sérieusement le bien que nous avons à faire, espérant que toutes les sociétés, tous les centres canadiens des divers états et lieux se feront un honneur et un devoir, serait-ce au prix de sacrifices, d'envoyer des représentants à cette Convention. Il s'agit d'une grande et noble cause à promouvoir, qu'il est de l'intérêt de tous de faire

réussir ; il s'agit de traiter des intérêts généraux de la population canadienne-française ; chercher les moyens d'union, relier toutes les organisations canadiennes sous une même bannière, dresser une même voie pour assurer le succès et le maintien permanent de notre nationalité. Que chacun mette donc la main à l'œuvre et le succès ne saurait manquer de couronner les efforts communs.

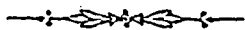
Donné et proclamé à Plattsburg, Etat de New-York, ce premier jour de juin de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-seize.

PAUL GIRARD,
Président.

ARTHUR VINETTE,
Secrétaire.

Comité Exécutif de la Convention :

Paul Girard, Président, Plattsburg, N.-Y. ;
Joseph LeBœuf, Vice-Président, Cohoes, N. Y. ;
Arthur Vinette, Secrétaire, Glen's Falls, N.-Y. ;
P. C. Chatel, Trésorier, Holyoke, Mass.



Nouvelles diverses.

Lord Dufferin est parti pour la Colombie Britannique.

Sir Hugh Allan a été élu samedi président de la Compagnie du Richelieu et d'Ontario, en remplacement de feu M. John Pratt.

La Banque St. Jean-Baptiste, de Montréal, commencera ses opérations régulières au mois de septembre. Les actionnaires seront alors appelés à payer leur premier versement.

La circulaire que MM. Bell, Forsyth et Cie., de Québec, ont publié, contient ce qui suit :

Pendant la dernière quinzaine, il est venu beaucoup de bois sur le marché, mais nous n'avons que peu de transactions à mentionner. Les nouvelles roques d'Angleterre ne sont propres qu'à décevoir.

M. l'Abbé C. T., de Québec, a eu l'heureuse idée de faire confectionner, par une jeune abénaquise, un chapeau en fil de bois. Ce chapeau, exécuté avec toute la perfection possible, sur un modèle de celui qui porte le Saint-Père, a été envoyé à Rome, et présenté à Sa Sainteté le 27 mai dernier. Le St. Père a admiré (ainsi que tous ceux de sa cour) la finesse de l'ouvrage et sa légèreté. Il l'a lui-même placé sur sa tête, et a daigné envoyer sa bénédiction à l'Abbé C. T., et à la petite sauvageonne Abénaquise qui a fait ce petit chef-d'œuvre.

Le chapeau était renfermé dans une riche boîte de maroquin, portant les armes du St. Père.

ERRATA.—Dans l'article sur le *Droit Social Chrétien*, il s'est glissé quelques fautes que nous corrigeons comme suit :

Page 282, 2e col., 2e ligne, au lieu de
"genre" lisez, *germe*.

Page 283, 2e col., 37e ligne, au lieu de
"et une société," lisez : *est une société*.

BULLETIN DES NOUVELLES RELIGIEUSES.

LOURDES.—On écrit de Lourdes, à la date du 1er juillet :

" Trente-cinq évêques et archevêques ont assisté ce matin à la consécration de la basilique.

" Après un discours très éloquent de Mgr. Mermillod, évêque de Genève, et la messe dite en plein air, Mgr. Guilbert a donné la bénédiction papale à une foule qu'on peut évaluer à 150,000 individus."

LES PÈRES DU MONT-CARMEL.—L'archevêque Lynch vient de faire une allocution à son clergé, à l'occasion de la clôture de la retraite annuelle. Dans cette allocution, il dit que les Pères de Notre-Dame du Mont-Carmel sont sur le point de construire un monastère et une église près de la chute Niagara. On a aussi acheté, près de Toronto, une propriété où l'on construira un couvent pour les Sœurs de Charité.

FÊTE A YAMACHICHE. — Le Révd. M. Dorion, curé d'Yamachiche, parti dans le cours de l'hiver dernier pour un voyage en Europe, est revenu dans sa paroisse mardi dernier, le 11 Juillet. A l'occasion de ce retour les citoyens d'Yamachiche ont fait une démonstration si belle, si imposante, que nous croyons à propos d'en publier ici un rapport détaillé. Celui qui trace ces lignes, après avoir assisté à cette démonstration, n'a qu'un regret à exprimer : c'est de ne pouvoir redire en termes assez expressifs, combien il a été touché à la vue de cette marque d'affection que les citoyens d'Yamachiche ont voulu témoigner à leur vénérable curé dans cette solennelle circonstance.

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE.—Lundi dernier, le Rév. M. Malo, curé de Bécancour, diocèse des Trois-Rivières, célébrait le cinquantième anniversaire de son élévation à la prêtrise. Un grand nombre de prêtres assistaient à cette cérémonie. Sa Grandeur Mgr. Moreau, qui est un enfant de Bécancour, réhaussait de sa présence cette grande fête d'un vétérana du sacerdoce.

ORDINATION.—A Sainte-Rosalie, Mgr. de Saint-Hyacinthe a conféré le sacrement de l'ordre au Rév. M. Gendron, fils de P. S. Gendron, écuyer, Protonotaire de Montréal.

—Le 25 courant, mademoiselle Ernestine Duranceau, deuxième fille de P. C. Duranceau, écuyer, avocat de la ville de Beauharnois, est entrée au noviciat d'Hochelaga.

Elle laisse à Beauharnois, un grand nombre d'amis dont elle avait su se concilier la sympathie par ses précieuses qualités et qui, tout en admirant la générosité du sacrifice qu'elle vient de s'imposer, ne peuvent s'empêcher de regretter son absence au milieu d'eux.

Mademoiselle Duranceau a fait son cours au couvent de cette ville, et ne compte encore que 19 ans.—*L'Avenir de Beauharnois*.

—Le Rév. P. Vignon, supérieur de l'ordre des Jésuites à Québec, vient d'être nommé recteur au Séminaire des novices au Sault-au-Recollet, près de Montréal. Il est remplacé par le Rév. P. Saché.

BAZAR.—Le Bazar de l'Orphelinat St. Joseph d'Ottawa, aura lieu vers la fin du mois de septembre.—Au prochain numéro les détails.

MEMORIAL NECROLOGIQUE.

Fen Mgr. Connolly.

Mgr. Connolly archevêque d'Halifax, est décédé jeudi dernier, le 17 juillet. On attribue sa mort à une insolation dont il a été frappé la semaine dernière. Mgr. Connolly vint d'Irlande au Canada il y a environ trente-six ans, avec feu Mgr. Walsh. Il fut douze ans vicaire général à Halifax, après quoi il fut nommé évêque de Saint-Jean N.-B. A la mort de Mgr. Walsh, en 1858, il lui succéda comme archevêque d'Halifax. Il était hautement respecté et vénéré, non-seulement par ses ouailles mais par toutes les classes de la société, sans distinction de croyance.

Les funérailles de Mgr. Connolly ont eu lieu lundi à la cathédrale Ste. Marie à Halifax. Le service a été chanté par Mgr. Sweeney, évêque de Saint-Jean, N.-B. L'éloge funèbre de l'illustre défunt, a été prononcé par Mgr. Rogers, évêque de Chatham. Cinq évêques et un grand nombre de prêtres assistaient à la cérémonie. L'église était comble.

Les restes du regretté prélat ont été déposés dans le cimetière de Ste. Croix. Dans les rangs de la procession, on remarquait le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, le juge en chef, le général Haly, les sénateurs, les députés, le clergé protestant d'Halifax, le Maire et les membres de la Corporation.

L'Abbé F. A. Ludger Têtu.

Un déplorable accident vient d'enlever à la fleur de l'âge un prêtre aussi distingué par ses talents naturels que par ses vertus sacerdotales, qui aurait pu rendre pendant bien des années encore de grands services dans notre diocèse, surtout dans l'enseignement pour lequel il possédait de rares aptitudes.

M. Têtu s'étant embarqué seul, par une légère brise de nord-est, pour se rendre de la Rivière-Ouelle à Saint-Roch-des-Aulnaies, lors qu'un violent orage, suivi d'un coup de vent subit, fondit sur la chaloupe et la fit chavirer.

M. l'Abbé François-Amable-Ludger Têtu, né à la Rivière Ouelle le 17 octobre 1847, était fils du Docteur Ludger Têtu et de Dame Clémentine Dianna. Après avoir terminé son cours classique au Collège de Ste. Anne, en 1868, il entra dans l'état ecclésiastique l'année suivante. C. l'année prêtre à la Rivière Ouelle le 22 juin 1873, le même jour que son frère, l'abbé Henri Têtu, Sous-Secrétaire de l'Archevêché, il continua de professer au Collège de Ste. Anne où il fit la Rhétorique jusqu'à la fin de l'année scolaire de 1874. Sa santé l'obligea alors d'abandonner l'enseignement, et il fut nommé vicaire de Chicoutimi; mais sa vocation pour la vie de Collège et le professorat l'y suivit, et ne fit que s'y développer davantage. Aussitôt que ses forces le lui permirent, il rentra de nouveau au Collège de Ste. Anne (septembre 1875.) Dans l'intention de consacrer le reste de ses jours à l'éducation de la jeunesse. On lui avait confié la classe des Belles-Lettres et c'est au moment où ses talents mûris par l'expérience allaient rendre les services les plus utiles qu'une mort prématurée est venue l'enlever à l'institution à laquelle il faisait honneur. R. I. P.

L. A. Casault.

Le lieutenant-colonel Louis-Adolphe CASAULT vient de mourir, à Québec.

M. Casault est né à Saint-Thomas de Montmagny, en octobre 1832; il était, conséquemment, âgé de 43 ans et quelques mois lorsque la mort l'a enlevé à sa famille. Il termina à Sainte-Anne son cours d'étude commencé au Séminaire de Québec. Il étudia le droit, pendant près de 3 ans avec son frère, Son Honneur le Juge Casault, qui était alors associé avec M. J. Langlois. Il quitta l'étude du droit pour aller s'engager dans l'armée française, après la bataille de l'Alma, et il fit tout le reste de la campagne de Crimée. Le 2^e régiment étranger auquel il était attaché partit de la Crimée pour une campagne en Kabylie, et il le suivit jusqu'à la fin de cette campagne. En Crimée, malgré sa petite taille, il fut fait caporal des Grenadiers et fut plusieurs fois proposé pour un avancement et les décorations, mais il éprouva chaque fois la vérité de cette parole du Maréchal Bugeaud "qu'un quart d'heure de protection vaut mieux que 20 ans de bons services."

A son retour au pays, il écrivit une narration de ses deux campagnes, qui parut dans le feuilleton du *Courrier du Canada*. Il allait se remettre à l'étude du droit quand le 100^e régiment fut formé. Sir William Eyre lui avait déjà fait offrir une commission dans l'armée anglaise. Il ne put résister à une seconde offre, et accepta une commission de lieutenant dans le 100^e, dans lequel il a servi d'abord en Angleterre, puis à Gibraltar et à Malte, et au Canada jusqu'à ce qu'il fut nommé député adjudant-général du 7^e district militaire, charge qu'il a remplie, à la satisfaction générale, jusqu'à quelque temps avant sa mort.

Le major Amyot, A. D. C. et le capt. Duchesnay, qui ont fait avec lui l'expédition militaire de Manitoba, où le défunt fut fait compagnon de l'ordre de St.-Michel et St.-George, peuvent dire s'il a rempli son devoir avec honneur. Sur la recommandation du colonel Woollsely, qui commandait l'expédition, il fut décoré.

M. Louis Thompson.

A Lévis, le 31 juillet, M. Louis Thompson, senior, à l'âge de cinquante-quatre ans et quatre mois, après une longue maladie soufferte avec toute la résignation chrétienne. Il laisse pour déplorer sa perte une épouse inconsolable et un grand nombre d'amis qui conserveront toujours son souvenir. Il jouissait de l'estime générale de ses concitoyens qu'il avait acquise par la douceur de son caractère, les qualités de son cœur et une vie irréprochable. Il était l'un des premiers fondateurs de l'Union saint-Joseph de Lévis et il a toujours depuis contribué avec ardeur à l'œuvre de bienfaisance accomplie par cette société.

Les HUIT pages qui suivent doivent être placées en tête du Volume.

AGENTS DU FOYER DOMESTIQUE.

Les personnes ci-dessous nommées sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement au *Foyer Domestique*. Ceux qui préféreraient adresser directement à l'Administration le prix de leur abonnement,—comme devra le faire tout abonné, là où il n'y a point encore d'Agent nommé,—des Reçus leur seront transmis par le retour de la malle.

PROVINCE DE QUÉBEC.

<i>P. paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Noms des Agents.</i>
Arthabaskaville	Arthabaska	Aimé Dion
Arthabaska (station)	Arthabaska	Louis Foisy
Ancienne-Lorette	Québec	George Dufresne
Aston Station	Nicolet	A. Ouellet
Bagotville	Chicoutimi	Etienne Lévêque
Baie du Febvre	Yamaska	J. A. M. Elie
Baie St. Paul	Charlevoix	O. A. Clément
Bécancour	Nicolet	Mad. Ve. M. E. Rivard
Bedford	Missisquoi	E. R. Demers
Beaumont	Bellechasse	G. H. Couture
Beauport	Québec	Laz. Chamberland
Bienville	Lévis	Paschal Morin
Broughton-Est	Beauce	Louis Beaudoin
Cacouna	Témiscouata	H. St. Jorre, N. P
Chambly (Bassin)	Chambly	W. Vallée
Canrobert	Bonville	Frs. Meunier, N. P
Cap Chatte	Gaspé	Thélephore Roy
Cap Rosier	Gaspé	J. A. LeBel
Charlesbourg	Québec	J. M. Tremblay
Chicoutimi	Chicoutimi	J. O. Tremblay
Coaticook	Stanstead	Ferrier Chartier
Côteau du Lac	Soulanges	J. H. Rondeau
Deschambault	Portneuf	A. D. Hamelin
Durham-Sud	Drummond	F. Préfontaine
Gentilly	Nicolet	S. Brunelle
Granby	Shefford	S. E. Bergeron
Grand Métis	Rimouski	Jules Martin, fils
Grand Pabos	Gaspé	Thos. Soucy
Hébertville	Chicoutimi	Elzéar Ouellette
Hemmingford	Huntingdon	J. A. V. Amirault
Hechelaga	Montréal	Dr F. A. Mousseau, M D
Isle Perrot	Vaudreuil	M. S. Jobin
Jeune Lorette	Québec	J. G. Vincent
Joliette	Joliette	Laurent Désaulniers
Kamouraska	Kamouraska	L. C. Bégin
Lachine	Jac.-Cartier	Fabien Caisse
La Patrie	Compton	A. B. Gendreau
Laprairie	Laprairie	Julien Brosseau
L'Islet	L'Islet	Mad. Ve. E. Ballantyne
L'Acadie	St. Jean	Olivier Belle
L'Anse à Giles	Islet	I. O. Giasson, N. P.
Lawrenceville	Shefford	A. C. Tétu
Lauzon (Village)	Lévis	C. A. Bourget
Les Cèdres	Soulanges	T. Marcoux
Malbaie	Charlevoix	Elie Anger, N. P.,
Montmagny	Montmagny	S. Vallé, N. P
Monte Bello	Outaouais	Charles Major
Maria	Bonaventure	F. S. Cyr
Montréal (Cité)	Montréal	Ignacc C. St. Amour.
N.-D. de Lévis	Lévis	Elzéar Bédard
Piopolis	Compton	Chs. F. X. Langlois.
Pointe aux Trembles	Portneuf	N. Blais
Pointe du Lac	St. Maurice	Louis Comeau, jr.
Portneuf	Portneuf	F. X. T. Hamelin
Québec (Cité)	Québec	J. O. Filteau
Rigaud	Vaudreuil	J. Charlebois
Rimouski	Rimouski	Alphonse Couillard
Rivière-du-Loup	Témiscouata	C. A. Gaudry
Rivière-du-Loup	Maskinongé	A. Caron
Sault-au-Récollet	Hechelaga	J. B. Beauchamp
Sault Montmorency	Québec	Jos. Cazeau
Sherbrooke	Sherbrooke	G. Gélinas
Somerset	Mégantic	H. Jutras
Sorel	Richelieu	Jos. Cartier, Agt. d'Ass.
Stanfold	Arthabaska	Gédéon Gagnon
Ste. Adèle	Terrebonne	O. Lafleur
Ste. Agathe	Lotbinière	Laz. Boulanger
St. Aimé	St. Hyacinthe	P. Gélinas
St. Ambroise	Joliette	Ol. Vigneault
St. Anselme	Dorchester	P. Fortier
St. Antoine	Verchères	L. J. Cartier
St. Arsène	Témiscouata	Elie Martin
St. Augustin	Portneuf	M. C. East
St. Alban	Portneuf	Sifroid Leclerc

<i>P. paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Noms des Agents.</i>
St. Alexis	Montcalm	Dlle. Mathilde Omon
St. Albert	Arthabaska	Frud. Laineuse
St. Anicet	Huntingdon	F. S. Bourgeault
Ste Anne	Saguenay	Marcel Côté
Ste Anne Lapocatière	Kamouraska	A. E. Talbot
Ste Anne la Péraie	Champlain	J. U. Marcotte
St. Antoine Abbé	Chateauguay	M. Patenaude
St. Alexandre	Iberville	A. A. L. Brien
St. Boniface	St. Maurice	Dr. S. G. Bourret, M. D.
Ste Brigitte	Nicolet	N. Rivet
St. Casimir	Portneuf	F. X. Gingras
Ste. Cécile	Beauharnois	J. Landry
St. Césaire	Rouville	J. E. Gaboury
Ste. Claire	Dorchester	J. E. LeRoy
St. Cyrille	L'Islet	J. B. Cloutier
St. Camille	Wolfe	G. Crépeau
St. Charles	Bellechasse	Joseph Montminy
St. Clément	Beauharnois	J. A. Painchaud
Ste Clothilde	Arthabaska	Camille Gélinas
St. Constant	Laprairie	Alphonse Lanctôt
Ste Croix	Lotbinière	J. Hamel
St. Denis	Richelieu	A. Dupuis
St. Esprit	Montcalm	Chas. Dulpé
St. Edouard	Lotbinière	Ensébe Cinq-Mars
Ste Edwidge	Compton	J. Courtemanche
Ste Elizabeth	Joliette	L. H. Beaulieu
St. Fabien	Rimouski	V. Roy
Ste. Famille	Montmorency	Alph. Drouin
Ste. Foy	Québec	Félix Belleau
Ste. Flavie, (station)	Rimouski	Ant. Bérubé
St. François du Lac	Yamaska	P. R. Robillard
St. Frédéric	Beauce	L. G. A. Legendre
St. Flavie	Rimouski	Joseph Fournier
St. George	Richemond	F. X. Roy
St. Germain	Drummond	Mad. Ve. E. B. Paré
St. Gervais	Bellechasse	Ferdinand Aubé
St. Guillaume	Drummond	H. Mercier
Ste. Hénédine	Dorchester	Jos. Mercier
St. Henri	Lévis	Gilbert Roy
St. Honoré	Beauce	Pierre Boucher
St. Hilaire (Village)	Rouville	Arthur Goulet
St. Hugues	Bagot	E. Lafontaine
St. Hyacinthe	St. Hyacinthe	A. M. Kéroack, libraire.
St. Isidore	Laprairie	F. T. Langevin
St. Jacques	Montcalm	J. E. Ecrement
St. Jacques le Min.	Laprairie	J. O. Poirier
St. Janvier	Terrebonne	D. Desrochers
St. Jean	Iberville	M. Carron, Insp. d'E.
St. Jean (I. O.)	Montmorency	F. Turcotte
St. Jean Chryst.	Chateauguay	I. J. E. Derome
St. Jean-Port-Joli	L'Islet	Dlle. M. Fournier
Ste. Julie	Verchères	Joseph Collette
Ste. Justine	Vaudreuil	J. A. Raizenne
St. Joseph	Beauce	Dlle Anaïs Arcand
St. Lambert	Lévis	Magl Brochu
St. Léon	Maskinongé	S. Lesage
St. Léonard	Nicolet	Dr. Max. Bellemare
St. Lin	Assomption	F. Garault
St. Michel	Bellechasse	Dr. E. S. Belleau, M. D
St. Malo	Compton	Moïse Roy
Ste Marguerite	Dorchester	C. C. Lajeunesse
St. Mathieu	Rimouski	Théophile Lévesque
St. Maurice	Champlain	G. E. Bistodeau.
St. Norbert	Arthabaska	P. M. Pacaud
St. Placide	Deux-Montag.	B. J. Bertrand.
St. Pie	Bagot	M. D. Meunier
St. Pierre les Becq.	Nicolet	Ths. Phillips
St. Pierre	Montmagny	Mad. Ve. S. Bacon
St. Roch des Aulnais	L'Islet	George Gagnon
St. Raphaël	Bellechasse	P. C. A. Fournier
St. Roch	Richelieu	J. B. Paquet
St. Romuald	Lévis	Damase Roberge
St. Sébastien	Iberville	J. E. Godreau, Notaire
St. Simon	Rimouski	Dlle. S. Bernier

LISTE DES AGENTS. — (Suite et Fin.)

Paroisses.	Comtés.	Noms des Agents.
St. Stanislas.....	Beauharnois.....	Léon Berrault
St. Sulpice.....	L'Assomption.....	J. Royal
St. Tite.....	Champlain.....	J. N. Biast
St. Thomas Pierville.....	Yamaska.....	H. Pitt
St. Valérien.....	Shefford.....	P. S. Grandpré
St. Vincent de Paul.....	Laval.....	Joseph Paré
Terrebonne.....	Terrebonne.....	Capt. J. C. Auger
Tessierville.....	Rimouski.....	H. Parant
Trois-Rivières [Cité].....	Trois-Rivières.....	Eph. Dufresne, Avocat
Valmont.....	Champlain.....	Onézime Landry
Valletort.....	Beauce.....	Louis Paradis, jr
Village St. Jean-Bte de Montréal.....	Montréal.....	Gilbert Filiatrault
Yimachiche.....	Yamachiche.....	Arthur Lacerte
Yamaska.....	Yamaska.....	R. Beaupré
Warwick.....	Arthabaska.....	Ls. Triganne

Paroisses.	Comtés.	Noms des Agents.
MANITOBA.		
Winnipeg.....	Rivière-Rouge.....	Germain & Fils
NOUVEAU-BRUNSWICK.		
Caron Brook.....	Victoria.....	Théodore Pelletier
Memramcook.....	Westmorland.....	A. M. Vienneau
NOUVELLE ÉCOSSE.		
Clare.....	Digby.....	Dr A. P. Landry, M. D.
ÉTATS-UNIS.		
Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond.
Concord.....	New Haven.....	Cha. Péliissier
Danielsonville.....	Connecticut.....	L. J. Tétrault.
Fall River.....	Massachusetts.....	Nap. Milotte
Fond du Lac.....	Wisconsin.....	N. Lamouche.
Chicago.....	Michigan.....	Geo. O. Tanguay.
Grosvenordale.....	Connecticut.....	F. B. Lafrenière.
Northampton.....	Massachusetts.....	A. Ménard.
Springfield.....	Massachusetts.....	W. Proulx
St. Albans.....	Vermont.....	Dr. G. Thibault, M. D.

ONTARIO.

N.-D. de Lourdes.....	Russell.....	J. N. Lévis
Pembroke.....	Renfrew.....	Dr. J. A. Desloges
Sandwich.....	Essex.....	Alb. Bondy, Institutteur
St. Eugène.....	Préscott.....	S. Labrosse

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme le **FOYER DOMESTIQUE** pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le **COUVERT DU FOYER** les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.50 pour un carré de 25 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

GRANDE LOTERIE DU SACRÉ-COEUR.

Cette loterie destinée à venir en aide à trois grandes œuvres catholiques : le Carmel, le Collège Commercial des Frères des École Chrétiennes et l'Église de l'Immaculée-Conception, est hautement approuvé par Sa Grandeur Mgr. l'Évêque de Montréal.

Elle est sous le patronage de l'Hon. Juge Coursol, Président du Comité du Sacré-Cœur, des Honorables J. A. CHAPLEAU et GÉRON OUMET, de L. A. JETTÉ, M. P., B. A. HUBERT, protonotaire, C. A. LEBLANC, Shérif, R. H. TRUDEL, M. D., M. P. RYAN, J. O. DEVLIN, Alfred LAROUCHE, sr., G. S. ROBIER, Pierre L'ESPÉRANCE et de Michael STEWART, Ecrs., sous la surveillance des membres des trois comités.

VALEUR DE LA LOTERIE.

1 Bourse en Or de	\$10,000 00	\$10,000 00
1 do do	2,000 00	2,000 00
1 do do	1,000 00	1,000 00
1 do do	500 00	500 00
5 do do	100 00	500 00
5 do do	50 00	250 00
25 do do	10 00	250 00
300 lots à bâtir, valeur moyenne	500 00	250,000 00
250 chasubles, de toutes les couleurs, plusieurs en drap d'or.....	24 00	1,200 00
20 ciboires, do do	20 00	400 00
42 calices, do do	18 00	756 00
8 encensoirs do do	6 00	48 00
12 ostensoirs, do do	32 00	432 00
12 paires de burettes do	6 00	72 00
12 garnitures d'autel do	30 00	360 00
290 objets do do	3 00	870 00
1000 objets do do	2 00	2,000 00
2000 objets do do	1 00	2,000 00
1 bénitier do do	4 00	4 00
		\$271,782 00

Toutes les plus sages précautions ont été prises pour que cette loterie s'effectue avec la plus stricte honnêteté, le comité de direction est composé d'un prêtre, du Visiteur Provincial des Frères des Écoles Chrétiennes et de plusieurs citoyens d'une loyauté parfaite qui président à toutes les affaires de la loterie et le Directeur-Gérant a fourni un cautionnement considérable.

Le public sera tenu au courant de la marche de cette immense entreprise, par la voie des journaux.

Les Billets sont en vente au bureau du Directeur-Gérant.

Le onzième billet est donné à celui qui en achète ou en vend dix.

Tout billet qui ne porte pas les signatures de F. X. Lanthier, Ecr., président du Comité de Direction; Benjamin Clément, Ecr., secrétaire-trésorier du bureau de Direction et de F. X. Cochue, Ecr. Directeur-Gérant, ainsi que le cachet de la loterie du Sacré-Cœur, est une contrefaçon et les porteurs des billets contrefaits seront sévèrement punis.

PRIX DU BILLET.....

Toutes communications par la maille devra être adressées franc de port au Directeur-Gérant

F. X. COCHUE.